

**Association
Psychanalyse
Anthropologique**

**CONGRÈS
Du 6 juin 2009**

**Conférences-débats
17, bd Malesherbes
75008 PARIS**

Psychanalyse anthropologique et mythologie grecque

Par Linda Gandolfi

Introduction

Pour ouvrir ce congrès j'ai choisi de vous raconter une histoire ou plus exactement un mythe : celui de Prométhée. C'est sans doute la meilleure façon d'aborder la psychanalyse anthropologique et d'entrer dans le vif du sujet sans détour. Le mythe est en effet au cœur de notre propos. Or, même si nous avons une connaissance coutumière des mythes, nous sommes loin d'en mesurer toute la profondeur et de comprendre le rôle qu'il joue dans notre vie et plus particulièrement dans notre vie inconsciente. On pourrait même dire que cette popularité du mythe est aussi une façon de résister à son message profond et inconscient.

Ce récit nous permettra de montrer à la fois la richesse et l'importance des mythes mais aussi comment nous pouvons — nous devons — les mettre à profit dans la compréhension de notre actualité historique.

De plus, ce mythe fondateur est porteur — plus que tout autre — du principe à l'origine du processus d'individuation qui est à la base du questionnement sur le sujet occidental. Le mythe de Prométhée n'est donc pas une illustration de mon propos, il est le cœur et la matière de ce dont je veux vous entretenir.

Le propre du travail de l'analyse anthropologique est d'essayer d'approcher l'origine de l'être et de voir à l'œuvre les soubassements de l'inconscient qui orientent l'histoire de l'homme dans son avancée. L'objectif anthropologique est d'approcher au plus près cette construction de l'homme.



Prométhée enchaîné
Patrick Montalto, Sculpture,
2006

La création de la race humaine

L'âge d'or

Le mythe de la création chez Hésiode commence par une contradiction : On nous parle d'un âge d'or, d'un âge où les hommes n'ont pas à se soucier de leur avenir, d'un âge où tout est en abondance autour d'eux alors que la terre généreuse regorge de richesses. L'âge de Cronos est en effet un monde paradisiaque qui ressemble fort à celui de la Genèse et qui se déroule dans un temps où les hommes partagent la table des Dieux. Le monde est alors sans limite. Mais c'est aussi un âge où l'homme n'a pas la conscience de lui-même. Un homme qui, à l'inverse de cet être paradisiaque, ne connaît pas le feu, ne supporte pas la lumière, vit dans les cavernes comme un sauvage comme nous le décrit Eschyle dans le Prométhée enchaîné¹. Eschyle va nous expliquer comment cet homme inféodé aux Dieux va un jour, s'émanciper de sa condition grâce à Prométhée.

Prométhée

Qui est Prométhée ? Fils du Titan Japet, Prométhée a guerroyé aux côtés de Zeus dans la guerre qui l'a opposé aux Titans. Il a aidé Zeus à prendre la place de Cronos. Il est donc proche des Olympiens, mais il reste un Titan. Son statut dans le monde de l'Olympe n'est pas clair. Il est dans un entre-deux qui permet peut-être de comprendre son geste vis-à-vis des hommes. Pourquoi veut-il les délivrer de leur état ? Personne ne lui a rien demandé. C'est un geste en tous les cas qui met les hommes en porte-à-faux par rapport aux Dieux. Il convient de souligner ici que l'homme n'est pas véritablement créé à l'initiative des Dieux. Il est créé par un Titan dont l'objectif finalement n'est pas si clair. Il faudra s'en souvenir quand il sera question de l'usage de la puissance chez l'homme.

Déroulement de la création

Prométhée va procéder à un partage et va ainsi délimiter une première frontière entre ce qui revient aux hommes et ce qui revient aux Dieux. Lors d'un fameux banquet, il va faire deux parts d'un bœuf sacrifié et va déjà user d'une première ruse : Il va dissimuler sous une belle pièce de viande grasse les os et la panse du bœuf. En revanche, il va garder la belle part pour les hommes qu'il va cacher sous un vilain morceau d'abats.

Zeus n'est pas dupe de la ruse, mais il accepte l'inégalité du partage. Il sait en effet que l'homme pourra se nourrir et engraisser à loisir mais que ce n'est pas cela qui importe. Seul le feu peut faire de lui un homme libre. Le feu qui est la véritable flamme de la vie, le feu qui permet la métabolisation, le feu enfin qui seul autorise le mouvement de la vie. Le feu est en effet l'apanage de Zeus dont l'instrument principal est la foudre qui à la fois embrase, éclaire et foudroie. Tant que les hommes ne possèdent pas le feu qui donne la puissance, ils n'ont aucune chance de s'émanciper.

C'est alors que Prométhée, entêté, va faire cette chose insensée d'aller voler ce feu que Zeus refuse aux hommes dans la forge même d'Héphaïstos, le forgeron illustre de l'Olympe.

¹ Eschyle, Tragédies, Les Belles lettres, 1962

La sortie du paradis

Cette scène magistrale qui relate notre entrée dans l'existence est fondamentale : Nous y voyons à l'origine de la vie une ruse comme si l'existence ne pouvait être que le fruit d'une usurpation de la puissance divine même si les Dieux ne sont pas dupes. Ce mode libérateur peut être rapproché de celui de la Genèse quand Dieu fait cette proposition étrange à Adam et Eve : Vous pouvez manger tous les arbres de ce jardin paradisiaque sauf de l'arbre de la connaissance. En faisant cela, il fait naître le désir, le désir phallique qui appelle le serpent et pousse à la transgression. Dans les deux cas, il s'agit d'une création qui se fait à l'encontre de la puissance divine. On y voit ce premier paradoxe entre un état idyllique des premiers pas de l'homme dans un paradis où le temps n'a pas de prise, tout en ayant une image peu flatteuse de cet être peureux qui vit dans un état d'aliénation.

Nous retrouvons cet homme dans la préhistoire de l'enfance, à ce moment où le lait de la mère coule à profusion, où la terre est pour la plupart un paradis dont il va falloir se sevrer pour aller faire naître en soi cette étincelle, ce premier feu de la conscience de soi. Cet homme c'est à la fois cet enfant heureux, « comme Ulysse » dont on envie l'innocence mais qui rampe sur le sol et qui est encore dépendant des autres. Un enfant qui ne connaît pas la finitude du temps autrement que par la scansion des tétés.

Pourquoi être sorti de ce paradis ? On peut légitimement se poser la question quand on voit où nous mène le monde prométhéen ? À quoi bon le progrès si le prix à payer est si lourd ? Sans doute parce que l'homme est malgré tout appelé à un devenir, un devenir certes titanique dans un premier temps, mais un devenir tout de même. Et grâce à ce mythe, ce devenir est balisé. En effet, toutes les clefs de ce devenir sont là à portée d'interprétation.

Prométhée sait que dans ce devenir qui s'annonce, les choses ne vont pas être simples. Aussi il ne va pas se contenter de donner le feu. Il va aussi montrer aux hommes le chemin de l'existence en leur apprenant à se servir de ce feu. Le problème est que Prométhée ouvre un chemin « titanique ». Celui d'un devenir qui s'origine dans les forces primaires de l'être ; des forces qui le poussent aveuglément en avant. L'homme prométhéen va croire dans sa possibilité de transformer et de dominer le monde. Mais pour cela, Prométhée va devoir lui ôter la possibilité de « voir ». L'homme prométhéen est en effet un homme aveugle qui ignore tout de son avenir et qui est ainsi délivré de « l'obsession de la mort »². C'est la condition absolue de son avancée. Il ignore surtout les souffrances qui l'attendent et entre à tâtons dans un monde qu'il apprend à connaître en le transformant.

C'est le prix à payer de cette émancipation et Zeus qui ne va pas rester sans réagir nous montre ce qui va lui en coûter. Mécontent, il va en effet sévèrement punir Prométhée. Mais la punition des dieux n'est jamais une punition dénuée de sens. Elle est bien évidemment symbolique et elle va notamment traduire le positionnement de cet homme qui s'émancipe de la loi divine.

L'enchaînement à la terre

La punition consiste à enchaîner Prométhée sur le mont Caucase avec des liens solides. Non seulement Prométhée est privé de sa liberté, mais en plus il subit un incroyable supplice : un aigle vient chaque jour lui dévorer le foie lequel se reconstruit chaque nuit. Quel étrange supplice ! Voilà pourtant l'image exacte de la position de l'homme qui s'incarne : Ici l'aigle représente l'idéal de l'homme, son appétit de puissance, sa volonté de s'élever lui-même, toute chose qui dans la journée lui dévore le foie . Un homme enchaîné à la terre et rongé par sa folle ambition. C'est malgré tout cette possibilité de devenir aussi puissant que l'aigle qui

² Eschyle, opus cité, « - Oui, j'ai délivré les hommes de l'obsession de la mort. (.../...) J'ai installé en eux, les aveugles espoirs. »

pousse l'homme à avancer. Il convient de préciser que le foie est un organe qui se caractérise par ses facultés de reproduction. C'est un organe vital qui joue un rôle capital dans la métabolisation. Les chinois l'associe fort justement au sens de la vue. Association très pertinente que je ne peux pas développer ici. Mais nous pouvons simplement argumenter pour aller à l'essentiel de cette symbolique, que les pathologies hépatiques ont des répercussions immédiates sur la vue (cirrhoses par ex). Or, ce qui caractérise l'aigle est aussi un sens de la vue très développé.

L'image d'un Prométhée enchaîné, le foie rongé par un aigle est par conséquent une image caractéristique de la position de l'homme qui s'incarne. Il construit sa puissance en maîtrisant le monde, en allant à sa conquête, mais il est dupe de cette construction. Cela signifie qu'au cours de son enchaînement à la terre, l'homme va devoir sans cesse reconstruire son foie : autrement dit, voir mais aussi renouveler sa vision du monde, et peut-être en forçant l'interprétation, nous pourrions dire apprendre à voir. Apprendre à connaître ce qui l'entoure, à comprendre ce miroir du monde.

L'image que nous devons retenir est celle d'un homme occidental partant à la conquête du monde aveugle de sa destinée, mais prêt à construire sa puissance titanesque.

Aveuglement

On peut se poser légitimement la question : Pourquoi un tel aveuglement ? Tout simplement parce que si l'homme avait été conscient de ce qui l'attendait en terme de souffrance, il n'aurait jamais osé avancer. Il fallait qu'il soit aveugle pour quitter ce paradis et accorder plus d'importance à la terre qu'au ciel. Il faudra attendre le philosophe Schelling pour qu'il nous révèle cette nécessité de l'aveuglement et notamment cette nécessité de l'oubli du mythe qui procède de cet aveuglement.

Ce thème de l'aveuglement est aujourd'hui très évocateur et permet de comprendre l'impasse de l'homme occidental. Nous pouvons mesurer à quel point cet homme prométhéen a avancé sans visibilité notamment dans le maniement de la technique. Il se retrouve aujourd'hui piégé par ses propres inventions, piégé dans son élan et d'autant plus enchaîné à la terre nourricière. Un homme qui voit ou qui croit voir est donc un rapace qui va aussi devenir le symbole de la puissance qui lui ronge le foie. Il ne s'agit pas de penser que Prométhée illustre la dialectique entre l'homme naturel et l'homme du progrès (ce que l'on retrouve dans de nombreuses analyses). Le mythe a une portée plus générale dans la mesure où la technologie n'est que l'aboutissement d'un processus de transformation et de maîtrise de la terre. Le point aveugle de cette transformation est d'ignorer le sens de cette métabolisation pour l'homme au-delà d'un apparent confort de vie.

Prométhée révèle le stratagème qui pousse l'homme occidental en avant vers un avenir qu'il projette toujours meilleur car il oublie d'où il vient. Or pour connaître l'avenir, il est indispensable de conserver la vision du point d'origine. Seule l'origine ontologique est porteuse du devenir de l'homme. Le mythe souligne par conséquent le paradoxe existentiel de l'être courant toujours plus loin à la poursuite de lui-même dans un devenir chimérique mais au combien efficace pour construire une individualité forte. Le symbole de l'aigle dépassera toutes les espérances et la puissance technique de l'homme atteindra elle aussi des sommets.

On peut également se demander si cet aveuglement a été total. L'homme a fort heureusement été accompagné dans son avancée par deux catégories d'êtres qui ont toujours occupé une place à part dans la société : Il y a bien évidemment les philosophes qui, malgré la prééminence du discours de la raison, ne cesseront de revenir à la source ontologique grecque ; puis les artistes qui conserveront leur clairvoyance et dévoileront les couches historiques qui viendront habiller le sujet au cours de son évolution laissant transparaître sa vérité profonde.

Par ailleurs et parallèlement à son ambition aveugle, cet homme occidental va être pourvu de certaines potentialités dont il pourra user plus vertueusement. C'est Athéna, la fille de Zeus qui les lui fournit, elle qui plus tard veillera sur Ulysse, le nourrisson des dieux : cet atout incomparable c'est sa force de penser : travailler le monde le transformer est un des aspects de la question de l'existence. Il va falloir aussi le penser. La Déesse Athéna née de la tête de Zeus, représente la pensée virile et combattante. L'homme est à la fois pétri de la terre mais il est aussi « hors » de ce monde grâce à l'esprit qui l'habite, ce souffle divin insufflé par Athéna. On notera qu'elle est souvent représentée sous la forme d'une chouette, animal connu pour voir la nuit, un symbole en résonance directe avec l'aveuglement.

La deuxième vengeance de Zeus : Pandora

Lorsque Zeus apprend que l'inexorable est fait et qu'il ne peut plus s'opposer à la destinée des hommes, il va leur faire un cadeau : la femme. Il demande à Héphaïstos de fabriquer une créature de rêve, auxquels l'ensemble des dieux viendront déposer leur don. Pandora, la femme porteuse de tous les dons est le cadeau empoisonné de Zeus à l'homme. Hésiode la qualifie « d'un si beau mal ». Avec un peu de recul (le féminisme est passé par là) nous analyserons cette création avec plus de clémence. Ce piège que représente incontestablement la femme est celui de la dualité. Le paradoxe de l'incarnation fait que l'homme se trouve plongé dans un monde duel bien malgré lui, en équilibre précaire en quelque sorte entre le ciel et la terre, entre un début et une fin ou encore entre le fantasme et la réalité. Il avance aveugle dans ce champ de mines sommé par ailleurs de déchiffrer l'énigme de sa condition et il faut bien dire que dans ce contexte, la femme procréatrice, héritière directe du pouvoir divin est une bonne cible. La femme est ainsi le premier miroir de l'homme à l'origine de toute chose. C'est la femme fantasmagorique porteuse de tous les maux dans le sens où la dualité introduit les contraires : le beau à côté du laid, le mal à côté du bien, la difficulté à côté de la facilité, la mort à côté de la vie... Pandora représente donc pour l'homme le paradoxe d'être à la fois l'origine et l'altérité première. Elle est l'autre que l'on ne voit pas, l'autre qui indiffère l'homme avant de reconnaître sa différence.

Pandora est promise à Epiméthée le frère de Prométhée qui reçoit de Zeus en cadeau de mariage une boîte qui contient tous les maux de la terre. C'est bien un cadeau de mariage, d'alliance, c'est-à-dire ce qui accompagne l'union de l'homme et de la femme : à la fois tous les dons et tous les maux de la dualité, de la rencontre impossible avec tout de même en prime l'« elpis » qui s'est glissé dans la boîte de Pandore que l'on peut traduire comme « ce qui craint l'avenir » du grec elpide, crainte.

Ce qui nous amène à examiner comment Prométhée est délivré.

Prométhée délivré

La libération de l'enchaînement prométhéen

On a perdu la pièce d'Eschyle qui nous racontait comment Prométhée était délivré. Il ne reste que quelques témoignages du contenu de cette pièce et c'est suffisant pour nous mettre sur la piste de ce qui va pouvoir libérer les hommes de leur aveuglement et donc de leur enchaînement.

La première délivrance arrive par Héraclès qui tue l'aigle qui tourmente Prométhée. Or Héraclès est le type même du héros fils de Zeus et d'une mortelle (Alcmène épouse d'Amphitryon) et qui a été conçu par Zeus « pour servir aussi bien les hommes que les Dieux ».

C'est l'acceptation de ce dualisme de l'homme qui doit être prise en compte : l'homme est certes pétri de la terre, mais il est aussi une créature hors de ce monde, doté d'un pouvoir de pensée qui fait de lui non un Dieu mais un être de réflexion. Héraclès est celui qui fait la part entre le ciel et la terre. Il sert les deux instances : il est à la fois fils de Zeus et fils d'une mortelle. Il devient par adoption le fils d'Héra, d'où son nom. Et bien sûr Héraclès est celui qui se soumet aux épreuves et qui les dépasse. Et quelles épreuves ! C'est le surhomme en quelque sorte. Des épreuves qui là encore ont un sens symbolique précis qui jalonnent notre existence en nous poussant au dépassement³.

La deuxième délivrance survient par Prométhée lui-même qui détient une information capitale pour Zeus et qu'il va monnayer contre sa liberté : Prométhée est en effet détenteur du secret qui peut permettre à Zeus de ne pas être détrôné par son fils. Autrement dit, après le cycle de la création des trois générations : Ouranos/Gaïa, Cronos/Rhéa et Zeus/Héra, le cycle s'arrête. Zeus ne sera pas détrôné par l'un de ses fils comme l'ont été avant lui Ouranos et Cronos car il n'en aura pas de légitime ou tout au moins de clairement reconnu. Prométhée lui indiquera l'identité de la Déesse qui est susceptible de mettre au monde ce fils : Thétis que Zeus pousse dans les bras du mortel Pelée avec qui elle enfantera Achille. C'est également lors des noces de Thétis et Pelée qu'Éris lancera la pomme de la discorde entre les trois Déeses de l'Olympe, Héra, Athéna et Aphrodite, discorde qui sera à l'origine de la guerre de Troie racontée par Homère dans l'Iliade. C'est le début de l'histoire des hommes avec au centre une femme, Hélène enlevée par Pâris et la première guerre entre Troie et Athènes.

La fin des transmissions

Le message contenu dans la délivrance de Prométhée doit être compris aujourd'hui à l'heure où l'homme trouve les limites de son expansion. Que peut vouloir dire le fait qu'un cycle — et pas n'importe quel cycle —, le cycle de trois générations, s'arrête ? En quoi cette information peut-elle délivrer l'homme de son enchaînement ? C'est incontestablement le message le plus important du mythe. Que l'homme soit enchaîné à la terre par son pouvoir de domination, ce n'est pas une surprise. En revanche, le moyen de sortir de cet enchaînement est plus intéressant et il est dommage que les mythologues s'arrêtent souvent à l'exploration de la première partie du mythe.

Le cycle de trois générations — grands-parents, enfant, petits-enfants —, est un cycle existentiel de transmission que nous connaissons bien. Nous pouvons l'appréhender sans difficulté. Nous en sommes le résultat et la cause. L'homme prométhéen, l'homme qui est parti à la conquête du monde s'est construit au fil de ces transmissions. L'évolution n'est jamais que le fruit de cette construction historique.

De quelle transmission s'agit-il ? Nous pouvons facilement reconnaître la transmission du sang aujourd'hui repérée comme la transmission génétique. Les lignées se construisent au fil du temps offrant à la génération suivante les fruits de son labeur ou, à l'inverse, les affres de sa déconstruction. Les familles se font et se défont emportées par le courant de l'histoire, insensibles aux souffrances qui poussent toujours sa logique évolutionniste plus loin. Personne ne peut contester les effets de cette transmission qui se double et s'enrichit d'une transmission de patrimoine aussi bien culturel que financier.

Mais ce n'est pas tout — et c'est ce qu'a révélé la psychanalyse —, il existe une transmission qui passe inaperçue : celle justement de notre construction psychique ou plus généralement de la construction du sujet individuel. Une transmission qui se joue en sourdine d'inconscient à inconscient tout aussi importante que la transmission génétique et qui relève pourrait-on dire

³ On ne peut ici s'empêcher de penser au Christianisme avec un Dieu à la fois fils de l'homme et fils de Dieu, religion qui viendra accompagner l'homme occidental dans son avancée.

selon une expression actuelle, de l'acquis plus que de l'inné. Freud a en effet révélé que le sujet est le fruit d'une lente élaboration phylogénétique et ontogénétique. La conscience de nous-même, la conscience de l'Autre, la conscience du monde est le résultat de cette lente construction qui relève notamment de la relation que chacun est capable d'établir avec les autres et avec la réalité du monde. Contrairement à l'animal, le sujet élabore l'organe psychique qui lui permet d'appréhender le monde qui l'entoure.

Nous avons souligné à partir du mythe que le verrou principal de l'avancée prométhéenne est l'aveuglement de l'homme qui se traduit par l'oubli de l'origine. Dans la construction individuelle, nous faisons l'expérience de cet oubli car nous n'avons aucun souvenir de nos premières années d'existence. Freud va nous fournir les éléments perdus de cette construction en allant justement regarder dans cette origine oubliée. Avant lui, Schelling⁴ avait montré le rôle fondamental de l'oubli dans la construction du sujet. Il a notamment insisté sur l'importance de la phase mythologique dans la construction psychique en montrant que l'individu était à présent suffisamment individualisé pour pouvoir s'affranchir des étapes de cette construction. Il donne ainsi un sens à l'oubli de l'origine et ouvre une brèche dans la possibilité pour l'homme de sortir de son aveuglement. Il faudra cependant attendre Freud et son approche médicale et non philosophique pour aller regarder du côté de l'origine et mettre à jour les mécanismes de la construction psychique révélant ainsi les secrets de cette élaboration. La philosophie a bien sûr creusé la brèche ouverte par Schelling avec notamment Heidegger, mais l'approche freudienne a le mérite d'avoir placé cette recherche sur le plan médical ce qui, malgré toutes les difficultés inhérentes à cette approche paradoxale, a permis tout de même de mettre en évidence la logique psychique fondamentale. Autrement-dit, Freud a donné à l'homme la possibilité de se souvenir et de se dégager de cet aveuglement prométhéen.

La fin de l'oubli

C'est en effet avec un scalpel que Freud va aller explorer notre inconscient et c'est sans *a priori* philosophique qu'il va nous faire part de ses découvertes. Or que découvre-t-il lorsqu'il se penche sur ce soubassement de l'être ?

Tout d'abord, le moteur de cette construction psychique : la sexualité. Le principe qui organise la dualité en l'être mais aussi le lieu de tous les fantasmes, le lieu même de l'aveuglement. (Hystérie – Pandora). Il met à jour au travers de la sexualité le fonctionnement duel de la psyché. Il révèle toutes les ruses de la vie pour nous faire accepter l'existence, accepter la sortie du paradis maternel et attiser notre désir. Ce fonctionnement duel était certes connu des philosophes ; mais la particularité de Freud est qu'il va en révéler tous les modes de dysfonctionnement. Il va expliquer comment l'homme est habité par le dualisme de l'incarnation et mettre à jour les ruses du fantasme qui se joue de nos angoisses pour permettre de construire une unité individuelle. Freud révèle ainsi aux hommes le secret de cette souffrance de l'être enchaîné au rocher de ses illusions.

La deuxième découverte de Freud corrobore notre approche puisqu'il s'agit du fonctionnement mythique de l'inconscient. Grâce à la triangulation œdipienne, il met à jour les éléments relationnels à l'œuvre constitutifs de la construction psychique. Puis il souligne l'étape narcissique qui procède de l'aveuglement prométhéen.

Enfin Freud va découvrir un des processus clé du fonctionnement psychique qui éclaire l'ensemble du schéma de transmission : les pulsions de répétition. Si ça se construit, il faut que ça se répète. Cette répétition a été la clé de l'évolution, chaque génération tentant d'aller plus loin que la précédente. Ça se répète dans l'histoire individuelle mais aussi dans l'histoire

⁴ Schelling Friedrich W, voir notamment « La philosophie de la mythologie », Million, 1994

collective, chaque génération poussant toujours plus loin le devenir de l'homme. L'homme se construit en s'éloignant de son origine recouverte par les strates de plus en plus épaisses de l'histoire, dans une croyance aveugle en l'avenir. Mais c'est grâce à ce stratagème qu'il conforte son Moi et construit sa puissance. Une puissance titanesque qui lui dévore le foie. Une conscience de lui-même exacerbée, forcément narcissique jusqu'à ce qu'il trouve les limites de cette expansion et les enjeux de ce stratagème. Il semble bien que nous touchions les limites de cette expansion aveugle. C'est ce que nous devons entendre pour affronter ce qu'il se passe aujourd'hui. En comprenant cela, Freud nous précipite sans le savoir dans la sortie du système. À partir du moment où il est mis à jour, il y a quelque chose qui ne peut plus se jouer. Prométhée a donné à Zeus le secret de sa libération, mais il a su le garder et attendre le moment propice : « ... Ce secret il n'est pas temps de le proclamer ; il faut le cacher dans l'ombre la plus épaisse : c'est en le conservant que j'échapperai un jour à ces liens et à ces tourments infâmes »⁵.

Psychanalyse anthropologique

À partir du moment où nous devenons conscient du jeu inconscient de cette transmission, le secret est éventé et cette avancée en aveugle n'est plus possible. Historiquement la psychanalyse marque un temps de la construction qui ponctue une nouvelle étape dans l'évolution de l'homme. Le système des transmissions est mis à mal. La génération qui arrive ne veut plus de notre transmission et surtout de son passif. On ne veut plus répéter les impasses du passé. Il va falloir prendre en compte cette origine qui seule nous permet de comprendre vers où et vers quoi nous allons. Ainsi la clé de la délivrance de Prométhée signe l'arrêt du cycle des transmissions : Et c'est tout le propos des psychanalystes anthropologiques. Le projet de la vision anthropologique est de mettre à jour cette construction, d'en comprendre les mécanismes et les conséquences dans tous les domaines de l'existence. Etablir un pont entre le passé et le devenir. L'analyse anthropologique relève de la synthèse à la fois de l'apport philosophique, scientifique, historique et analytique qui se fait autour de la construction du sujet. L'enjeu est de rendre compte de cette origine en replaçant le sujet de la philosophie, le sujet des sciences, le sujet de la psychanalyse... dans cette construction anthropologique. Le processus de mondialisation confirme cette hypothèse de la nécessité d'une synthèse anthropologique. N'oublions pas qu'il s'agit ici du modèle occidental mais que les hommes ne se sont pas tous construits sur ce modèle. La confrontation Orient/Occident est à ce titre fort intéressante et nous aide à éclairer notre fonctionnement.

Par ailleurs, l'analyse du mythe de Prométhée telle que nous venons d'en parler est aussi une méthode qui consiste à faire émerger le discours symbolique qui sous-tend tout récit, réel ou mythique. Cette approche permet notamment d'aborder le questionnement existentiel des valeurs à partir du sens le quel émerge d'une dialectique constante entre le sujet et le monde.

Où en est-on de la construction du sujet aujourd'hui ? La psychanalyse est un véritable chantier ouvert qui réclame une synthèse laquelle ne peut être qu'anthropologique. C'est ce travail de synthèse, de relecture, de forçage de sens que nous tentons de faire.

La révolution qui nous attend face à ce chantier est une véritable révolution individuelle qui à mon sens et je voudrais ouvrir le débat à ce sujet, n'a rien à voir avec les grandes mesures collectives : C'est autre chose qui amènera un véritable changement et qui pourra se traduire dans une réalité extérieure : un changement dans notre vision de l'homme et du monde.

⁵ Eschyle, opus cité

Questions/débat

Question : Concernant la transmission des pères, Zeus décide de stopper les transmissions. Aujourd'hui, on est dans une société de plus en plus matricielle. On a tendance à dire également qu'il n'y a plus de père. Y a-t-il un rapport avec cette fin des transmissions ? Qu'est-ce qui explique aujourd'hui que le père disparaît de cette transmission ?

Linda Gandolfi

C'est une vaste question. Pour y répondre correctement il faudrait reprendre la genèse de l'histoire de la relation des hommes et des femmes depuis l'antiquité. Pourquoi constate-on une certaine défaillance de la paternité et un retour en force pourrait-on dire du matriarcat ? Le phénomène est très certainement liée à une compensation de la perte des transmissions celles-ci s'étant faites en priorité de père en fils. La femme accompagnait cette transmission mais son rôle se cantonnait à la procréation. L'héritage culturel était incontestablement du côté des pères. Le refus des transmissions a trouvé son aboutissement en Mai 68 et c'est aussi depuis cette date que la position des pères est devenue délicate. En refusant la société bourgeoise patriarcale, la génération de 68 a inauguré une étape dans la liberté de l'homme. Mais si l'héritage culturel a été refusé c'est parce qu'il n'était plus acceptable. Il véhiculait des valeurs désuètes et surtout très hypocrites. La morale était battue en brèche mais imposée sans ménagement par un patriarcat peu scrupuleux. La révolte contre les valeurs éducatives étaient justifiées.

Cependant la question des valeurs reste posée. La transgression est inscrite dans le parcours. C'est même grâce à la transgression que chaque génération fait un pas de plus vers l'individualisme. Il est indispensable à ce jour de revisiter les valeurs qui ne sont plus données de l'extérieur. Il s'agit de trouver une résonance entre un monde interne et un monde externe qui interpelle moins la morale que la valeur éthique. Il ne s'agit plus de savoir si ce que l'on fait est bien ou mal mais si ce que l'on fait a du sens. C'est ce qui permet de déboucher sur un questionnement symbolique.

Question : Peut-on dire que ce qui semble être un événement d'actualité, mai 68, (avec un effondrement des valeurs) est en fait une question de fond ?

Linda Gandolfi

Oui, l'histoire événementielle est toujours amenée par des grands courants qui préparent en réalité les révolutions. Il serait faux d'attribuer à Mai 68 la responsabilité de la perte des valeurs. Celle-ci correspond à un phénomène beaucoup plus large qui inclue le déclin des religions, l'arrivée du pouvoir scientifique, la modernité... La remise en question des valeurs relève du processus d'individualisation et constitue à mon sens une étape indispensable de la liberté de l'homme.

Question : Ne peut-on également ramener cette question à la symbolique de l'aigle et du foie et plus exactement au problème de la jouissance. La symbolique de Jupiter est en effet liée à la jouissance ?

Linda Gandolfi

Bien évidemment, la question de la jouissance est sous-jacente au mythe de Prométhée. C'est aujourd'hui le problème de la castration qui est notamment remise en question par cette revendication du plaisir dans les pays développés. Les exemples de cumul de jouissance et de pouvoirs sont assez nombreux autour de nous. L'évolution passe par une redéfinition des

limites à l'expansion prométhéenne. C'est ce dont il est question dans la mondialisation avec ces pays qui viennent limiter l'Occident et son expansion.

Question : Quelle était la motivation de Prométhée pour créer l'homme ?

Linda Gandolfi

On peut trouver une logique de puissance dans le personnage lui-même qui échappe au sort des Titans et fait œuvre créatrice. Mais il faut voir dans Prométhée et dans l'ensemble des dieux mythologiques, les principes actifs et les forces pulsionnelles qui habitent l'être. Des forces de vie qui poussent l'homme en avant et dont on a pu observer chez l'enfant la puissance. Je voulais souligner dans ce mythe de la création que c'est un Titan et non un Dieu olympien qui crée les hommes. Ce sont ces forces archaïques, profondes qui propulsent l'être dans un devenir et dans l'aveuglement de ce devenir. C'est de cela à mon sens qu'il convient de prendre conscience.

Question : Il a été évoqué Héphaïstos et son rôle dans cette création. Le feu donné aux hommes vient de sa forge. Pandora est créée dans sa forge également. Quel est le lien entre Prométhée et Héphaïstos ?

Linda Gandolfi

Le rôle d'Héphaïstos est effectivement capital. Vous connaissez ce Dieu qui est né des amours d'Héra et de Zeus et qui a été jeté du haut de l'Olympe une première fois dès sa naissance par sa mère et une deuxième fois par son père. C'est le Dieu boiteux, forgeron de l'Olympe qui symbolise cette claudication des hommes qui s'émancipent et qui vont devoir faire œuvre créatrice en transformant la matière. C'est dans sa forge qu'a été volé le feu qui représente les forces chthoniennes qui habitent l'homme dans ses profondeurs. La claudication que l'on retrouve notamment dans la lignée des Labdacides avec Œdipe est un concept fondamental pour comprendre le déséquilibre de l'homme dans son avancée aveugle.

Question : La figure de Prométhée est aussi fortement associée à celle du libérateur. A l'époque où les hommes mangent à la même table que les Dieux, l'homme n'est pas libre. C'est le moment où l'enfant est dans une totale dépendance parentale, baignant dans une totale irresponsabilité. A cet égard ne peut-on pas penser à Prométhée comme un libérateur ?

Linda Gandolfi

C'est le paradoxe de l'histoire de l'homme. À l'origine l'homme est dans un paradis mais il est aussi prisonnier de ce paradis. La liberté relève d'un processus de conscience qui éclaire sa condition et qui le pousse à aller de l'avant, créant sa propre histoire et s'émancipant des Dieux. Le problème central est que cette avancée était aveugle. En montrant les ressorts de cette avancée, la psychanalyse a donné cet éclairage permettant aujourd'hui de poser les limites et surtout de comprendre les enjeux de ce déterminisme. C'est en ce sens que l'apport analytique me semble incontournable.

Approche comparative des fondements de la médecine en Occident et en Orient selon les perspectives structurales du sujet dans le monde

Par Sophie Ronsin

Au fil de son évolution, la médecine a eu la particularité en Occident de dissocier le corps et la psyché, pour faire de chacun le lieu de multiples spécialisations dans lesquelles la science la plus avancée côtoie les techniques les plus pointues : les neurosciences nous permettent par exemple aujourd'hui de savoir avec précision, grâce à l'aide de l'imagerie médicale, quand et comment s'activent les différentes zones de notre cerveau, la biologie offrira sans doute demain la possibilité de modifier les groupes sanguins... Chaque spécialité est un champ d'investigations extrêmement poussées qui aboutissent aussi à des progrès médicaux qu'il n'est bien entendu pas question de rejeter.

Oui, mais le paradoxe est là : cette quête de connaissance du fonctionnement de l'homme accentue dans le même temps la parcellisation des savoirs, dont la synthèse nous paraît aujourd'hui indispensable. Elle accentue encore la séparation entre le corps et la psyché, un dualisme dont nous pensons qu'il est aujourd'hui bien difficile sinon impossible de se satisfaire : les manifestations pathologiques de l'un ne sont-elles pas également un reflet du contenu inconscient de l'autre ? Enfin, cette exploration du fonctionnement humain a conduit, sans minimiser la remarquable portée thérapeutique de ses découvertes, à une rationalisation à outrance du corps comme du psychisme. Rationalisation dans laquelle le sujet en quête de mieux être se sent souvent prisonnier d'une logique déshumanisante qui le dépasse. Face à ce paradoxe, nous sommes parfois tentés de nous tourner vers des médecines dites « naturelles », « douces » ou encore « alternatives », comme si deux visions médicales étaient en opposition. Parmi elles, des pratiques venues d'Orient, et plus particulièrement la médecine chinoise, qui paraissent proposer une approche plus holistique de l'humain et connaissent de ce fait un engouement toujours renouvelé depuis déjà plusieurs années. Une vague asiatique apparemment garante de l'harmonie avec soi-même et avec le monde, garante de la prise en compte de notre globalité et qui tranche avec le paysage scientifique ordinaire. Cet engouement, loin d'être un effet de mode, constitue pour l'Occident un défi, nous obligeant à nous interroger à la fois sur ce qui nous a conduits à cette impasse de la rationalisation et sur ce dont est faite, dans la médecine chinoise, cette harmonie qui nous attire tant. Comprendre la genèse de ces deux médecines et les principes qui sont à l'œuvre en elles devient alors nécessaire, et l'outil qui nous servira à cette compréhension sera celui de la vision anthropologique.

En préambule, nous tenons à préciser qu'il ne s'agit bien évidemment pas ici de faire une analyse exhaustive des pensées médicales chinoise et occidentale, mais d'en donner les bases très simplifiées, de fournir une vue générale des deux systèmes, afin d'ouvrir à la réflexion. Le but étant toujours pour nous de resituer la place du sujet dans l'histoire de l'humanité, nous tenons aussi à rappeler que la médecine fut tout d'abord, en Orient comme en Occident le champ d'intervention des sorciers, des guérisseurs et des chamans. Les premières pratiques de guérison appartenaient à un univers du sacré, dans lequel l'homme était en communion avec la nature, soumis aux influences du ciel, de la terre et à celles de l'esprit des formes de vie qui l'entouraient. C'est donc sur un fonds originel cosmogonique commun qu'est apparue la pratique médicale à l'est comme à l'ouest de la planète.

Les fondements de la médecine chinoise

Le tao

Il est impossible d'approcher les fondements de la médecine chinoise sans pénétrer les principes de la pensée chinoise. Il n'est pas un ouvrage de médecine chinoise, de la vulgarisation aux œuvres maîtresses, pas une école de formation qui ne présente de façon même sommaire les principes majeurs de la vision du monde qui sous-tend cette médecine, montrant ainsi combien la matière médicale est indissociable de la manière de penser le sujet et le monde. Il s'agit en Chine d'une vision cosmogonique avant tout marquée par la notion de tao. Qu'est-ce que le tao ? Sa plus ancienne des définitions savantes figure dans un traité du IV^e-III^e siècle avant Jésus-Christ, le *Hi ts'eu*. C'est un appendice du *Yi king*, le Livre des mutations, le seul manuel de divination qui ne soit pas perdu.

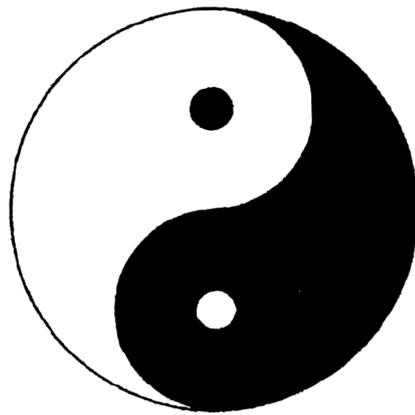
Le sens premier du terme tao est celui de « chemin », de « voie centrale ». Il est le principe immuable et éternel dont procède le cosmos, comme l'expliqueront les philosophes taoïstes du III^e siècle avant J.-C., un principe préexistant, immatériel et indéterminé, sans commencement ni fin et duquel tout émane. Pour Lao tseu, le tao est « la mère de tout ce qui est » ; pour Lie tseu, il « n'est pas soumis aux lois de la durée ». Il est en quelque sorte ce qui est avant toute manifestation, en même temps que le producteur de toute manifestation. Ayant produit le monde, le tao en est aussi le régulateur, occupant ainsi une position centrale. Marcel Granet, dans son ouvrage *La Pensée chinoise*, explique : « Il ne crée point les êtres ; il les fait être comme ils sont. Il règle le rythme des choses. Toute réalité est définie par sa position dans le temps et dans l'espace ; dans toute réalité est le tao ; et le tao est le rythme de l'espace-temps. »⁶ Etroitement lié à la notion de rythme, si le tao peut sembler représenter un absolu, il s'agit de l'absolu du mouvement. Un mouvement qu'il imprime par la loi du yin et du yang à toute création.

Pour les Chinois, la notion de tao, comme celle de yin et yang, est par ailleurs une réalité agissante, concrète et non abstraite. Ces notions, véritables forces efficaces, avaient pour eux un pouvoir de figuration qu'on ne distinguait pas de leur pouvoir opérant. Ne séparant pas le logique et le réel, la pensée chinoise ne considère pas les nombres, l'espace et le temps comme des abstractions. Connaître le tao signifiera donc par là même maîtriser l'espace et le temps, savoir ordonner un monde où le symbole tient lieu de réel. Représentant la catégorie suprême des idées directrices de la pensée chinoise, portant en lui les notions d'ordre et de totalité, le tao suggère ainsi l'existence d'un ordre total entièrement conforme à l'ordre céleste et s'appliquant de façon effective à toute réalité.

Le yin et le yang

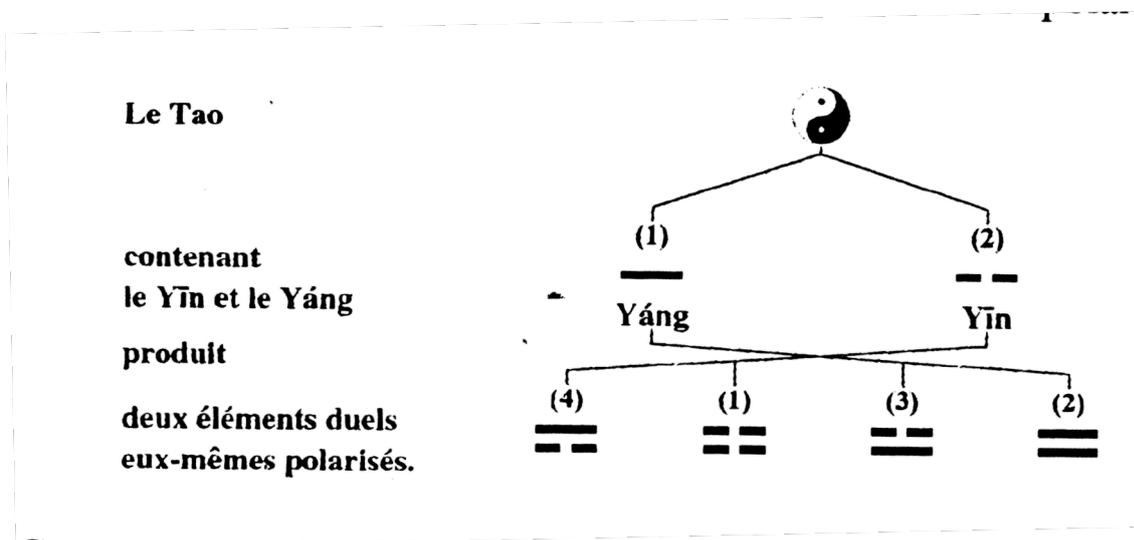
Outre le tao, l'ensemble de la pensée chinoise repose sur la notion du yin et du yang, qui constitue un des principes majeurs de la théorie médicale .

⁶ Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, Albin Michel, 1990, p. 269.

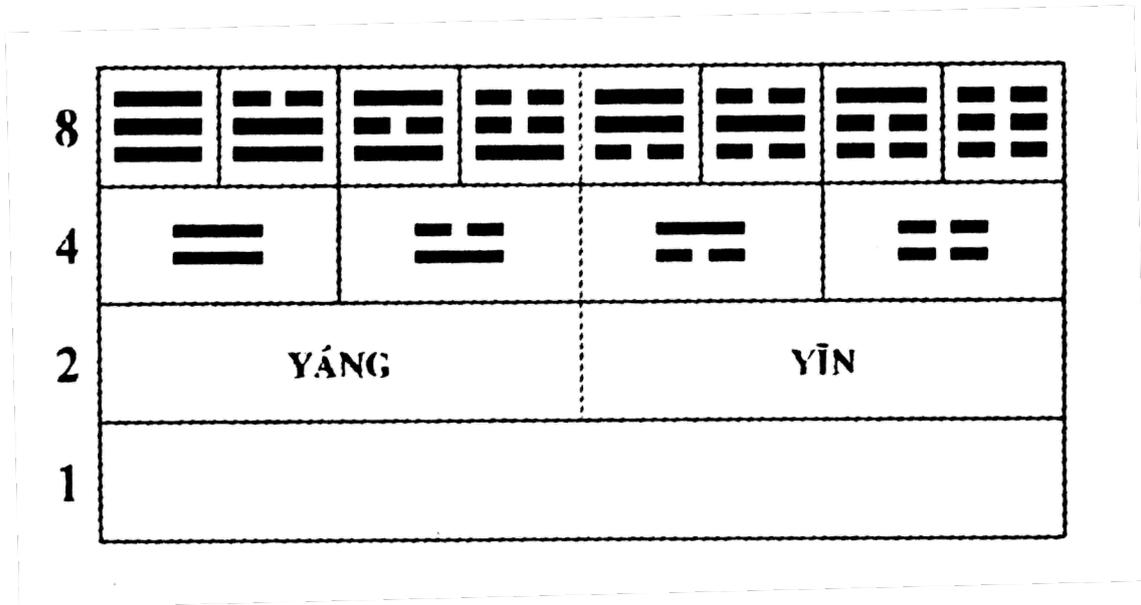


Deux notions étroitement imbriquées. Nous l'avons vu, le tao est une puissance créatrice, et les manifestations de cette dernière vont toutes se traduire par une alternance du yin et du yang. Le maître taoïste Tchouang Tseu explique : « Emanés du tao, le yin et le yang s'influencèrent, se détruisirent, se reproduisirent réciproquement. De là le monde physique, avec la succession des saisons, qui se produisent et se détruisent les unes les autres. »⁷ Nous voyons exprimé là tout le paradoxe de la dualité, qui n'est en réalité que relative.

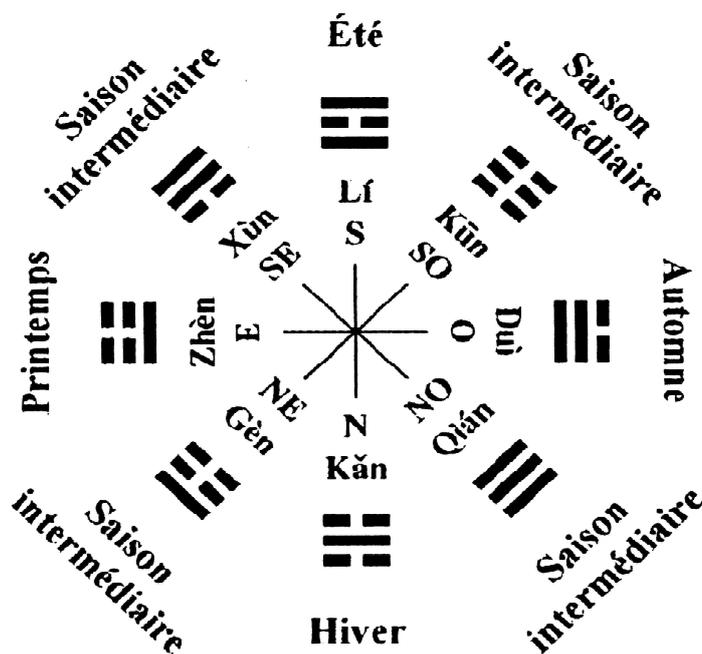
La première mention connue du yin et du yang figure dans le *Che king*, un recueil poétique qui remonterait au début du Ve siècle avant J.-C. Ils y expriment des aspects antithétiques qui signalent non seulement des caractéristiques du temps, mais aussi des particularités de l'espace : yin évoque l'idée de temps froid et couvert et s'applique aux versants ombrés du nord de la montagne ; yang évoque l'idée d'ensoleillement et de chaleur, les jours printaniers où l'on commence à sentir la force du soleil et s'applique aux versants ensoleillés du sud de la montagne. Mais c'est dans le *Hi ts'eu*, le traité en appendice du *Yi king*, que les développements de ces aspects antithétiques, variés et très concrets, sont majeurs, à tel point que le manuel de divination est devenu la référence en matière de doctrine du yin et du yang. Les anciens Chinois avaient remarqué l'immobilité absolue de l'étoile polaire, qui, pivot central, à l'instar du tao, leur semblait régler la marche du ciel. C'est autour de ce pivot de l'univers que se manifestent les énergies yin et yang en suivant l'ordre d'apparition des saisons, divisant ainsi la voûte céleste en quatre régions .



L'énergie yang, active, est représentée par un trait continu. L'énergie yin, passive, est représentée par un trait brisé en deux. La combinaison deux à deux de ces lignes continues et discontinues crée quatre bigrammes représentant la circulation de l'énergie au cours des différentes saisons et indiquant les quatre directions de l'espace .

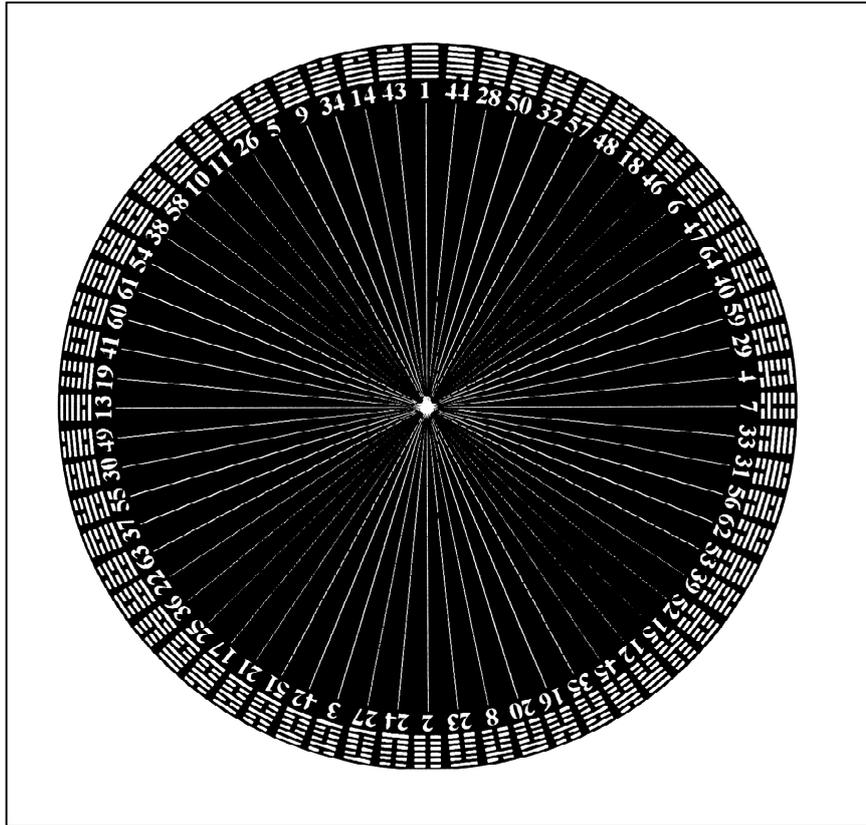


L'ajout d'une ligne supplémentaire, permettant de montrer avec plus de détails l'évolution de l'énergie au rythme des saisons, aboutit aux huit trigrammes, figurant les huit directions de l'espace.



Par analogie, la disposition de ces huit trigrammes sur l'année sera utilisée pour suivre l'évolution de l'énergie au cours de la journée, les huit directions devenant alors les repères du cycle nycthéral, le cycle de 24 heures.

Enfin, les diverses combinaisons possibles de ces trigrammes donnent les 64 hexagrammes du fameux *Yi King*.

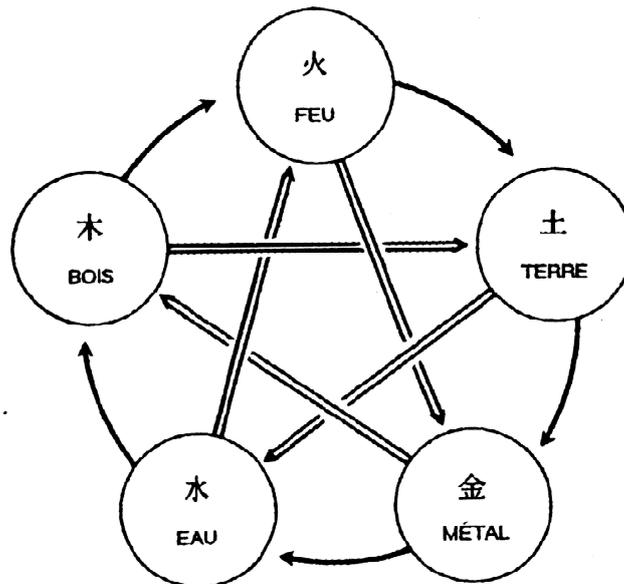


Le *Yi King* est une véritable théorie des mutations, où les hexagrammes sont supposés symboliser tous les phénomènes de l'univers et permettre d'accéder à une vision symbolique du cosmos valable pour le monde matériel comme pour le monde des émotions. Le Pr Pierre Huard rappelle, dans *Les Médecines de l'Asie*, qu'« un esprit cultivé savait tirer d'un même trigramme un thème de tactique militaire ou d'union sexuelle, un schéma anatomique ou physiologique, une formule thérapeutique, l'explication d'un phénomène soit historique, soit physico-chimique ou encore un procédé de calcul »⁸. Comme le tao, le yin et le yang, dont les mouvements s'engendrent réciproquement dans une opposition qui n'est qu'apparente, permettent à qui connaît les règles de leur dynamique d'ordonner le monde. Ils participent d'une vision énergétique de l'univers dans laquelle l'homme se tient toujours entre ciel et terre, au croisement de ces deux forces. Soumis à elles, il lui faudra s'harmoniser au processus continu de leurs transformations afin de ne pas subir de dérèglements énergétiques.

⁸ Pierre Huard, Jean Bossy, Guy Mazars, *Les Médecines de l'Asie*, 1978, Seuil, p. 113.

Les cinq éléments

La théorie des cinq éléments constitue, avec celle du yin et du yang, la base même de la théorie médicale chinoise. Sa première mention figure dans un traité datant du VI^e-Ve siècle avant J.-C. qui passe pour le plus ancien essai de la philosophie chinoise, le *Hong fan*. C'est une sorte de méditation sur la structure de l'univers d'où un sage pouvait tirer les principes commandant toute politique. Y sont transcrites les règles édictées par le ciel à l'empereur pour gouverner son empire. Marcel Granet explique que l'auteur du traité, coordonnant de vieux systèmes de classification, a voulu « rendre manifeste l'organisation de l'univers au moyen de nombres et de dispositions de nombres »⁹. Cette organisation a la particularité d'impliquer une répartition à la fois des choses et des hommes.



Les cinq éléments, l'Eau, le Bois, le Feu, la Terre, le Métal, associés chacun à un chiffre, sont ainsi cinq rubriques d'un système de correspondances, cinq groupements de réalités emblématiques. Dans ces rubriques seront placés les cinq activités humaines et leurs résultats (par ex. la vue, associée à la sagesse), les cinq aliments végétaux, les cinq couleurs, les saveurs, les odeurs, les orient, les notes de musique, etc. Ainsi que, servant la matière médicale, les cinq viscères (Reins, Foie, Cœur, Rate, Poumon), les cinq orifices du corps et les cinq entités viscérales (peur viscérale, colère, joie, réflexion, tristesse). Grâce à un système de pensée purement analogique se dessine ainsi un tableau complet des correspondances du microcosme au macrocosme valant pour l'homme comme pour la société, les règles concernant par exemple l'administration du royaume ou l'organisation même du palais de l'empereur répondant elles aussi à l'ordre des cinq éléments.

Nous voyons ainsi qu'en Chine le tao, le yin et le yang et les cinq éléments permettent d'organiser et de régir le monde terrestre d'après les lois du ciel. Non seulement l'énergie cosmique gouverne toute manifestation sur terre, mais nature, homme et société sont en étroite résonance. Le corps de l'homme et le corps social se répondent, tout en répondant eux-

⁹ Marcel Granet, *id.*, p. 140.

mêmes à la puissance cosmogonique, représentée par la loi du tao. Jamais l'homme n'est pris isolément de la société, et jamais la société n'est isolée de la nature. Par un système particulièrement poussé de pensée analogique, grâce auquel il est possible de classer tous les phénomènes naturels ou physiologiques sous de mêmes rubriques, tous trois forment une unité indissociable. Mais plus encore, ce système permet surtout, avec l'aide de la loi du yin et du yang et les cinq éléments, d'offrir une véritable explication du monde dans tous ses paradoxes.

Les bases de la pensée médicale en Occident

Au moment où, à l'autre extrémité de la planète, s'élabore une vision du monde dans laquelle un élément central nommé tao vient jouer le rôle de grand régulateur et d'ordonnateur de toute manifestation, l'Occident se questionne entre autres choses sur l'aventure humaine. Les tragédiens et les historiens grecs du Ve siècle avant J.-C. voient par exemple l'histoire de l'homme comme un progrès, généralement accompli par le passage d'un état de sauvagerie à un état de civilisation. « Entre tant de merveilles du monde, la grande merveille, c'est l'homme », résume Sophocle, dans *Antigone*.¹⁰ La philosophie, elle, veut donner une explication de la réalité. Les premiers philosophes de la nature proposent une description de la formation du vivant ou de l'univers à partir de certains principes physiques et s'interrogent sur la nature de l'homme autant que sur celle de l'âme. Ils expliquent ainsi les phénomènes en les ramenant à un élément primordial et relient généralement la vie à la possession d'une âme, au sens d'entité qui anime.

Mais, dès les débuts de cette discipline, qui fit son apparition dans la cité avant l'art médical, vers le VIe avant J.-C., les opinions divergent quant à l'élément primordial en question et à la nature de l'âme. On lui supposait alors soit la nature de l'air, assimilé au souffle vital, soit la nature du feu, considéré comme étincelle de vie. Anaximène, au VIe siècle avant J.-C., fut le premier à assimiler l'âme à l'air, substance unique de l'univers, thèse reprise un siècle plus tard par Diogène d'Apollonie, tandis qu'Héraclite (540-480) prétendait que l'âme était du feu, idée sur laquelle s'appuya à son tour Démocrite (460-370). Quant aux théories d'Alcméon de Crotona (vers 500), pour qui l'âme, de par sa ressemblance avec les êtres divins, était immortelle, elles influencèrent fortement les traités hippocratiques (env. 460-360), qui marquent la naissance de l'art médical occidental. Certains des auteurs de ces textes ont en effet développé, avec leur théorie des humeurs, sa conception selon laquelle la santé était l'équilibre entre les quatre qualités primordiales (chaud, froid, sec et humide) et la maladie leur déséquilibre, et ils ont repris son idée selon laquelle l'âme résidait dans le cerveau.

Ainsi, durant environ deux siècles, partant d'une position théorique commune, à savoir que la constitution de l'homme dépend de celle de l'univers, les philosophes présocratiques ont entamé une vaste réflexion quant à la composition de l'univers et du vivant. Surtout, ils ont proposé des réponses très variées, reflet de leurs divergences, de leurs discussions et de leurs oppositions.

Platon

Au début du IVe siècle, prolongeant cette réflexion, Platon élabore une forme de psychologie, au sens de science de l'âme. D'après le *Timée*, dans un univers créé par Dieu à l'image du monde des Idées, monde doué d'intelligence, immuable et parfait, les dieux, êtres vivants créés eux-mêmes par le démiurge, formèrent le corps de l'homme avec de la terre, de l'eau, de l'air et du feu. Ils enchaînèrent ensuite à ce corps une âme immortelle, qu'ils tenaient du démiurge. Écoutons Platon : « Les dieux, imitant leur auteur, reçurent de lui le principe

¹⁰ Sophocle, *Antigone*, In *Théâtre complet*, Garnier-Flammarion, 1964, p. 77.

immortel de l'âme ; après quoi, ils se mirent à tourner pour elle un corps mortel, ils lui donnèrent pour véhicule ce corps tout entier, et y édifièrent en outre une autre espèce d'âme, celle qui est mortelle. »¹¹ L'âme de Platon est, chez l'homme, en réalité triple : une âme immortelle, pensante et rationnelle, logée dans la tête, et deux âmes mortelles, l'une responsable des fonctions vitales et des instincts, située dans le ventre, et l'autre capable de diriger le corps en fonction des instructions de l'âme immortelle et logée dans le cœur.

Pour Platon, la vie n'est pas séparée de la pensée et l'âme mortelle est en relation avec l'âme rationnelle par l'intermédiaire de la partie cardiaque, point de jonction entre la raison et les appétits animaux. Dans son *Histoire de la notion de vie*, André Pichot explique : « C'est là une des premières théories de déconsidération de la vie au bénéfice de la pensée, spécialement la pensée rationnelle ; c'est là une des premières manifestations de tout un courant philosophique qui va repousser la vie, puis la nier au profit soit de la matière, soit de l'esprit. »¹² L'existence d'un principe supérieur est ainsi nettement affirmée, avec une âme quasi divine, dont le mouvement, tel celui des astres, est circulaire, parfait et éternel. En regard, le corps est, lui, clairement différencié, voire opposé à l'âme, son imperfection nécessitant le contrôle de l'intelligence et de la raison. La différenciation entre corps et âme s'avère telle et cette dernière se révèle si étrangère à la nature du corps que Platon affirme : « Il n'est qu'un seul et même salut pour les deux parties de notre être : c'est de ne mouvoir ni l'âme sans le corps, ni le corps sans l'âme, afin que, se défendant l'une contre l'autre, elles parviennent à l'équilibre et à la santé. »¹³ C'est le début de la vision séparatiste.

Aristote

La conception platonicienne de la vie n'a pas eu dans l'Antiquité l'importance de celle d'Aristote (384-322 av. J.-C.), qui dominera le Moyen Age et se continuera, pour certains traits, jusqu'au XVIIIe siècle. L'âme à laquelle s'intéressait Platon était l'âme immortelle, celle de la pensée rationnelle. Aristote reprendra l'idée de Platon selon laquelle l'être vivant est un microcosme qui possède en lui son principe moteur, l'âme, tandis que le macrocosme est mû par un premier moteur divin qui fait tourner les astres. Mais l'âme aristotélicienne est aussi et surtout un principe interne de mouvement qui pousse les êtres vivants à prendre la forme spécifique vers laquelle ils tendent au cours de leur développement ou à rétablir cette forme si elle est altérée par les maladies ou les lésions par exemple. André Pichot souligne, en parlant de l'âme d'Aristote : « L'âme semble moins être la forme en acte de l'être vivant que celle qu'il possède de manière potentielle et qu'il tend à réaliser. »¹⁴ Selon Aristote : « Ce n'est pas le corps séparé de l'âme qui est en puissance de vivre, mais celui qui la possède. [...] Quant au corps, il est le principe potentiel. Mais de même que l'œil se compose de la pupille et de la vue, de même ici est-ce l'âme et le corps qui font l'animal. L'âme n'est donc pas séparable du corps. »¹⁵ L'âme ne s'oppose pas au corps, dont elle est la forme et le principe dynamique, mais elle est lui est en quelque sorte véritablement liée. Elle est « quelque chose du corps »¹⁶, selon l'expression d'Aristote. Comme chez Platon, il existe

¹¹ Platon, *Timée*, 69c, in André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, Gallimard, 2004, p. 26.

¹² André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, Gallimard, 2004, p. 27-28.

¹³ Platon, *Timée*, 88b, in André Pichot, *id.*, p. 33.

¹⁴ André Pichot, *id.*, p. 76.

¹⁵ Aristote, *De l'âme*, II, 1, 413a, in André Pichot, *id.*, p. 77.

¹⁶ Aristote, *De l'âme*, II, 2, 414a, in André Pichot, *id.*, p. 81.

trois sortes d'âmes aristotéliennes, avec une âme nutritive, responsable de la vie végétative ; une âme sensitive, qui concerne la vie de relation, la sensibilité et le désir, une âme rationnelle, qui est le propre de l'homme, alors que les deux autres concernent aussi les autres êtres vivants. Mais elles sont toutes trois localisées dans le cœur, qui devient le principal siège de l'âme. De plus, Aristote introduit dans sa biologie le pneuma. Étroitement lié à l'âme, le pneuma est à la fois une sorte de souffle interne et de chaleur innée, produite par le cœur, qui anime les différentes parties du corps en leur apportant une forme d'énergie vitale. Le pneuma entre en jeu à différents niveaux dans le corps, parmi lesquels la transmission des perceptions des organes des sens au cœur et la reproduction, avec la transmission, grâce au pneuma du sperme, de l'âme à la matière embryonnaire. Dans ce dernier cas, le pneuma est défini comme analogue à l'éther, la matière quasi divine dont sont constitués les astres.

Nous voyons ainsi que les caractéristiques principales de la médecine chinoise et de la médecine occidentale sont indissociablement liées à la manière dont, dans ces deux civilisations, on pense le sujet dans son rapport au monde. Outre leurs origines ancestrales chamaniques, ces médecines ont certes des éléments en commun, la vision de l'homme-microcosme en correspondance avec l'univers-macrocosme étant fondatrice dans la pensée occidentale comme dans la pensée chinoise. Mais, très tôt, la vision cosmogonique n'accompagnera pas de la même façon leur évolution. Le monde terrestre est en Extrême-Orient véritablement organisé et régi d'après les lois du ciel. L'homme, situé entre ciel et terre et né de leur réunion, est soumis aux énergies célestes et terrestres. Il est, dit le Dr Chamfrault dans son *Traité de médecine chinoise*, « étroitement dépendant de l'évolution giratoire de l'énergie cosmique, subissant l'alternance saisonnière du yang et du yin »¹⁷. Son âme même est double, avec une âme embryonnaire yin et une âme du souffle yang. La matière est vue comme de l'énergie manifestée, densifiée, par rapport à l'énergie abstraite et subtile du ciel. « Quand un être prend forme, cela veut dire que l'énergie se transforme. Quand la vie matérielle disparaît, cela correspond à une mutation de l'énergie », dit le *So Ouenn*, le plus ancien ouvrage de médecine chinoise (entre les Ve et IIIe siècles avant J.-C.). Sur terre, la nature, l'homme et la société, répondant à une seule et même loi, la loi du cosmos, sont en étroite résonance, unis par une pensée analogique très élaborée.

Si au fil des siècles il y eut incontestablement de nombreux apports à la matière médicale chinoise, il est intéressant d'observer que les bases de la médecine traditionnelle sont aujourd'hui encore celles que nous venons de présenter. En Chine, l'homme est dépendant du cosmos et il doit s'harmoniser à son processus de transformations pour éviter les dérèglements énergétiques. La conception de maladie et le traitement qui en découle sont donc liés à la question de l'équilibre de cette énergie et à son rétablissement. C'est l'objectif notamment de l'acupuncture, mais aussi d'un art de vivre comprenant l'alimentation, les arts martiaux ou la respiration, toujours basés sur la recherche et le maintien de cet équilibre. Une telle survivance des modes de penser traditionnels est, en Occident, inexistante, tant dans l'art médical que dans la conception du monde. Dès les débuts de l'histoire de la pensée, alors que tous les philosophes de la nature postulent que la nature de l'homme ne peut être connue si l'on ignore de quoi et comment se compose l'univers, les conceptions mêmes de cette composition sont, nous l'avons vu, fort différentes. La *Collection hippocratique* se fait d'ailleurs le reflet non seulement de la variété des opinions de l'époque mais aussi de la vivacité des débats qui devaient avoir lieu sur certains sujets. Puis Platon et Aristote, chacun à leur façon, placent l'homme au-dessus de la nature, affirmant l'existence d'un principe

¹⁷ Dr A. Chamfrault, *Traité de médecine chinoise. De l'astronomie à la médecine*, Ed. Chamfrault, 1977, p. 290.

supérieur non pas au sens d'une loi énergétique du ciel créant la matière, comme le tao chinois, mais d'une âme propre à l'homme et différente de la matière. Chez Platon, l'âme pensante et rationnelle, immortelle, est liée au monde des Idées, et donc au caractère intelligible et divin de celles-ci, qui contiennent en elles toutes les formes du vivant avant même leur création. C'est précisément parce qu'elle n'est pas matérielle que l'âme rationnelle peut voir le monde des idées, qui planent au-dessus des formes de la matière. L'homme, qui représente la forme du vivant la plus parfaite, les autres n'en étant que des formes dégradées, est bien sûr le seul à la posséder. Quant aux trois âmes d'Aristote, pour qui l'homme est également le vivant le plus parfait, elles correspondent aux trois formes de vie dans l'univers : les végétaux, les animaux et l'être humain. Seul ce dernier, grâce à la faculté de penser, les possède toutes les trois.

Le Ve siècle grec est ainsi pour l'Occident un moment privilégié où la réflexion concernant l'homme commence à être au centre des préoccupations. Textes philosophiques ou pièces tragiques le montrent, l'homme se questionne sur son destin, sur le pouvoir de la raison ou encore sur la société qui l'entoure, se détachant par là même des lois cosmiques et se mettant en quête d'une liberté. Il cherche à s'emparer de son destin. En se décentrant par rapport au cosmos pour devenir l'objet de son questionnement, en s'interrogeant sur les rapports qu'il entretient avec le monde qui l'entoure, l'homme s'individue inexorablement. Dans le même temps, dès l'instant où se trouve posée l'idée que l'être humain ne peut être réduit à des lois énergétiques qui dominent la matière et qu'il possède une âme pensante lui permettant de s'extraire de cette matière, démarre véritablement un chemin d'exploration de chaque catégorie de la vie humaine, à commencer par le corps lui-même. La nature, le corps et la société, réunis dans une unité tripartite en Chine, deviennent alors en Occident des champs d'exploration séparés. Les bases d'une méthode de recherche scientifique sont en place, qui va, nous le voyons à travers les débats des traités hippocratiques, commencer à se développer entre les IVe et IIIe siècles avant J.-C., abandonnant peu à peu au passage les méthodes analogiques de connaissance. Le principe de séparation entre l'âme et le corps va trouver son apogée au moment du développement scientifique, à tel point que le corps sera considéré indépendamment de tout ce qui l'entoure, vu comme un corps animal au fonctionnement autonome. On développe alors une médecine particulièrement efficace, qui s'attaque avec succès aux symptômes, mais qui a commencé à trouver ses limites à la fin du XXe siècle, notamment avec l'apparition de nouvelles maladies et avec la résistance aux traitements.

Après avoir quitté le temps des origines, l'homme s'est donc lancé sur une voie de connaissance par des chemins différents en Occident et en Orient. Deux parcours aux origines communes, qui ont pourtant abouti à deux visions du monde qui paraissent désormais radicalement opposées. Une synthèse de ces deux grands courants de pensée nous semble maintenant nécessaire. La parcellisation des savoirs, l'extrême rationalisation scientifique et la dualité entre le corps et la psyché ne fournissent pas à l'homme les éléments suffisants pour accéder à son destin. Pas plus que la vision énergétique cosmogonique ne peut répondre aujourd'hui à son questionnement sur ce destin. Une nouvelle voie est nécessaire qui soit une synthèse entre l'homme assujéti à l'univers et un sujet individué mais coupé de son origine. Retrouver les principes orientaux d'unité du tout originel semble dès lors important, mais cela afin de nous permettre de nous émanciper des processus de séparation qui caractérisent l'Occident actuel et d'envisager un dépassement de ces deux modes de penser.

Questions/Débat

Marc Guéry

Je lancerai le débat avec cette observation rapportée par des scientifiques qui sont allés en Chine et qui ont constaté que la mondialisation et l'irruption de la science occidentale avaient tendance à refouler et à écraser cette vieille histoire que nous raconte Sophie. Je voulais, dans un premier temps, demander à Sophie si elle confirmait ces dires et si elle avait des informations de la part des gens qui s'intéressent à la médecine chinoise sur ce qui se joue en Chine aujourd'hui dans cette rencontre brutale entre notre façon de penser occidentale et ce mode traditionnel très précieux qui subsiste encore là-bas. Va-t-il subsister encore, et cette rencontre peut-elle se faire ?

Sophie Ronsin

On ne peut ignorer qu'il y a eu en Chine un régime depuis Mao qui a, d'une certaine façon, éradiqué la connaissance ancienne. Il a procédé à un nettoyage de la langue, en la simplifiant, mais il a aussi simplifié la médecine, et certaines connaissances ont sans doute disparu. Aujourd'hui, des pratiques anciennes semblent être remises au goût du jour ; il y a désormais une volonté de réhabiliter les experts qui possèdent la connaissance des textes anciens, de faire revenir certains maîtres en Chine et, parallèlement de développer et de diffuser en Occident la médecine chinoise. Depuis quelques années, les écoles se développent, des voyages en Chine sont organisés pour les étudiants de médecine chinoise et il y a une véritable tentative de faire un peu plus cohabiter la science occidentale et la médecine chinoise, par exemple dans certains hôpitaux. Au Japon, c'est pareil, on essaie de développer les deux médecines en parallèle. La pharmacopée chinoise, en outre, est redécouverte et intéresse les laboratoires occidentaux. Certains vont en Chine pour redécouvrir les principes et le fonctionnement de cette pharmacopée. Une cohabitation commence à se faire, mais il est vrai que les fondements ont vraiment été mis à l'écart.

René Gandolfi

D'après certains observateurs, il semblerait qu'il y ait eu une résistance des campagnes, en particulier dans le sud de la Chine, mises au silence pendant des décennies, et où l'on tente de restaurer ces connaissances sans passer par une dévaluation du monde moderne.

Question

Vous avez parlé du pneuma dans le cadre d'Aristote, est-ce qu'on peut considérer que le pneuma a une relation avec le tchi chinois ? Et si c'est le cas, comment le pneuma, ou cette notion en tout cas, a-t-elle évolué dans la médecine occidentale ?

Sophie Ronsin

Je peux répondre facilement à la première partie, pour la deuxième je laisserai la parole aux médecins ! D'abord, le tchi chinois n'est pas une entité en tant que telle. Le tchi est constitué de plusieurs formes de tchi : il y a le tchi de l'air, le tchi de l'alimentation et il y a effectivement un tchi ancestral qui s'appelle le yuen tchi, et si je devais faire un parallèle, ce qui est extrêmement difficile, on pourrait dire que l'énergie ancestrale ou le yuen tchi pourrait s'apparenter au pneuma.

Marc Guéry

Pour Aristote, il s'agit d'une énergie subtile, c'est le fameux cinquième élément. En tant que pneumologue, j'ai connu de vieux maîtres et, dans des traités de médecine que j'ai lus quand j'étais étudiant, la pneumologie gardait un langage très métaphorique issu de cet ancien

pneuma aristotélicien ; le poumon était considéré comme un miroir et en particulier un miroir de l'âme, et un miroir de la vie en général. Aujourd'hui, la pneumologie est réduite, comme les autres disciplines médicales modernes, à un pur fonctionnement organiciste totalement coupé de la vie, du monde et du cosmos. Les relations entre le poumon et l'extérieur sont vécues sur un mode complètement paranoïaque, l'extérieur venant agresser une intériorité qui serait pure et qui serait à sauvegarder.

Question

Vous mettez en parallèle les deux traditions et leur capacité à générer des perspectives fécondantes pour les deux à très long terme dans leur union. J'ai davantage l'intuition que la science occidentale et la connaissance des phénomènes biologiques et médicaux dans un contexte purement occidental ne sont pas encore totalement terminées. J'observe que l'on n'a pas encore tenté de revisiter la matière biologique à la lumière de la philosophie, en particulier de la philosophie potentiellement biologique de Bergson et même la phénoménologie, qui pourrait être appliquée à l'étude de la matière et des phénomènes biologiques en soi et médicaux. Qu'en pensez-vous ?

René Gandolfi

C'est le problème de la genèse de la médecine que Sophie a élaboré. Effectivement, au départ, on peut dire que la Chine fonctionne un peu sur un monisme. Le dualisme du yin et du yang est effectivement un faux dualisme. Les énergies matière et esprit ne sont pas vraiment discernées mais rythmiquement enlacées l'une dans l'autre, alors que, comme l'a bien expliqué Sophie, on va en Occident dissocier de plus en plus l'âme du corps jusqu'à la scolastique et la postscolastique, avec Descartes. Peut-être est-il temps qu'il y ait effectivement une réconciliation aujourd'hui entre l'histoire de l'esprit et l'histoire de la matière. D'une certaine manière, ça a quand même été le propos de la psychiatrie ouvert par Freud. Mais, pour l'instant, nous n'en sommes qu'au tout début de cette réconciliation.

Sophie Ronsin

Il est vrai que, pour les Chinois, la matière est de l'énergie densifiée et l'Occident ne considère pas du tout les choses de cette façon-là. Il y a une symbiose chinoise entre énergie et matière. En ce qui concerne l'exploration de la matière en Occident et l'exploration du corps lui-même, je pense que nous avons atteint une limite. On peut toujours approfondir l'exploration de la matière, mais il y a un moment où peut-être il faut la voir autrement qu'un lieu de dissection dans ses moindres détails.

Marc Guery

Je voudrais faire remarquer que la physique contemporaine a renoué le lien entre la matière et l'énergie et que l'intuition analogique chinoise se retrouve dès que l'on va observer de plus près les éléments dans certains secteurs scientifiques. Le problème réside dans la compartimentation des savoirs : le médecin, le philosophe ou le psychologue n'ont pas accès aujourd'hui à la recherche des autres secteurs. Renouer le dialogue entre les différentes façons de voir le monde me paraît capital.

Question

La progression même de ces sciences-là a amené les scientifiques à reconnaître l'esprit dans la matière. En termes de biologie et de chimie conventionnelle ou de chimie organique, sur laquelle est structurée la biologie, la progression de cette biologie n'a jamais eu pour nécessité ou pour conséquence d'amener à la reconnaissance de l'esprit dans la matière. Le paradigme

actuel biologique est de considérer que la matière est robuste en elle-même, insécable et que par des agencements elle donne lieu à la vie. D'ailleurs, il y a des discussions épistémologiques sur les modalités d'apparition de la vie dans la matière actuellement. Donc je pense que sur le plan biologique, il y a vraiment un saut à faire, un peu comme Freud l'a fait à l'époque entre neurobiologie et psychanalyse.

Marc Guéry

Je suis d'accord et je tenterai de montrer cet après-midi que la résistance en biologie est essentiellement idéologique, car en réalité tout est là pour aller dans la même direction que dans le monde physique.

Question

Vous évoquez l'interdépendance entre la nature, l'homme et la société, mais en Chine qu'en est-il de la notion de sujet que vous développez dans le titre de votre exposé ? Existe-t-il justement un sujet en Chine comme on peut le concevoir en Occident ?

Sophie Ronsin

Inévitablement, il y a un sujet au départ, mais il manque essentiellement la partie de l'individuation, c'est-à-dire que le sujet est noyé dans quelque chose de collectif et il n'y a pas d'individu au sens occidental. Il s'agit d'une vaste question anthropologique, que nous allons avoir l'occasion

Pour une approche anthropologique de l'art dentaire

Par Jean-Louis Ferrari

Introduction

Aussi loin que l'on remonte¹⁸, les objectifs des traitements dentaires semblent les mêmes que maintenant : soulager les douleurs, entretenir la bouche, et si possible restaurer la puissance masticatoire. Mais les moyens étaient plus limités, et la souffrance, engendrée par les lésions dentaires, me semble difficile à imaginer actuellement !

Un bref rappel historique nous permet de voir l'évolution de la pratique dentaire.

De l'Antiquité jusqu'au Dix-huitième siècle, l'hygiène dentaire était pratiquée et des recettes de remèdes ont été retrouvées. On utilisait des techniques de blanchiment.

Pour obturer les dents cariées, de la terre de Nubie, de l'ardoise pilée, du plomb associé à de la laine mais aussi de l'or étaient utilisées. On a retrouvé des dents artificielles sculptées (en bois de sycomore, dans de l'ivoire et de l'os) et fixées par des fils ou des rubans en or fin.

Les extractions étaient de plus en plus pratiquées. Aussi au Moyen-Âge, les « arracheurs de dents » s'organisent et la corporation des Barbiers-Chirurgiens, ancêtres des Chirurgiens-Dentistes, est créée.

L'inventivité et l'organisation sont à l'œuvre.

Et avec la publication en 1728 par Pierre Fauchard de l'ouvrage « Le Chirurgien-dentiste » nous assistons à la naissance de l'art dentaire moderne.

Dès le Dix-neuvième siècle commencent des applications techniques importantes : l'électricité, la radiologie et l'anesthésie arrivent dans les cabinets dentaires. Dans le même temps, des dentistes créèrent la buccomancie¹⁹, branche de la Morpho-Psychologie. Cette tentative doctrinale²⁰ de connaître le tempérament d'une personne par l'examen de sa bouche et de ses dents est maintenant considérée comme une illusion scientifique.

Au Vingtième Siècle les découvertes techniques révolutionnent l'art dentaire.

La découverte de la turbine en 1950 (instrument rotatif permettant de travailler à grande vitesse sur les dents) puis celle des premiers implants dès 1970 vont permettre deux révolutions de la pratique dentaire. Le spectre de « l'arracheur de dents » rôde encore dans les profondeurs de notre imaginaire, mais l'art dentaire permet de plus en plus de redonner à nos bouches les armes de la jeunesse.

La dentisterie esthétique est en plein essor, l'orthodontie et la chirurgie permettent de « reformater » nos bouches, les traitements dentaires sont quasiment indolores et une troisième dentition prothético-implantée est déjà réalisable. L'art dentaire devenant science odontologique nous entraîne vers « un monde sans limites »²¹. Dans le futur, les

¹⁸ Christine Lalanne, L'art dentaire à travers les âges, conférence 2006.
(<http://www.homeoint.org/seror/odonto/lalanneart.htm>)

¹⁹ Mahon, Lafforgue, Rogers, Dorigny, Divid (Julien Philippe, La buccomancie, in Actes, Société française de l'art dentaire, 2008, 13. (http://www.bium.univ-paris5.fr/sfhad/vol13/2008_14.pdf))

²⁰ La buccomancie est basée sur la physiognomonie : connue depuis l'Antiquité, elle permettait de connaître le caractère d'une personne d'après sa physionomie. Cette théorie fut reprise à la fin du Dix-Huitième par le Suisse Lavater.

²¹ Jean-Pierre Lebrun, Un monde sans limite, Point hors ligne, Éditions érès, 2006.

manipulations génétiques permettront sans doute des mutations autorisant une véritable nouvelle dentition. Cette troisième révolution de l'odontologie serait d'ailleurs pour demain !

La question se pose maintenant de savoir jusqu'où l'on peut aller et le sens qu'il faut donner à de tels actes. Est-ce qu'il est vraiment possible de transformer autant nos bouches sans s'interroger sur les possibles conséquences ? Une réflexion, sur ce que représentent les dents, ne peut plus être retardé.

M'appuyant sur la vision anthropologique qu'ont développée Linda Gandolfi et René Gandolfi,²² je veux aujourd'hui explorer ce qui de la structuration du sujet s'exprime dans nos arcades dentaires par la mastication.

Mastiquer est un acte d'opposition soutenu par une « pulsion de destruction » (Freud). C'est un acte automatico-volontaire qui débute dès la mise en place des premières dents. De fait dans notre oralité — ce cheminement du liquide au pâteux, vers les solides — va s'organiser une puissance émancipatrice qui se déploie dans la mastication. Que cette puissance de mastication soit le phénomène central de l'affirmation du Moi c'est l'hypothèse que je vais vous soumettre.

Afin de dégager une lecture anthropologique du processus dentaire — des dents de lait aux dents définitives — et de son corollaire la mastication je m'appuierai donc sur deux mythes qui évoquent directement les dents :

— Le premier est lié à l'enlèvement d'Europe par Zeus et à la création de la ville de Thèbes par Cadmos ;

— Le second se situe au moment de la récupération de la Toison d'or par Jason après sa rencontre avec Médée.

Deux mythes où nous retrouvons des dents semées se transformant en guerriers redoutables.

Je n'ai d'ailleurs pas résisté au plaisir de vous montrer, pendant cette introduction, une publicité reçue dans le cadre de la formation professionnelle.

Génération Implant : GI, ça ne s'invente pas ! Le mythe affleure.

²² Linda Gandolfi et René Gandolfi, *La maladie, le mythe et le symbole*, Éditions du Rocher, 2001

GI
GENERATION IMPLANT

generation implant

Agréé
CNFCO

120 points
par formation

**FORMATIONS OCCLUSODONTIE
& DENTISTERIE ESTHETIQUE**

NICE : 09 & 10 Mars 2009 - 07 & 08 Avril 2009

Agitons la formation
WWW.GENERATION-IMPLANT.COM

Pour une approche
anthropologique
de l'art dentaire

Génération Implant, GI ...
Le mythe des « Semés » affleure.

Aussi je vous propose maintenant de quitter ce que Lacan²³ a appelé « les lunettes du dentiste », lunettes permettant une vision assurée — soi-disant cartésienne — de l'ordre du monde et de nous introduire dans la mythologie gréco-romaine.

²³ Jacques Lacan, Le Séminaire livre II, p. 14, Éditions du Seuil, 1978

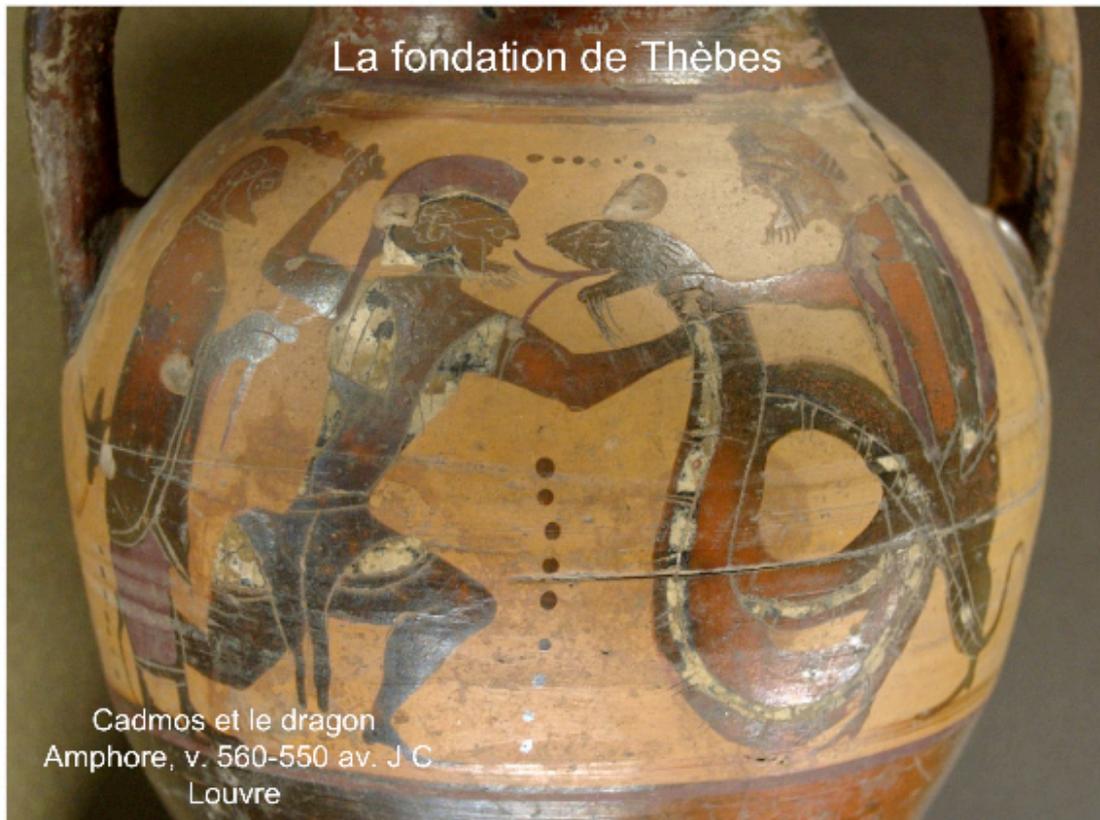


Photo : Bibi Saint-Pol, 2007

À la source : Cadmos et la fondation de Thèbes

Agénor et Téléphassa étaient partis d’Égypte pour s’installer en Canaan. C’est là que sur le rivage de Tyr, Zeus enleva Europe sœur de Cadmos.

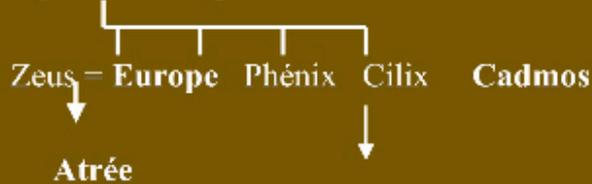
Agénor demanda à toute sa famille de la retrouver avec l’ordre de ne pas revenir sans elle. L’épopée de Cadmos commence alors. Après avoir erré en vain à la recherche de sa sœur, Téléphassa (sa mère) qui l’accompagnait étant morte, il consulta l’oracle de Delphes qui lui conseilla de suivre une vache, d’attendre qu’elle se couche et d’élever alors les remparts de Béotie à cet endroit précis.

C’est ce que fit Cadmos qui fonda la légendaire Thèbes, théâtre de grandes tragédies grecques et notamment d’Œdipe.

Arrivé dans ce lieu, Cadmos demanda à ses compagnons de chercher de l’eau à une source qui se trouvait tout près. Cette eau était destinée entre autres au sacrifice de la vache à Athéna. Un dragon féroce, fils d’Arès — Dieu de la guerre, connu pour sa force sauvage — gardait l’accès à la source et tua une partie des compagnons de Cadmos jusqu’à ce que ce dernier tue le dragon.

Cadmos et la fondation de Thèbes

Agénor = Téléphasa Ils s'installent en Canaan



Combat avec le dragon

Les dents

Sur le conseil d'Athéna, Cadmos en plante la moitié ;

L'autre part, Athéna va la donner à :

Æétes, roi de Colchide

Jason et la conquête de la Toison d'or

Alors que Cadmos regardait la dépouille du dragon, une voix venue d'on ne sait où le prévient qu'il deviendrait lui-même un dragon et qu'il serait à son tour regardé.

La Déesse Athéna intervint et demanda alors à Cadmos de planter une partie des dents du dragon. L'autre part, Athéna la donnera à Æétes, roi de Colchide. Nous avons ici le lien avec le mythe de Jason dont nous allons voir par la suite la légende.

Une armée de guerriers particulièrement belliqueux sortit de terre. On les appela les « Spartoi », ce qui veut dire en grec : les Semés.

Ces guerriers furent aussitôt très menaçants et pour éviter qu'ils ne tuent le reste de ses compagnons, la légende dit que Cadmos leur lança une pierre et qu'ils se bâtirent entre eux. Cinq survivants, qui donneront la future noblesse de Thèbes.

Cadmos et la fondation de Thèbes Combat avec le dragon

Les Spartoi, les Semés

Cadmos leur jette une pierre et ils se battent entre eux.

Cinq survivants, la future noblesse thébaine

Échion Oudæos Chthonios Hyperénor Péloros



Cadmos paya ensuite sa dette à Arès, père du dragon monstrueux. Il accepta de le servir pendant huit ans. Athéna lui attribua alors la Cadmée, citadelle de la future Thèbes.

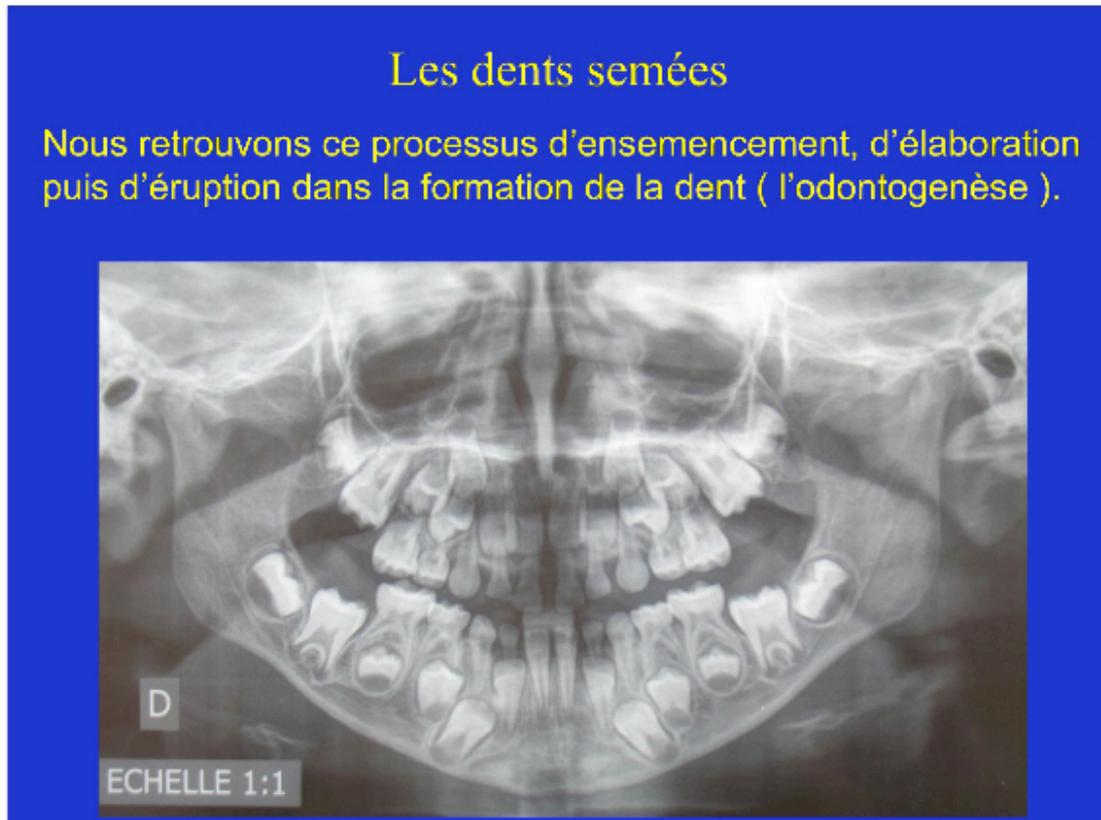
De quoi nous parle cette histoire de dents de dragon semées, de guerriers et quel rapport avec nos dents ?

Ovide²⁴ nous offre une métaphore intéressante qui oriente notre réflexion :

« Les dents semées grandissent et deviennent de nouveaux corps. Et comme dans le ventre de sa mère, l'enfant prend forme humaine et se constitue à l'intérieur en ses différentes parties, ne sortant pour respirer l'air commun qu'une fois à maturité, ainsi dès que, dans les entrailles de la terre gravide, s'est accomplie une figure humaine, cet homme surgit dans le champ fécondé et, fait plus étonnant encore, il agite les armes produites avec lui. »

²⁴ Ovide, *Métamorphoses*, Livre VII, traduction et notes de A.-M. Boxus et J. Poucet, Bruxelles, 2006. (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/metam/Met00-Intro.html>)

Ainsi comme l'a précisé Linda Gandolfi tout à l'heure avec Prométhée, les mythes parlent de notre construction et c'est de ce côté que nous pouvons trouver une explication à ces dents semées.



Nous retrouvons ce processus d'ensemencement, d'élaboration puis d'éruption dans la formation de la dent (l'odontogenèse). Celle-ci débute par la constitution de la couronne dentaire dans nos maxillaires après enfouissement de l'épithélium buccal. Cette couronne sera par la suite refoulée dans la cavité buccale et ce refoulement s'inscrira dans la dent par la formation de la racine. Pour Georg Groddeck qui appliquait les concepts psychanalytiques pour soigner les pathologies physiques, la dent symbolisait l'enfant en nous. Peut-être bien cet enfant en nous toujours en train de se construire avec — comme nous allons le voir — un côté guerrier et batailleur absolument nécessaire...

De fait l'image de Cadmos errant à la recherche de sa sœur perdue puis suivant une vache évoque ce premier mouvement de l'être à la recherche d'une terre mythique mais aussi moïque. Un lieu où le Moi se pose et élabore sa propre construction.

La perte de la sœur peut évoquer ici ce premier moment de solitude, perte d'un double gémellaire qui disparaît brutalement enlevé par le Dieu de l'Olympe.

Comme Lacan l'a souvent répété : « Au commencement était le manque ».

C'est donc la quête de cette Autre disparue qui conduit à l'errance mais aussi à la nécessité de construire une terre. La disparition de Téléphassa amène Cadmos à consulter l'oracle. Pour rappel, la création des villes se place sous l'égide d'Apollon qui, pour s'approprier le lieu de l'oracle, tua le dragon Python né de Gaïa, la Déesse Terre.

La Pythie, qui rend les oracles d'Apollon, invite donc Cadmos à élever sa propre cité. Avec Thèbes, ville mythique par excellence, Œdipe se profile à l'horizon. Mais, avant, la construction de la Cadmée — première citadelle du Moi que nous allons retrouver dans nos arcades dentaires — est une nécessité.

Plusieurs autres symboles nous guident :

La vache, tout d'abord, animal nourricier par excellence qui fournit le lait et évoque la terre matricielle. Un animal qu'il faudra aussi offrir en sacrifice à Athéna à partir du moment où Cadmos aura trouvé le lieu propice.

Du point de vue de l'ontogenèse nous sommes à la période de l'enfance au cours de laquelle le nourrisson — le plus souvent sans dent —, est suspendu au sein de sa mère et totalement dépendant d'elle. Mais un enfant qui déjà cherche le chemin de son propre Moi. Le sevrage est proche.

Des enfants, qui naissent avec des dents, restent en effet l'exception. Un exemple pour illustrer mon propos : Napoléon Bonaparte naquit avec des dents ; un temps d'avance sur le chemin de la structuration moiïque et le destin que nous lui connaissons. Ses problèmes dentaires commencèrent avec l'exil à Ste Hélène mais là, j'anticipe un peu ...

Revenons au mythe et au symbole de la source : un lieu où l'eau jaillit de la terre qui provoque ce premier éloignement et surtout ce premier combat. Une source qui éloigne les compagnons de Cadmos, une source qui va servir au sacrifice de la vache mais qui peut aussi désaltérer (Des-altérer, au sens d'adoucir la rencontre avec l'altérité). Le dragon, né d'Arès le dieu de la guerre, représente les premières formes de la vie, nos premières pulsions chaotiques et interdit l'accès à cette source. Nous avons là la métaphore des forces chtoniennes — issues de Gaia la Déesse Terre, se rappeler Python combattu par Apollon — que Cadmos va devoir combattre.

La première manifestation du Moi est en effet agressive. Il va falloir se battre. Nous rejoignons ici les thèses de Mélanie Klein sur l'agressivité indispensable de l'enfant laquelle va lui permettre de se détacher de la mère.

C'est le combat du dragon, première rencontre avec la réalité qui va amener la première semence de dents.

Le dragon sera tué et les dents semés. Il en sortira une première armée très belliqueuse qui se fera face ; ce que nous retrouvons dans nos bouches avec la mise en place des dents de lait. Le nourrisson passe — dès la mise en place des premières dents — d'un acte automatique, la succion - déglutition — à un acte automatico - volontaire, la mastication - déglutition. Quand Cadmos jette des pierres la réaction des « Semés » correspond à celle de nos dents dès leur éruption : mordre pour mordre, se battre pour se battre. Dès l'éruption des premières incisives, « mordre » est au départ réflexe et deviendra progressivement automatico - volontaire.

À 6 mois perceront les premières incisives pour cisailer, couper, trancher.
Puis les premières molaires lactéales pour broyer, triturer, écraser vers 18 mois et les canines pour déchirer, déchiqueter 6 mois après.
À 3 ans, la denture lactéale est en place.
Ce sont les combattants d'une première étape capitale pour la construction psychique de l'enfant.



À 6 mois perceront les premières incisives pour cisailer, couper, trancher. Puis les premières molaires lactéales vers 18 mois pour broyer, triturer, écraser et les canines pour déchirer, déchiqueter 6 mois après. Les termes sont évocateurs. À trois ans, la denture lactéale est en place.

Ce sont les combattants d'une première étape capitale pour la construction psychique de l'enfant et cette construction s'affirmera dans la mastication qui va modeler nos arcades dentaires.

Nous sommes ici dans la bouche, lieu très investi dès la période fœtale, un lieu de succion puis d'absorption du lait maternel, un lieu où le monde entre en l'être dès les premiers mois de la vie. Un lieu symbolique, donc, de cette dualité intérieur/extérieur à partir de laquelle le Moi de l'être s'élabore.

Les dents de lait vont signifier ce premier combat de détachement, cette première coupure entre l'enfant et la mère, cette première dialectique entre le sujet et le monde : une première armée, semée dans la bouche de l'enfant, qui pousse et qui représente cette première agressivité dans laquelle il va falloir bien évidemment mettre de l'ordre.

Les premières pulsions agressives sont désordonnées et se retournent contre l'être lui-même. Il s'agit de transformer cette agressivité désordonnée dans une véritable structure du Moi.

Lacan qui d'ailleurs s'était beaucoup inspiré de Mélanie Klein posait lui aussi « l'agressivité comme tension corrélative de la structure narcissique dans le devenir du sujet »²⁵.

Prenons l'exemple de Louis XIV : né lui aussi avec des dents, il coupait les seins de ses nourrices. La fonction de Roi à laquelle Louis-Dieudonné devait accéder canalisa certainement

²⁵ Jacques Lacan, *Écrits*, p. 116, Éditions du Seuil, 1966

cette forte agressivité. Il fut surnommé le Roi Soleil ou Louis le Grand et incarna le type même du monarque absolu.

Ainsi pour une présence vivante au monde, une certaine dose d'agressivité est indispensable. Agressivité qui, faute d'être structurée, deviendra violence.

Cette possibilité structurale passera par le sevrage maternel dès la sortie des premières incisives.

La première dentition sera le lieu symptomatique en lien direct avec ce sevrage et les interdits structurants qui seront ensuite posés.

Les caries multiples sur les dents de lait viennent peut-être signifier une trop grande présence maternelle. Peu d'espace pour l'autonomie.

La succion du pouce, des doigts ou de la sucette viennent rassurer quand l'absence devient trop angoissante. Le lien fusionnel initial peut ainsi être halluciné. Refus du manque et premiers leurres.

Mais terminons l'analyse de ce mythe et n'oublions pas qu'il y a eu pour fonder Thèbes cinq survivants parmi les Semés et une dette à régler. Quand Cadmos aura payé sa dette à Arès, Athéna lui attribuera la Cadmée, citadelle de Thèbes. De même pour l'enfant, les pulsions primitives, soutenues par l'idéal maternel, sont indispensables et faciliteront son intériorité naissante. Notre première citadelle moïque, ce premier Moi Idéal s'exprimera avec la mise en place progressive de la denture lactéale et s'affirmera dans la mastication qui devrait permettre dès 3 ans une certaine appropriation du monde.

Ainsi, « l'enclos de nos dents²⁶ » comme les « remparts de Béotie » marquera la limite entre un dedans et un dehors. Mordre au moment du sevrage consistera à éprouver la valeur de cette limite.

²⁶ Homère, L'odyssée, Traduction de Victor Bérard, Chant V, Les Belles Lettres, 1^{ère} édition 1924

La dentition sera le lieu symptomatique en lien direct avec le sevrage et les premiers interdits structurants ...



Zeus maria Cadmos à Harmonie fille d'Aphrodite et d'Arès et leurs noces furent le dernier repas où les dieux de l'Olympe s'assirent en compagnie des hommes. Le cosmos s'éloigne ...

Souvenons-nous maintenant qu'une partie des dents du dragon avait été récupérée par Athéna. Nous allons les voir resurgir dans un autre mythe beaucoup plus célèbre que le mythe de la création de Thèbes : celui de Jason et la toison d'or.

La conquête de la toison d'or



Jason et le dragon
Coupe de Douris
v. 480 av. J C — Vatican

Photo : Shii, 2006

Jason et la conquête de la Toison d'or

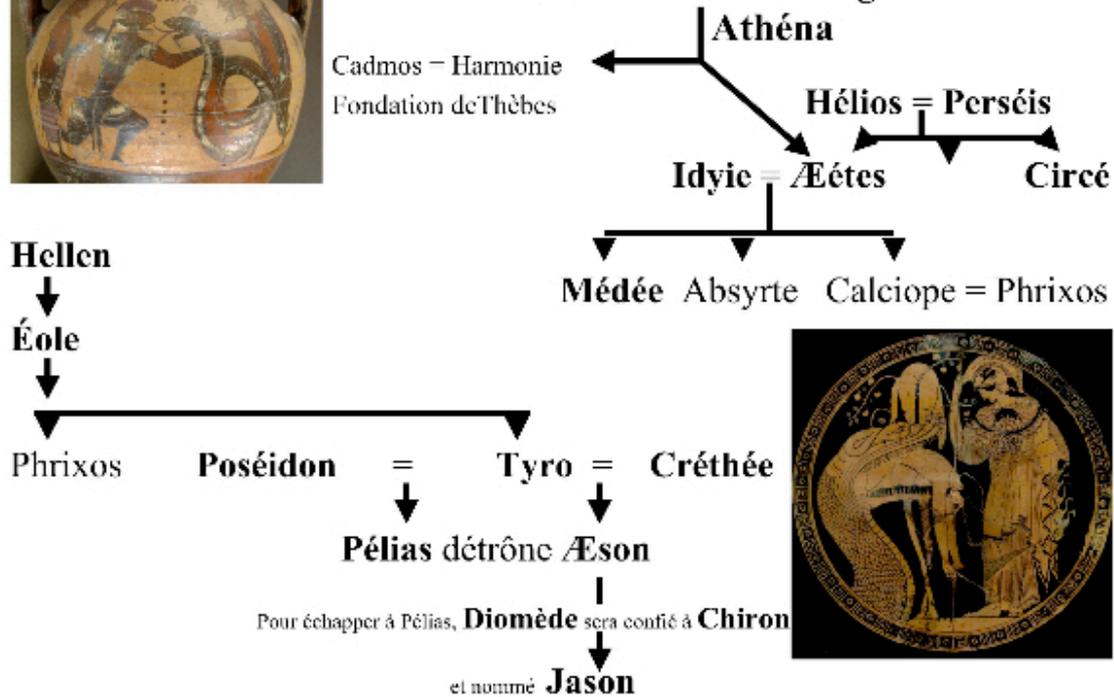
Diomède est le fils d'Æson, roi légitime d'Iolcos dont le trône a été usurpé par Pélias. Un oracle a cependant prédit à ce dernier qu'il serait un jour lui-même détrôné par un descendant d'Éole. Par conséquent, Pélias fait tuer les enfants des Éoliens dès leur naissance.

Diomède échappera à la mort grâce à une ruse de sa mère, qui réussit à faire croire qu'il est mort-né. Nous retrouvons là la protection maternelle nécessaire dans les premières années de la vie. Chiron, l'éducateur de nombreux héros grecs, l'élève jusqu'à sa maturité et le nommera Jason. Adulte, Jason réclama son royaume à Pélias qui feint de consentir de lui remettre le trône, mais lui demande d'aller chercher la toison d'or en Colchide, ce qui assurera la prospérité du royaume de Iolcos. L'oracle d'Apollon étant favorable, Jason se lança dans l'aventure et organisa la célèbre expédition des Argonautes. Le voyage sera houleux et soumettra les aventuriers à tous les dangers. Pourtant, avec l'aide des dieux et plus particulièrement des déesses Héra et Athéna, Jason arrivera à bon port en Colchide. Il aura même le soutien d'Aphrodite pour séduire Médée, fille d'Æétes roi de Colchide.



Cadmos – Harmonie
Fondation de Thèbes

Combat avec le dragon



Les Argonautiques

Æetes dont le nom signifie « le puissant », descendant d'Hélios, promet à Jason de lui donner la toison s'il arrivait à atteler deux taureaux terrifiants, cadeaux d'Héphaïstos, pour labourer un champ et y planter les dents du dragon né d'Arès.

Aidé par la fameuse magicienne Médée qui le rend invulnérable, Jason réussit à labourer le champ et à planter les dents. Comme pour Cadmos, l'armée qui surgit est belliqueuse et Jason ne doit son salut qu'à la pierre qu'il jette au centre de la mêlée et qui fait que les combattants commencent à s'entretuer. Jason achèvera les survivants.

Æetes ne tenant pas parole, Jason toujours avec l'aide de Médée va endormir le dragon et récupérer la Toison objet de sa quête.

Ces trois épreuves me semblent correspondre à des étapes de notre structuration moïque et se retrouvent comme nous allons le voir dans notre denture définitive.

Il s'agit ici de maîtriser un double attelage de taureaux et d'apprendre à travailler cette terre. Nous sommes bien sûr toujours dans le domaine des pulsions qui construisent progressivement notre accès à la réalité, des pulsions qui restent malgré tout agressives.

Sans entrer dans une explication psychanalytique poussée, Freud distinguait deux modalités pulsionnelles :

- Les pulsions du Moi, qui favorise un repli vers soi, un enracinement narcissique.
- Les pulsions d'objet, dirigées vers le monde extérieur.

L'être est tiraillé en permanence par un retour en arrière — les pulsions du Moi — et par des pulsions, les pulsions d'Objet, qui l'éloignent de son origine et le pousse à aller plus loin dans la quête de cette toison que nous pouvons qualifier de phallique.

L'origine, c'est toujours les dents du dragon. Nous retrouvons dans ce deuxième lot de dents la même origine que pour Cadmos et nous pouvons retenir que les mêmes principes sont à

l'œuvre mais métamorphosés. La construction du Moi se poursuit. Mais la maîtrise de notre agressivité fondatrice est de plus en plus grande. De cette moisson, il ne restera rien. Comme dans nos bouches, nous sommes encore dans la denture lactéale, mais les dents définitives se rapprochent. Et, nous nous éloignons de la petite enfance.

Vers 6/7 ans le changement de dentition va commencer avec la perte des incisives de lait.

« Pour que la vie perdure, il faut en passer par la chute des dents, découvrant la béance du trou avec lequel on aura à faire toute la vie ce qui permet de symboliser cette béance. »

Claude Olivenstein



Comme l'écrivait Claude Olivenstein²⁷ :

« Pour que la vie perdure, il faut en passer par la chute des dents, découvrant la béance du trou avec lequel on aura à faire toute la vie ce qui permet de symboliser cette béance. »

L'enfant entre dans un ordre de langage. Accéder à la symbolisation le fait entrer dans la loi.

La denture lactéale était en lien avec le sevrage, notre denture définitive sera plus en rapport avec les règles structurantes. Dans cette deuxième dentition, il s'agit véritablement de partir à la conquête du monde. Jason a grandi loin de sa mère ; il doit conquérir la place de Roi qui lui est dû. Nous distinguons d'ailleurs dans la dent deux parties : la couronne visible et la racine cachée. Deux termes que je trouve très parlant. Nous retrouvons ici les deux modalités pulsionnelles qu'il nous faut apprendre à maîtriser.

Il s'agira dans cette deuxième dentition de passer à un autre niveau de structure. C'est l'âge où l'enfant quitte la maternelle pour le primaire. Il va devoir apprendre à lire, à écrire, premiers outils de maîtrise.

Après la mise en place des quatre incisives définitives, un arrêt dans le changement de dentition se produit. Il faudra attendre au moins deux ans avant les prochaines éruptions. Ce qui

²⁷ Claude Olivenstein, Écrit sur la bouche, p. 45, Éditions Odile Jacob, 1995

évoque la phase de latence de la psychanalyse : mise en sommeil transitoire de nos pulsions. Et qui peut aussi être mis en rapport avec l'endormissement du dragon par Jason et l'obtention de la toison phallique. D'où toute l'importance de l'éducation. Ex-ducare, conduire à l'extérieur ...

Par cette interprétation des dents semées, j'espère avoir pu vous rendre perceptible tout l'enjeu pulsionnel qui s'exprime dans nos dents. Après la construction d'un fondement moïque que l'on retrouve dans la denture lactéale, l'être devra se confronter au monde. Le Moi doit s'éprouver dans le monde en acceptant les limites qui lui sont proposées. Et nous retrouverons des traces de ces épreuves dans notre deuxième dentition. Du Moi-Idéal à l'Idéal-du-moi, notre structuration laissera des traces dans nos bouches.

Pour conclure, je vous propose quelques pistes de réflexion sur les pathologies dentaires les plus fréquentes.

Les caries tout d'abord :

Tant que l'autre reste le semblable pas de problèmes. Mais dès que l'altérité survient, notre structure dentaire risque de s'altérer, la carie révélant toutefois la prise de conscience.

La perte d'une ou plusieurs dents renvoie toujours sur une difficulté d'enracinement. La synchronie avec nos origines s'exprime dans nos racines dentaires. D'où les problèmes parodontaux, en relation avec des attitudes identitaires, que je suppose, inutilement transgressives. Nos pulsions agressives se retournent contre nous. Ce fut d'ailleurs le cas pour Napoléon qui lors de son exil à Ste Hélène commença à avoir des problèmes de mobilité dentaire (Pyorrhée alvéolo-dentaire).

Enfin les malpositions dentaires qui nous interrogent lors de la mise en place de la denture définitive puis à l'adolescence — pensez à toutes ces dents de sagesse sacrifiées pour cause de récurrences de ces malpositions — objectivent notre vérité structurelle. Autant de questions que nous nous posons et que nous posons sur le sens de notre existence. Autant d'expressions aussi de notre vérité moïque.

Heureusement les obturations dentaires sont de plus en plus esthétiques, l'orthodontie et la chirurgie font parfois des miracles, et les implants peuvent nous redonner une assise. Tous ces traitements dentaires permettent de trouver ou de retrouver une mastication efficace, phénomène central de l'affirmation du Moi. À condition, bien entendu, de ne pas faire l'impasse sur les modes de structuration du sujet.

La dentisterie actuelle avec son idéal de perfection et son évolution purement technique s'éloigne de son image castratrice.

Mais elle risque de tomber dans l'instrumentation de soi avec cette quête d'un « mieux-être » s'évertuant peut-être à masquer notre « manque-à-être ».

Face au risque réducteur d'une évolution purement technique de l'art dentaire, il faudra alors s'attendre à un retour du Réel.

Questions/Débat

Question

Dans votre conférence, vous avez abordé le lien avec la mise en place des dents et la construction de l'être pour un accès à l'autonomie de l'enfant, mais qu'en est-il dans la vieillesse avec le déchaussement des dents ? Cela correspondrait-il à un retour à une certaine dépendance ?

Jean-Louis Ferrari

Tout à fait mais ça reste, bien entendu, fonction de notre histoire et de notre puissance moïque. Nos limites, nos difficultés mais aussi nos dépassements s'inscriront dans nos dents et dans nos arcades dentaires. Elles seront les témoins visibles du rapport dialectique que nous avons pu établir avec le monde et l'altérité. Tout problème dentaire devrait nous inciter à revoir notre position moïque. Et nous permettre de nous interroger sur notre fragilité structurelle.

Question

Le rôle des dents de sagesse que l'on enlève encore fréquemment et le rapport des dents à l'os ?

Jean-Louis Ferrari

Pour les dents de sagesse, les avulsions devraient être moins fréquentes, car après les avoir enlevées de façon quasi-systématique, nous nous sommes aperçus que cela n'empêchait pas les récurrences des malpositions dentaires.

Pour rappel, la dent de sagesse est la troisième molaire. Elle provient comme la première et la deuxième molaire définitive de la première lame dentaire qui a donné les dents de lait et par extension a permis l'élaboration des trois molaires définitives. Celles-ci ne remplaceront aucune dent et elles viendront à chaque fois ponctuer des fins de cycle.

La troisième molaire ou dent de sagesse, qui sort après la crise de l'adolescence entre 18 et 21 ans, vient ponctuer une troisième étape où nous développons notre jugement personnel. Cette étape de l'adolescence n'était peut-être plus à ponctuer ou du moins plus de la même façon. En avoir enlevé autant, relève presque d'un rituel sacrificiel de passage ...

Une remarque qui devrait vous permettre de mieux saisir également ce qui se passe dans nos bouches : chez l'homme, la dent de sagesse est la plus petite des trois molaires contrairement à ce que l'on constate chez les primates non humains où la taille va en augmentant de la première à la dernière molaire. Une différence de taille et d'ordre. Un retour vers l'espèce pour le primate non humain, un processus d'individuation qui l'émancipe de son espèce pour l'homme. Nous avons d'ailleurs souvent des agénésies de ces dents et pour certains chercheurs elles seraient amenées à disparaître dans le futur. Un futur certainement encore lointain !

Pour votre deuxième question et le rapport de la dent à l'os, j'ai beaucoup insisté dans la première partie de ma présentation sur l'analogie entre la fondation de Thèbes et la constitution de notre cavité buccale ainsi que du rapport à la mastication. En effet 80% de la croissance de nos maxillaires — l'os basal — est réalisé à 10 ans, la plus grande partie de cette croissance se faisant pendant la denture lactéale. L'os basal (maxillaire, mandibule) porte l'os alvéolaire qui, lui, contient les dents.

C'est par la mastication que l'on va avoir un développement osseux adéquat. Ainsi notre puissance de mastication donc notre organisation moïque permettra le développement optimal de nos arcades.

René Gandolfi

Le rapport de l'os aux dents est très particulier. Globalement ce que l'on appelle le pouls calcique — en rapport avec le calcium — est extrêmement rapide dans les mâchoires. On en change très vite. Comme l'a dit Jean-Louis, c'est la tension quand on mord qui permet de stimuler le lien subtil qui existe entre le calcium et la dent elle-même. Secundo, il est évident que là on peut faire un rapprochement entre le système calcique et le système des pulsions et en particulier le sel calcarea carbo — le sel de carbone lié au calcium — qui est certainement chez l'enfant le vecteur principal de la poussée dentaire et de la mise en place volontaire, on pourrait dire, de la dentition.

Question

Une question sur la dent de six ans c'est-à-dire la première molaire : cette dent sort en effet avant le changement de dentition et n'est pas précédée d'une dent de lait. Quel rapport y a-t-il avec la castration dont vous nous avez parlé au sujet de la béance due à la perte des incisives de lait ?

Jean-Louis Ferrari

Cette dent résume pour moi tout ce qui s'est passé avant 6 ans (le moment où elle sort). Elle termine la période lactéale tout en la résumant. Cette première molaire est — me semble-t-il — un rappel permanent de nos fondements narcissiques. Actuellement nous voyons de plus en plus de retard dans l'éruption de cette dent ; ce qui peut signaler une difficulté à quitter ce monde de la petite enfance, et la toute-puissance narcissique. Nous avons peut-être là une tentative d'éviter le Réel. Il y a quelques années, cette première molaire étaient d'ailleurs fréquemment cariée, ce qui marquait la difficulté de l'enfant à quitter le semblable pour une rencontre de l'altérité. Avec le fluor en prise systématique, les caries ont diminué, mais nous avons de plus en plus de malpositions dentaires et de plus en plus de retard dans les éruptions des dents.

La dent de 12 ans (la deuxième molaire définitive), qui elle aussi ne remplace aucune dent de lait, vient terminer le changement de dentition. Elle répond peut-être du rapport dialectique que l'on élabore avec la loi et les règles structurantes qui nous sont proposés par le monde.

Après viendra l'adolescence où l'être «allant - devenant» (Dolto) cherchera son positionnement propre. La dent de sagesse provenant elle aussi de la lame primitive viendra ponctuer la fin de cette période entre 18 et 21 ans.

Les transmissions, comme vous l'avez vu avec Linda Gandolfi, étant de plus en plus difficiles les retards d'éruptions devraient certainement avoir tendance à se généraliser.

Marc Guéry

De fait la construction du Moi se fait en opposition à l'éducateur. Si celui-ci tente trop d'accompagner l'enfant et reste trop dans une position maternelle, il n'y aura pas d'opposition suffisante et donc un retard d'éruption dentaire.

L'enfant a vraiment besoin de cette opposition pour construire son Moi. Et actuellement « les adultes » vivent très mal cette opposition et s'en plaignent. Ils ont tort et doivent tenir car c'est peut-être comme ça que l'on aura des dents un peu plus solides car il faut bien pouvoir mordre dans la vie ...

Question

À propos de mordre dans la vie comment interpréter l'inversion au niveau des incisives (photo en bas à droite sur la présentation des quatre mâchoires) et donc cette tendance à la prognathie ?

Jean-Louis Ferrari

Les incisives du haut correspondent à la façon dont on se projette dans le monde et celles du bas correspondent plus à notre intériorité. Une classification psychologique a été proposée lors d'une étude réalisée sur Paris par Deffez et Fellus :

Les prognathes sont plutôt extravertis et dominateurs et les rétrognathes sont plus souvent anxieux et introvertis. Après traitement orthopédique, les rétrognathes gagnent en assurance et vont communiquer plus facilement ; le comportement des prognathes, lui, ne sera pas modifié.

Cette enfant est donc dans une avancée dans le monde mais pas assez dans un repli vers soi et, ses fondements narcissiques restent relativement faibles. De plus elle suce le pouce et, au lieu

de projeter sa mâchoire supérieure, s'en sert pour faire une rampe de glissement pour sa mandibule. Ce qui aggrave, bien entendu, son problème.

Ces importantes dysmorphoses sont d'ailleurs de plus en plus fréquentes et nous retrouvons des liens entre les zones géographiques d'origine et les formes d'arcades.

Pour rappel, en 1795, Blumenbach proposa la classification suivante : la variété caucasienne à peau pâle (l'Europe), la variété mongole (Chine et Japon), la variété éthiopienne à peau sombre (Afrique), la variété américaine et la variété malaise (Polynésiens, Aborigènes...).

Une seule espèce, l'espèce humaine donc, et des différences morphologiques selon le lieu d'origine.

René Gandolfi

Cela dit, on peut penser qu'il y a un processus d'individuation à l'œuvre et donc qu'il existe une dialectique entre l'individuel et le collectif. Donc globalement la mâchoire inférieure serait très collective, très liée à notre généalogie et la mâchoire supérieure beaucoup plus individualisée. Ainsi nous pouvons dessiner un certain parcours de cette sculpture de nos bouches en fonction de ce rapport. Ça peut s'étudier.

Question

Ce rapport entre l'individuel et le collectif ne remet-il pas en question les traitements en orthodontie ?

Jean-Louis Ferrari

Les récurrences sont, bien entendu, la réponse du corps au refus de tenir compte de cette dialectique. En effet lors des traitements nous prenons l'enfant à un instant t et nous le mettons dans une position où il n'est pas encore tout à fait puisqu'il exprime autre chose par sa dysmorphose. Si la structure du Moi reste la même, il y aura récurrence ou rechute selon la terminologie employée par certains orthodontistes. Dans certains cas, il est d'ailleurs préférable de surseoir à l'orthodontie.

Marc Guéry

Plus globalement la remise en question de toute forme de médecine se fait par l'échec. La médecine occidentale est en train de vivre ses premiers grands échecs, en particulier en infectiologie : l'approche pasteurienne est remise en question par l'échec de l'hygiène et de l'antibiothérapie. C'est comme ça et pas autrement qu'une remise en question sera possible.

Question

Y aurait-il une involution des mâchoires des occidentaux et même des asiatiques qui expliquerait les malpositions dentaires, ce qui ne serait pas le cas des Africains qui ont des dents magnifiques ? Cette involution peut-elle s'expliquer uniquement par l'alimentation ou y a-t-il autre chose ?

René Gandolfi

Il faut toujours essayer de remettre le problème dans une dialectique comme l'on vient d'essayer de le placer en tout cas.

Les populations africaines sont encore fortement dominées par un système collectiviste sur les processus individuels et donc, on revient là sur la durée d'une typologie. Leurs dents ont un type de calcaire très particulier et leur système pulsionnel est organisé d'une manière qui ne favorise pas l'individuation. Effectivement, quand l'individuation apparaît, elle va désordonner le système dentaire. Comme Marc vient de le dire, la seule problématique maintenant, c'est que

nous sommes au défi de cette structuration. La décollectivatisation va causer d'énormes problèmes dentaires qui en Afrique n'existaient pas il y a cinquante ans.

Et bien sûr pour terminer il ne faut pas isoler le système de nos mâchoires du système ostéopathique général : crânien et bien sûr de tout le corps. Les mâchoires ne sont qu'un aspect de l'élément structurant global. Donc, effectivement même la morphologie va dévoiler ces phases de structuration comme l'a dit Jean-Louis.

Et il faudra beaucoup de doigté diagnostique pour, à un instant, déceler quels sont finalement les facteurs déterminants de ce positionnement et de cette architecture dentaire.

La question de l'évolution de la biologie à l'anthropologie

Par Marc Guéry

Introduction

Lors du dernier trimestre 2008, trois grands esprits ont été honorés publiquement : Dolto, Lévi-Strauss et Le Clezio. Psychanalyse, anthropologie et littérature : Le programme qui nous réunit aujourd'hui.

En écoutant le discours au Nobel de l'homme de lettre, quelques thèmes reviennent sans cesse : le langage comme expression de toutes cultures depuis l'origine de l'humanité, l'expression symbolique par les mythes de signifiants universels, le passage obligé par l'écriture. L'écriture et la lecture sont ainsi affirmées comme besoins essentiels à l'évolution de tout être dès son enfance au même titre que le besoin de nourriture.

L'esprit et le corps sont unis et magnifiés par la pensée grecque comme par ces 3 grands contemporains également passionnés par l'enfance. Enfance de l'humanité, enfance du monde, enfance de l'être, origine et devenir axes de toute théorie de l'évolution.

Loin de l'abolir, le progressisme scientifique n'a fait qu'accentuer la nécessité d'un équilibre entre nourritures terrestres et nourritures célestes chez l'homme. Il est donc important de revenir vers les origines et de cheminer vers le présent en confrontant la science et la philosophie sur la question de l'évolution.

Origines

Pour succéder aux diverses cosmogonies qui persistent à nourrir notre quête de sens (cf. Linda Gandolfi), la recherche scientifique nous fournit la théorie du big-bang. À y voir de plus près il n'existe pas de contradiction fondamentale entre ces deux formes de récits. Du chaos surgit un ordre intelligible qui se poursuit indéfiniment. Ce qui se produit dans le cosmos et sur la terre sont des phénomènes intimement liés.

Cependant notre désir de comprendre se heurte à un mystère. Cet ordre qui nous émerveille, tellement intelligent, tellement infini, a-t-il été créé ? Existe-il une intelligence, un grand horloger, un être suprême, un esprit supérieur autrement appelé Dieu ? Sur ce point les plus grands génies intellectuels de l'humanité se sont affrontés en vain. Le mystère reste entier. Le respect le plus élémentaire des convictions de chacun nous pousse à ne pas affirmer péremptoirement ce que nous ignorons.

En corrélation à ce problème majeur, une autre question s'ouvre : La primauté de la matière ou de l'esprit. En première analyse la matière semble bien être la matrice de l'esprit qui n'est apparu que très longtemps plus tard. Mais si l'intention de cet esprit supérieur se situe justement là ? Retour au mystère... Sur le plan anthropologique nous pouvons nous autoriser une hypothèse de travail : il existe un lien originel entre matière et esprit ce qui peut se dire dans notre certitude qu'il nous faut un corps pour nous exprimer. Une réflexion sur l'homme se doit de penser dialectiquement substance et essence.

Homme

Restons-en à l'anthropologie et à l'apparition de l'humanité. Répétons le très grand scrupule que nous avons à respecter l'éclairage de la science dans notre démarche. L'être humain est le fruit de la très longue évolution de nombreuses formes de vie. L'embryologie est un élément fort de l'observation de ce cheminement entre une première cellule et un corps humain.

L'anthropologie en tant que science nous apprend la réalité de ce qui spécifie l'homme. Quand un chercheur s'aventure sur la terre en quête de nos ancêtres que trouve-t-il ? Il trouve plusieurs êtres particulièrement intelligents du genre homo puis une seule espèce nommée homo sapiens. Le sujet de la recherche est très simple à identifier : un genre dont ne subsiste qu'une seule espèce, pas de races. Retenons deux hypothèses pour expliquer la survie de notre espèce : des particularités immunologiques remarquables et une prédisposition très étrange à la plus extrême violence.

Etudier un être humain c'est les étudier tous. L'anthropologue définit ainsi quelques caractéristiques de cet homo : Il utilise des outils pour modifier son environnement, il marche debout, il possède un gros encéphale, une mâchoire particulière qui autorise la phonation, c'est un être social et nouveauté inouïe, il s'agit d'un être qui pense de façon métaphysique. Il ne s'arrête pas à la réalité physique du monde, il pense au-delà ! Une très abondante littérature étaye ces quelques observations qui sont loin d'épuiser le sujet.

Sur la question de l'évolution qui nous occupe l'émergence de cet être soulève quelques problèmes. Le fait de se penser dans une généalogie animale ne doit pas occulter le fossé immense qui nous sépare de nos cousins les plus proches, les singes. Notre ancêtre commun le plus souvent identifié semble être une espèce de musaraigne. Les chaînons manquants sont bien nombreux. La vitesse d'apparition et d'évolution de cet être est incomparable avec tout autre forme de vie quelque peu complexe, sans parler des temps géologiques évoqués jusque là. Pour la première fois un être se vit et se pense sur deux niveaux. Homme se dit pour l'espèce et pour l'individu, phylogenèse et ontogenèse devraient être mieux analysés dans leurs corrélations. A tel point que de nombreux exemples historiques montrent que l'individu peut agir seul ou en groupe contre les intérêts vitaux de sa propre espèce. Par rapport à sa théorie de l'évolution un aspect de cet élément exceptionnel a été vu par Darwin qui l'a nommé « effet réversible de l'évolution ». En effet, en constituant des civilisations l'homme s'oppose aux lois de l'évolution par lui définies en s'opposant intentionnellement à la sélection naturelle.

L'existence et la spécificité de cet être nous oblige à distinguer les lois qui réfléchissent la nature du rapport entre nature et culture au cœur de la problématique évolutionniste. Un moment clef de cette évolution nous interpelle, c'est le moment grec.

Naissance du logos : les présocratiques, philosophie et science.

Nous serons bref sur ce sujet traité par ailleurs. Rappelons toutefois le passage du mythos au logos qui fonde notre pensée. L'être humain des origines se vit à l'intérieur du cosmos en interrelation permanente avec l'ordre du monde dans une temporalité cyclique. Les premiers philosophes grecs introduisent une rupture avec ce mode d'être. Ils voient le monde dans un retrait ce qui permet de le penser puis de l'étudier. Le temps devient linéaire. Cependant la rupture n'est consommée qu'avec Platon. Qui plus est Platon propose un dualisme corps psyché repris ultérieurement par le christianisme naissant. De nombreux commentateurs parleront d'un christianisme platonisé dont Descartes sera le plus illustre descendant à l'époque moderne.

Les présocratiques arrivent à maintenir ensemble les deux systèmes ce qui explique qu'ils demeurent une source d'inspiration très féconde. Ne commettons donc pas l'erreur de limiter leur postérité à la seule invention de la science. Ils ouvrent des pistes de réflexion dans tous les domaines de la pensée. Retenons Héraclite qui a l'intuition d'un monde en perpétuel mouvement dans une poésie extrêmement hermétique. Il coexiste avec Parménide qui formule l'unicité et la permanence de l'être. Terminons avec le contresens qui ferait de Démocrite l'ancêtre d'un athéisme et d'un naturalisme matérialiste radical. Son œuvre est beaucoup plus proche d'une synthèse des connaissances de son temps, notamment de Pythagore

orientaliste mystique et de Leucippe avec l'idée que l'esprit naît de la matière. Son hypothèse géniale d'un univers composé d'atomes et de vide s'inscrit dans une authentique cosmologie.

L'esprit de ces philosophes marque le début de l'idée moderne que le monde divin se sépare du monde des hommes. La tragédie d'une humanité livrée à elle-même s'initie dans une conception héroïque d'un destin individuel. Cependant malgré les nombreuses théories sur le mouvement, les grecs resteront globalement déterministes, fixistes et finalistes. En témoigne cette remarquable formule de Leucippe dans une œuvre sur l'esprit et le système du monde : « Rien de ce qui arrive dans l'univers ne se produit en vain, tout est le fruit d'une volonté raisonnable et d'une nécessité incontournable. »

L'œuvre monumentale d'Aristote sera le point d'orgue de la pensée grecque et tiendra lieu de référence à la fois en philosophie et en science jusqu'au quinzième siècle. Il reste fidèle aux présocratiques dans son concept d'hylémorphisme qui sauvegarde l'unité de l'être dans le lien indéfectible du corps et de la psyché ce qui persiste comme point nodal de notre pensée.

Il faudra attendre les révolutions conceptuelles de Kepler et de Galilée pour ouvrir l'Occident à de nouvelles perspectives sur la place du sujet dans le monde. L'évolutionnisme est d'ores et déjà dans l'air. Limiter le débat de l'évolution entre créationnistes et matérialistes est anachronique. Le problème s'évalue de nos jours entre une tendance résolument réductionniste de l'évolution et une pensée libre qui accepte de soumettre à interprétation les découvertes de la science.

Théories de l'évolution

Descartes

Le génie cartésien s'est retrouvé pris dans une contradiction majeure entre sa foi quasi mystique et un esprit rationnel devenu proverbial. La modernité de ce déchirement intérieur de la nature métaphysique de l'être opposé aux exigences de la rationalité scientifique nous rend le personnage très proche. Descartes a tranché la question sur un mode quasi schizophrénique. Sur un plan personnel il est scientifique le jour et sympathise avec les rose croix la nuit. En tant que biologiste, il divise le corps en deux matières distinctes. L'une sur laquelle il applique sa méthode mathématique, l'autre qu'il maintient d'essence divine. L'animal machine ainsi créé, il ne reste plus à la science qu'à prouver la fausseté de ce dualisme pour établir que le corps dans sa totalité n'est qu'une machine. L'évolution va devenir l'histoire de la science et de la technique.

De manière identique, il inaugure la coexistence d'un fixisme conforme au dogme religieux et d'une tentative de penser l'évolution de la terre comme un astrophysicien. Il s'agit à notre connaissance de la première théorie des catastrophes.

Cuvier :

Comment une théorie fautive peut accoucher d'une vérité. Adaptable au dogme créationniste la théorie des catastrophes de Cuvier présente la réelle originalité de réfléchir la notion positivement révolutionnaire de crise dans l'histoire. Fécondité des crises que l'on peut étendre du monde géologique à celles du sujet ou de la société ou encore à la biologie comme l'a proposé encore récemment le mathématicien René Thom. Sa démonstration qui réhabilite le qualitatif nous offre une vision de phénomènes discontinus surgissant d'un continuum.

Hegel : Hegel propose une phénoménologie de l'évolution selon une dialectique historique qui permet à l'Esprit de se dévoiler peu à peu. Ce système de l'évolution surmonte les contradictions inhérentes au mode de fonctionnement de la conscience et milite pour une authentique

responsabilité de l'être dans le monde. L'abandon du mouvement de l'idée dialectique qui compose toujours avec la dimension de l'autre peut laisser la place à un dangereux nihilisme.

Lamarck : Rendons hommage au premier grand penseur de l'évolution qui a pâti de la gigantesque controverse autour de l'hérédité des caractères acquis. Cette opinion qui constitue un pivot de sa théorie a été considérée comme obsolète à la suite de la découverte des gènes. Néanmoins, il nous faut reconnaître la cohérence des idées lamarckiennes dont Darwin a refusé la filiation pourtant évidente.

Lamarck est un héritier de l'école naturaliste française. Il postule une idée de nature, puissance modelant une matière inerte selon des lois immuables mais où les circonstances commanderont des variations infinies. L'idée de hasard est en route. Retenons déjà que ce principe d'organisation s'oppose au vitalisme où la vie est l'organisation qui résiste aux forces tendant à la détruire.

Examinons les principes les plus novateurs de ce transformisme :

Les lois de la nature que nous pouvons observer et décrire fonctionnent indépendamment de leur créateur. Dieu est ainsi définitivement mis hors jeu. La dimension historique et créatrice de l'existence s'affirme séparément d'un donné initial.

- La complexité est un moteur de l'évolution. La pression du milieu extérieur n'agit pas par concurrence mais comme dynamique propositionnelle en faveur de changement d'organisation à un niveau généralement plus complexe. Il pense ainsi la notion d'écosystèmes sans leur donner ce nom.

- Le problème de la temporalité est traité de façon originale : le temps de l'évolution s'ouvre sur ses profondeurs offrant à la dimension diachronique une valeur conséquente.

- La fonction fait l'organe : le principe d'adaptation coordonne mécaniquement une chaîne logique allant de nouveaux besoins à de nouvelles fonctions pour aboutir à de nouveaux organes selon un processus intégratif toujours plus complexe et subtil. C'est là qu'intervient l'hérédité des caractères acquis pour transmettre ces transformations, notion connue depuis l'antiquité que Lamarck reprend sans plus se questionner que Darwin ne le fera. La postérité va trancher contre cette thèse qui sera assimilée à une théorie du dessein dans l'évolution. Au-delà de son mécano évolutionniste, Lamarck reste un homme des Lumières et raconte l'effort prométhéen de l'esprit à s'extraire de la gangue matérielle.

Ce sera à Darwin d'achever le travail vers une dissolution de la notion d'être au monde.

Darwin : En effet, Charles Darwin n'a pas la même origine intellectuelle que son prédécesseur. Il est issu d'une famille de théologien et son père est médecin. Il va effectuer un renversement hégélien de la théologie naturelle apprise dans son enfance. En cela son parcours est très semblable à celui de Karl Marx. A eux deux ils vont révolutionner le monde des idées et poser les principes de ce que le philosophe appellera matérialisme scientifique. Ne commettons pas l'erreur de les juger sur leurs intentions qui sont pures. Ce sont de grands humanistes qui auraient détestés le devenir sociopolitique de leurs idéaux. Mais les faits sont têtus.

La théorie première de Darwin repose sur 4 principes que nous rappelons :

- Il naît plus de vivants que la terre ne peut en nourrir (sélection malthusienne).
- Les individus d'une même espèce possèdent des différences minimales.
- Si une différence favorise l'accès aux ressources d'un individu, il survit.
- L'accumulation des différences individuelles sélectionnées produit de nouvelles espèces.

Le rapport de ces quatre principes fournit le noyau dur de la théorie qui persiste encore aujourd'hui : de petites modifications maintenant nommées géniques surviennent de façon aléatoires, elles sont sélectionnées de par leur utilité fonctionnelle dans un milieu donné et sont l'unique source de l'évolution et de la diversité du vivant. Un postulat doit être ajouté selon lequel les espèces intermédiaires ont disparu. Sans ce postulat, non prouvable par définition tout l'édifice tombe à l'eau.

Jetons un bref regard critique sur ces thématiques. Il existe un présupposé non formulé selon lequel cette sélection naturelle serait créative et positive pour le devenir des êtres vivants. Les rapports d'adaptation de l'être par rapport à son milieu tendent plutôt vers une homéostasie que vers une véritable évolution. Ou alors cette évolution court le risque d'être d'une lenteur rétrograde.

Ce concept est purement utilitariste et quantitatif, il nie la notion de valeur sauf à penser que l'utilité est la valeur fondamentale de toute vie. Nous avons vu que Darwin a fini par être conscient de l'exception humaine et qu'il a été obligé de créer un cinquième principe pour expliquer ce particularisme. Une fois de plus il a fouillé dans l'humanisme chrétien pour justifier ce qu'il nomme l'instinct social. Il invente ainsi une aptitude humaine très proche de la compassion qu'il nomme sympathie. Cette sympathie expliquerait l'altruisme et sauverait l'homme de l'animalité barbare à laquelle conduirait la stricte application de sa théorie.

Une lecture plus exigeante de l'histoire nous donne à penser un rapport de l'être au monde bien plus polarisé. Loin de cet univers idéal autorégulé dont Adam Smith a fourni le modèle au plan économique, nous constatons des rapports dialectiques d'une exceptionnelle puissance à la dynamique créatrice autrement forte. Comme Aristote en a eu l'intuition et comme le potentiel génétique viendra le prouver, il existe un immense réservoir de formes en puissance susceptibles d'être actualisées dans une dure confrontation au réel. Les infimes variations graduelles infinies imaginées par Darwin rendent peu compte de la brutalité des changements et de la richesse des métamorphoses que l'éclatante variété du monde nous propose.

Une fois posée le dur principe de réalité de l'évolution, il ne restait plus qu'à construire le cadre philosophique de l'histoire naturelle de l'homme, ce qui sera accompli par le penseur Herbert Spencer. Pendant ce temps la science découvrait les lois de Mendel et leur substrat biologique, les gènes. Ainsi se trouvait confirmée la doctrine évolutionniste darwinienne toujours d'actualité.

Spencer : Cet ingénieur de formation va effectuer la synthèse philosophique des 2 théories rivales de l'évolution. Il s'agit d'un remarquable effort pour articuler science, économie politique, sociologie et philosophie. Une fois de plus nous trouvons chez un fondateur de la pensée moderne le mélange détonnant d'une découverte émerveillée de la science avec une culture religieuse (père professeur, oncle pasteur). Cette attraction répulsion de ces deux idéologies va durer jusqu'à ce que la science absorbe elle-même le principe religieux. Parmi les autres sources de Spencer nous relevons Lyell, ainsi que les utilitaristes anglo-saxons (Bentham et Mill).

Selon une formulation synthétique des lois physiques intégrant les dimensions stables de matière, de force et de mouvement H.Spencer énonce un principe d'évolution curieux lié à une incessante dynamique duelle entre l'hétérogène et l'homogène. Ce principe dynamique est sa propre raison dont l'effet commande à toutes les sciences.

Voici les principales lignes de force de cette pensée qui se retrouvent chez Auguste Comte. La nature, l'homme et la société sont imaginés analogiquement comme des organes. L'évolution se présente ayant un sens déterminé qui tend vers une individualisation et une harmonie qui progresse automatiquement. Les fonctions biologiques sont les modèles qui permettent de comprendre à la fois la nature, la société et la psychologie. L'évolution est conçue comme l'effet d'une adaptation au milieu, résultant des conditions externes, principalement physico-chimiques. Le système politique se doit de laisser jouer le jeu de cette évolution et doit nécessairement être le plus libéral possible. C'est pourquoi le système spencérien s'achève dans la glorification du libéralisme économique au nom d'un évolutionnisme grossièrement finaliste, progressiste et biologique.

Au plan politique, la crise actuelle illustre jusqu'à l'absurde à quel point cette thèse a été entendue et appliquée, l'économie se substituant au politique, les besoins utilitaires à toute forme de pensée. Au plan psychologique, les pratiques comportementalistes adaptatives cherchent à supplanter toute autre forme de thérapie. Au niveau social l'égoïsme individualiste est devenu la norme, la moralisation étant recherchée par le fameux principe de sympathie altruiste évoqué plus haut. L'éducation se revendique haut et fort comme une préparation utilitaire à un métier et à une meilleure adaptation aux normes sociales. Enfin, la médecine est devenue la science reine puisqu'elle s'applique à traiter le corps, modèle biologique de cet organicisme généralisé. Le culte du corps a supplanté toutes les représentations du sacré.

Bien entendu cette philosophie, assez pauvre même si elle a triomphé, a suscité de nombreuses résistances, à commencer par un lecteur, d'abord séduit puis très critique, Henri Bergson.

Bergson : dans un premier temps, il s'attache à démontrer que la radicalité des conceptions finaliste, déterministe et mécaniste n'ont pas de sens. Il s'élève avec raison contre toute pensée dogmatique. Relevons cette phrase quasiment prophétique : « Après avoir été affirmée comme un dogme la transmission des caractères acquis a été niée non moins dogmatiquement ». En effet, une observation rigoureuse de l'évolution laissait apparaître l'évidence sur laquelle nous revenons aujourd'hui à savoir que les deux phénomènes coexistent, de la même façon l'évolution par saut qualitatif semble être obligatoire (Namura, Gould). Concernant le principe d'adaptation le philosophe observe avec pertinence que ce concept est une véritable tautologie si on ne sous-entend pas une finalité radicale à ce mécanisme. Une adaptation passive et aléatoire ne produira que du même, comme dans un jeu infini de miroir.

Pour Bergson, la production de forme à profusion que nous montre le monde nécessite un élan créateur qui est le mouvement même de la vie. Ce mouvement s'inscrit dans une durée et dans un accroissement permanent de l'univers tel que le prouve la physique moderne. Il s'agit d'un ouvert dans un espace temps. L'essence de l'évolution se tient dans des logiques de transmission d'où apparaîtra une conscience. Ces concepts méritent d'être médités.

Nous reconnaissons en même temps la génialité de cette histoire de la conscience et critiquons une théorie purement vitaliste qui ignore un peu la polarisation des mouvements intérieurs extérieurs. Il reste trop marqué par l'idéalisme philosophique et sous-estime l'importance du corps auquel la philosophie grecque avait pourtant accordé une place centrale. C'est Heidegger qui va reprendre cette dialectique de l'être et de l'étant tout en approfondissant la notion du temps. Avec cet auteur et les découvertes de la physique quantique nous rentrons dans une nouvelle ère, il nous faut désormais penser en 3 dimensions. C'est la fin du dualisme cartésien comme Galilée mit fin au monisme d'Aristote. Laissons R.Gandolfi nous en parler en profondeur.

Néodarwinisme et naturalisme philosophique Le néodarwinisme conjugue la découverte de Darwin à celle des lois de Mendel puis des gènes et de l'ADN. C'est désormais un paradigme

qui fonctionne de manière dogmatique. Ce caractère dogmatique est éclairé par la manière dont est traitée toute découverte contrariant le principe central que nous avons étudié. Soit le néodarwinisme agit comme un attrape tout pour former un ensemble éclectique sans aucune cohérence, soit il rejette avec mépris.

Le dernier exemple en date est celui de l'épigénétique. Par définition, il s'agit des modifications non codées par des séquences d'ADN dont la transmission s'effectue de façon non mendélienne. En toute logique, il conviendrait de remettre en question la théorie. Au lieu de cela, oublieux des années passées à insulter ceux qui avaient compris la rigidité du tout génétique, ils intègrent le concept tout heureux de la souplesse que leur donne la notion d'expression variable du gène selon son environnement propre.

Sur le fond, l'épigénétique réhabilite l'anthropologie dans le sens où l'évolution et plus particulièrement celle du cerveau humain dépend beaucoup plus que ce que le néodarwinisme ne le prédisait de l'acquis que de l'inné. Un être humain dans ses facultés cérébrales, particulièrement la conscience et l'esprit, se construit lentement comme le montre sa néoténie et la plasticité cérébrale des enfants. La relation de l'être au monde ne se fait pas sur un mode adaptatif mais sur un mode pédagogique. L'épigénétique permet plusieurs lectures du code génétique et propose diverses interprétations selon la façon dont l'être est interrogé par le monde (théorie de Jenuwein).

Le naturalisme philosophique en passant de l'animal machine cartésien à l'homme neuronal et à l'utopie du modèle cybernétique garde le même objectif, clairement énoncé par la philosophe Joëlle Proust : « une telle philosophie ne reconnaît comme légitime que les démarches objectivantes et les principes explicatifs ordinairement reconnus et mis en œuvre dans les sciences de la nature. » JP Changeux la reprend à la lettre « le philosophe de l'esprit (...) doit désormais adopter le langage difficile du chimiste et du généticien. » Puis : « Le modèle de l'organisme biologique nous permettra d'associer épigénèse, évolution culturelle et progrès social (...) son extension fera émerger les prémices d'une possible théorie scientifique de la normativité sociale. »

Il s'agit pour les auteurs d'un authentique programme humaniste et progressiste dont la filiation spencérienne est évidente mais dont nous dénonçons la nature totalitaire et déshumanisante. Pour qui sait lire, cette profession de foi marque le retour de la finalité radicale dans la science. Pour nous, la science se propose de découvrir les lois qui régissent le monde physique puis la dignité humaine consiste à s'y confronter. La conscience naît du hiatus, douloureusement vécu entre ces lois et notre expérience concrète du monde, ce que nous appelons le manque à être. L'histoire de l'homme est à jamais irréductible aux sciences naturelles, le prescriptif et le descriptif ne sont pas dérivés, le quantitatif ne mesure pas le qualitatif.

L'anthropologie pragmatique se propose de poursuivre et prolonger le modèle grec d'une dialectique sur les deux modes de pensée. Nous prenons connaissance avec le plus grand intérêt des découvertes récentes de la biologie et plus particulièrement de la neurobiologie qui renforcent nos convictions, par exemple sur les notions de conscient et d'inconscient. Les centres de la conscience sont très limités par rapport à la totalité des interactions cérébrales. Il est aisé d'en déduire que l'ics se situe dans toutes ces zones qui fourmillent d'informations en dehors des zones de la cs. Parallèlement, les centres de la cs sont particulièrement stimulés par les informations provenant des centres de réception optique, ce qui conforte l'hypothèse des bases sensorielles du développement de la cs. De même les activités artistiques sont d'excellents stimuli pour le développement de la totalité du cerveau et de la cs.

Ces types d'exemples sont innombrables. Il n'existe aucune linéarité entre programme génétique et complexité cérébrale. On ne peut pas faire correspondre un gène et une fonction

cérébrale évoluée. Il existe une infinité de variations individuelles concernant les cerveaux humains. Le développement du cortex est lié à un ensemble de procès spatio-temporel interagissant avec le monde. Les phénomènes d'apoptose sont infiniment plus fréquents chez les humains que dans tout autre espèce animale ce qui nous rappelle à la pulsion de mort et à la spécificité de notre espèce définie par les anthropologues. Les études sur le développement neurobiologique de la parole nous renvoient à Dolto et à Saussure ...

Conclusion

Terrible est l'évolution sans destinée, vie désacralisée. La pure matérialité du monde, insoutenable, pousse à habiller le naturalisme radical d'une pauvre religiosité scientifique, ultime eschatologie d'un esprit à bout de souffle où le hasard se surprend à remplacer la grâce. L'idéologie néo darwinienne dans son simplisme aveuglant abolit tout principe hiérarchique. De fait, l'homme élabore sa propre existence par son travail, il recrée l'univers par sa production de symboles, il donne à voir la beauté de son être dans l'art. Au prix d'un échange dialectique entre essence et existence, la vie s'ouvre à évolution, créativité, poésie. Le beau permet de voir ce qui est, il conduit vers notre orient comme la flèche de la cathédrale, la pointe pyramidale du diamant.

L'antique sagesse parméniennne affirmait le non être du monde impensable. Ses contemporains se nourrissaient d'une réalité sensible qui exaltait leur intelligence. L'être est beau de savoir le beau et de s'ouvrir à l'autre pour le dire.

L'oubli de cet héritage culturel, le déni de la question de l'être dans la posture naturaliste nous semble en partie responsable de la déshumanisation constatée ce jour. L'écho de cette souffrance nous engage dans un travail sur la profondeur des âmes et la noblesse des corps qui ne trahit pas ce que soigner veut dire.

Questions/débat

Question

Il apparaît dans ce texte que les différentes écoles de pensée sur l'évolution du vivant se sont constituées sur des successions de contradictions très fortes, véritables « disputatio » dans la tradition universitaire issue de la naissance de la Sorbonne. Mais cette discussion, malgré sa grande honnêteté intellectuelle, aboutit progressivement à un penser rationnel qui conduit à masquer l'essentiel de la question de l'homme.

Marc Guéry

En effet, cela se passe ainsi. Je vois une analogie entre la disparition du questionnement métaphysique au profit de ce rationalisme exacerbé et la thèse freudienne sur le refoulement. Le retour du refoulé se produit au centre même de la production du discours scientifique. A l'intérieur des universités, un phénomène religieux survient qui abolit la possibilité de cette tradition dialectique originelle. Le discours scientifique se piège lui-même dans la certitude messianique de sa propre vérité. C'est un phénomène inconscient, le sacré refoulé ressort là.

Question

Dans les discours actuels, tels que formulés et reçus y compris dans cette assemblée, il apparaît que l'évolutionnisme va de soi. Or, ce n'est pas le cas. Même Darwin n'est pas encore un véritable théoricien de l'évolution, mais plutôt un transformiste à l'exemple de Lamarck. L'idée de l'homme apparaît chez lui comme un forçage à partir de l'observation animale et plus particulièrement des animaux inférieurs auxquels il s'intéressait, tel le ver de terre. C'est

Spencer qui crée le terme d'évolution repris ultérieurement par la théorie génétique. L'idée d'évolution n'est pas si simple, elle présuppose de penser une dialectique interne à l'œuvre dans le vivant. Il n'existe aucune critique à cet égard.

Marc Guéry

En effet, pour faire vivre cette idée de façon novatrice, il faudrait renouer avec un authentique esprit critique qui fait cruellement défaut, même chez les plus brillants de nos chercheurs. De fait, je ne trouve pas trace d'une solide théorie scientifique de l'évolution sur laquelle nous pourrions nous appuyer pour nourrir un débat. Dans la plupart des textes scientifiques, la théorie de Darwin et de Spencer est reprise de façon mécanique. Spencer est lui-même fort peu connu, alors qu'il s'agit du véritable théoricien à l'origine du concept. Dans les ouvrages de très grande qualité parus récemment, j'ai cité Changeux et Ameisen comme dans des publications purement scientifiques en médecine notamment, nous pouvons observer au milieu de notes extrêmement référencées, des formules à l'emporte pièce du genre : ce caractère bénéfique s'est établi « un jour, par hasard ». Ou alors : « bien entendu, c'est le hasard »... »Les destins sont scellés ». Le dogmatisme est encore plus franc quand il est écrit que le naturalisme postule, tel quel, vous entendez bien « postule que le monde biologique possède une structure propre, non créée, non étiquetée, non intentionnelle ». La discussion est close avant même d'avoir commencée.

Question

Que pouvez-vous dire à propos de la relation à l'art du débat sur la science de l'évolution

Marc Guéry

L'art est l'expression directe de l'être. Pour revenir au discours scientifique, des savants comme JP Changeux sont d'une immense intelligence et d'une très grande culture. Son dernier ouvrage s'appelle « DU VRAI, DU BEAU, DU BIEN », en majuscule, une « nouvelle approche neuronale » en minuscule. La référence aux concepts métaphysiques est claire comme est exprimé le désir d'échapper à l'idéalisme philosophique. Dans cet ouvrage l'auteur montre que le cerveau d'un enfant peut se développer de façon optimale par la pratique d'activité artistique. Il soutient une thèse très généreuse et humaniste selon laquelle le développement de la science, de l'art et de la culture fera évoluer l'humanité vers davantage de bien-être, de conscience et de beauté. Ne soyons pas manichéens, nous sommes tous, au cœur de ce débat, pleins de bonnes intentions. Mais l'enfer en est pavé. L'hypothèse que je vous soumets est que la science fonctionne comme une nouvelle religion avec son cortège dogmatique.

René Gandolfi

Pour soutenir cette thèse, cette religion est un nouveau panthéisme. Il existerait un enchantement du monde. La biologie fixiste est bel est bien morte, il est inconcevable d'y faire retour. Le système génétique est un système aléatoire où chaque réseau de gène commande à une fonction. L'art se réfugie et explose dans ce réseau. La philosophie de la nature est un panthéisme qui célèbre les noces de la matière et de l'esprit. Mais dans ce système, il n'existe aucun dessein pour l'homme qui se retrouve comme le jouet des œuvres cachées d'une nature artiste par elle-même. A travers cette philosophie, l'enchantement originel revient, simplement débarrassé de son fixisme.

Marc Guéry

Cet enchantement signe le retour à une position magico-religieuse. De façon obligatoire, mécanique, il est postulé que plus la science progresse, plus on va vers le bonheur social et

individuel dans ses dimensions physiques et spirituelles. C'est le retour vers l'âge d'or que nous prédit le mythe avec en filigrane promesse d'immortalité. Tout cela est écrit noir sur blanc, pour qui se donne la peine de lire.

Question

Qu'en est-il de la finalité, du déterminisme et de la transcendance dans le discours actuel sur l'évolution ?

Marc Guéry

Ces concepts sont considérés comme anti-scientifiques et renvoyés dans le domaine des croyances et de la foi.

Question

Pourtant la finalité existe dans ce discours ?

Marc Guéry

Il s'agit de l'interprétation que nous en faisons. La philosophie naturaliste nie farouchement tout espèce de finalité et de déterminisme dans sa compréhension du fait évolutif. Comme le dit René Gandolfi, ils pensent la nature comme si elle possédait un génie évolutif propre, interne, soumis aux seules lois du hasard. Il s'agit d'une pure contingence.

Question

Mais certains scientifiques pensent autrement ?

Marc Guéry

En effet, en particulier dans les domaines physiques et mathématiques où les chercheurs traversent volontiers leur objet. Mais globalement, la tendance actuelle va vers la normativité d'un discours évalué, contrôlé, selon des critères très stricts qui laissent peu de place à une interprétation anthropologique.

Question

Existe-il une crise de transmission ?

Marc Guéry

Cette crise date du 19^e siècle où les discours scientifique et philosophique se sont séparés. Nous pensons que l'enjeu de l'anthropologie est là. Et de nombreuses voix se font entendre dans cette direction. Nous n'avons aucune raison de penser qu'il n'y a plus d'esprit en ce monde. Camille Villet qui va nous parler d'art dans l'instant va l'illustrer brillamment.

Les mythes de Narcisse et Glaucos. Pour une approche anthropologique du tableau à partir du stade du miroir

Par Camille Villet

Pourquoi les mythes de Narcisse et de Glaucos pour aborder avec vous aujourd'hui la crise rencontrée par le sujet ? Tout d'abord il est important de vous dire que l'idée d'un rapprochement entre le mythe de Narcisse que la psychanalyse associe fréquemment au stade du miroir avec celui moins connu et plus ambivalent, à mon sens, de Glaucos ne vient pas de moi mais de Linda. C'est en l'écoutant lors du séminaire de formation sur la vision compléter le mythe de Narcisse par celui de Glaucos que s'est trouvée renouvelée la teneur de mon expérience auprès du tableau depuis environ 10 ans, le sens en quelque sorte de ma recherche. J'espère ici parvenir à vous raconter, en fragmentant ce moment extraordinaire de mise en présence avec un tableau, de proximité avec la pensée par l'entremise de cet objet insigne qu'est le tableau, le travail du concept en nous, le processus de conscientisation par lequel il nous est progressivement possible d'advenir à nous-mêmes, à ce lieu de nous-mêmes où l'Autre paraît.

Narcisse et Glaucos me semblent constituer deux moments de la genèse du sujet, deux moments préparant à l'avènement du sujet tel que nous l'appréhendons au sein de l'Association de Psychanalyse Anthropologique. Le sujet, à même de faire face aux événements présents, à même d'assumer ce qu'exige de lui l'urgence du présent, le sujet pensant, c'est-à-dire le sujet qui possède les outils symboliques que nous tentons de mettre en place ici et qui peut par conséquent dialectiser en temps réel avec ce qui se présente à lui, sachant que c'est en filigrane des apparences, l'Autre, son Inconscient qui lui parle, exigeant de lui entente et souplesse, ce sujet-là nous le travaillons mais, soyons réalistes, il est encore à venir. Nous sommes encore prisonniers de 2500 ans de construction moïque, de rigidité psychologique, prisonniers de réflexions et de projections.

C'est pourquoi j'ai choisi d'initier cette présentation avec une photo des Mirror Paintings de Michelangelo Pistoletto. Michelangelo Pistoletto est un artiste italien né en 1933. Il accède à une notoriété internationale au début des années 60 avec ces fameux Mirror Paintings dont je souhaite vous parler sommairement. En 1961, après avoir réalisé une série de tableaux sur fond noir réfléchissant, ayant pour titre « Le Présent », Pistoletto mène une succession d'expériences en vue de parfaire l'objectivité de ses œuvres. Objectivité s'apparente pour Pistoletto à la paroi réfléchissante du miroir. Est objet ce qui est réfléchi sur le plan du miroir. Afin de rendre le fond plus réfléchissant, il utilise donc, dans un premier temps, des feuilles d'aluminium qu'il applique sur la toile, puis, un acier poli en miroir. Pour conférer encore plus d'objectivité à la silhouette représentée, il décide de se servir de la photographie. Les Mirror Paintings sont finalement obtenus à partir du tracé d'une photographie agrandie à l'échelle humaine sur une toile appliquée sur le miroir en acier inoxydable. En 1971, il remplace la toile peinte par un écran en soie de l'image photographique.

Je trouve ce travail intéressant car il est tout à fait symptomatique de l'enfermement narcissique de notre société et nous invite à articuler ce qui se passe au niveau de la construction du sujet au moment du stade du miroir. Le stade du miroir est une étape nécessaire à la construction du sujet ou plus précisément à l'élaboration du Moi. Vers 7-9 mois, l'enfant, souvent dans les bras de sa mère, aperçoit son image dans un miroir. Il réalise alors être distinct de sa mère, disposer d'un corps propre clairement défini, c'est-à-dire limité dans l'espace. Cette saisie de lui-même dans le miroir permet au sujet naissant de se faire une idée unifiée de soi. J'insiste sur la

facticité de cette unité. Il s'agit d'une pure construction imaginaire permettant au sujet d'accéder au réel... en y apposant un écran. Car le réel ne se voit pas. C'est un trou. On en est privé et c'est précisément autour de cette privation que s'organise la relation à l'objet, la structure du fantasme, la dynamique du désir. Et l'objet qui advient comme objet à l'instant même où le sujet qui n'est pas encore complètement le sujet en est privé, c'est l'objet a, la mère en nous, objectalisée, organisant de fond en comble notre rapport au monde.

Vous comprenez pourquoi toute la psychanalyse tient sur deux jambes, le mythe d'Œdipe et celui de Narcisse !

Revenons aux tableaux-miroirs de Pistoletto. Ils représentent le summum de l'objectivité. Cela signifie que la subjectivité du sujet, vous et moi avec nos idées, nos émotions n'avons pas notre mot à dire. Face à une de ces œuvres qui prolonge en sa surface l'espace qui lui est extérieur, l'intériorité du sujet n'a pas lieu d'être. Tout est apparence, réduit à la surface de l'image mais l'image si elle peut être jubilatoire, comme le pense Lacan, lorsqu'elle apparaît à l'enfant qui, se voyant s'éveille à lui-même, à une première conscience de soi, l'image peut également s'avérer terriblement angoissante. Face au tableaux-miroirs de Pistoletto, je me vois regardant cela même qui me renvoie à moi-même regardant, au lieu où je suis réduit à être le simple regard de ce qui se passe. L'image est traversée par l'infini qui la rend possible. Cependant, plutôt que d'en rendre compte, elle masque l'infini, le trou du réel, la schize, la béance et enferme le sujet dans une réflexion sans fin, qui tourne en rond, littéralement.

Le miroir opère donc une action diabolique sur l'unité de l'être. Il l'ouvre à sa duplicité, l'obligeant à sa facticité pour demeurer. Le miroir fait chuter l'être. Il constitue la première épreuve de l'incarnation à proprement parler. Avant le stade du miroir, l'enfant est relié à sa mère, avec laquelle il forme une totalité. C'est dans cette relation tout à fait exceptionnelle qui lie un enfant à sa mère que se conçoit sur le plan psychique l'unité de l'être ; comme si la mère concevait en deux temps, une première fois, pendant 9 mois, dans le creux de son utérus, puis une seconde fois, pendant à peu près neuf mois encore, contre son sein, à la lueur de son regard emplis d'un amour infini, cosmique. L'enfant pendant les 9 premiers mois de sa vie est religieusement arrimé à cette mère toute puissante, parce qu'elle a pouvoir de vie et de mort sur lui. Winnicott, inspiré par l'article de Lacan sur « le stade du miroir » paru en 1949, approfondit cette question fondamentale en faisant du visage de la mère le premier miroir offert à l'être humain pour s'apercevoir, et au gré de cette aperception, advenir à lui-même. Il écrit : « Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère ? Généralement, ce qu'il voit c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. »

(in « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », cité in *Le Narcissisme*, Revue TCHOU, p.191)

Je viens d'évoquer deux idées importantes à retenir :

- 1- Le lien religieux entre la mère et l'enfant
- 2- Le visage de la mère tenant lieu de miroir et donc d'une aperception possible, en deçà de toute image



Statue d'Aphrodite dite Venus d'Arles - fin du 1er siècle av JC - d'après original de Praxitèle créé au IVe siècle av JC - marbre vers 194cm

Avant de les approfondir, permettez-moi de partager avec vous le moment de l'histoire de l'art qui correspond à cette phase de l'histoire du sujet. Il s'agit, à mon sens, de la période classique de la sculpture grecque. Bien évidemment, cette statue n'est pas tout à fait de Praxitèle mais une sculpture de la fin du 1^{er} siècle av J-C d'après un original de Praxitèle. Ce n'est pas idéal mais c'est mieux que rien ! Nous allons nous mettre en quête d'idéalité. Je vous invite donc à vous préparer dès à présent car nous avons le regard très embué. Autrement dit, nous sommes aujourd'hui myopes comme des taupes. On n'y voit pas grand-chose. Les images ont saturé notre regard. Et nous manquons irrémédiablement l'Idée, la gestalt, la forme ou encore la figure qui est à l'œuvre dans le visible, ce qui fait le paraître de l'apparence. Or les Grecs, jusqu'à Platon inclus, ne manquaient nullement d'idéalité. Ils étaient pétris d'idéalité ! Une sculpture grecque, c'est une pure idée plastique, pas une idée en l'air, une idée dans le marbre, l'ouverture du monde par les sens, la sédimentation du socle esthétique de l'être.

Esthétique vient du grec $\forall 4\Phi 20\theta 46Z$ (*aisthétiké*) qui signifie perception, sensation. L'enseignement de l'école d'anthropologie pragmatique développe une anthropologie à partir des 5 sens. C'est en effet par les sens que l'être s'ouvre au monde et que se tisse un lien subtil entre le corps et la psyché. Par les sens, l'être littéralement s'incarne. Et le sens de la vue constitue l'instance charnière de cette incarnation, l'éclosion de la conscience dans l'aperception des limites fondatrices de l'individualité. Le terme d'aperception a été créé par Leibniz pour signifier la conscience de ce qui se passe dans l'âme. C'est avec Kant que ce

terme devient franchement intéressant. Kant parle en effet d'aperception transcendantale pour rendre compte du « Je pense ». La réflexivité instaurée par le sens de la vision permet au sujet de faire retour en lui-même et de considérer en soi la présence d'un miroir métaphorique qui lui permet de réfléchir le monde, c'est-à-dire de se l'approprier, en le portant à l'intelligible, de le concevoir pour soi, par le concept. Mais nous nous écartons de ce moment inaugural dont témoigne la sculpture grecque. Voici ce que Hegel en dit dans son Esthétique :

« L'invention de cette individualité plastique, dont l'expression tout entière est parfaitement produite par la forme seule, sans le secours de la couleur, ne put naître avec cette perfection inégalable, que chez les Grecs, et elle avait son principe dans la religion elle-même. Une religion spiritualiste eût pu se contenter de la contemplation intérieure et de la méditation. Les ouvrages de la sculpture n'auraient alors été regardés que comme un luxe et une superfluité ; tandis qu'une religion qui s'adresse aux sens, comme la religion grecque, doit produire sans cesse de nouvelles images, parce que pour elle, cette création et cette invention artistique sont un véritable culte, un moyen par lequel se satisfait le sentiment religieux. Et, pour le peuple, la vue de pareilles œuvres n'était pas un simple spectacle, elle faisait partie de la religion elle-même et de la vie. »

(in Hegel, Esthétique, B.III, p269 / p.63)

Pour nous qui sommes pétris de psychologie, de pseudo-intériorité, il est fort difficile d'entendre quoi que ce soit à ce fameux moment grec. Eh bien imaginez que tout ce qui est grand, tout ce qui exalte l'âme est à l'extérieur, sous les yeux, comme peut l'être la mère de Winnicott. C'est la *phusis* se diffractant dans son essence, éclaboussant les yeux de sa lumière, de la lumière de l'esprit qui agit la séparation. La sculpture grecque est un moment logique, prédialectique. Le logos, en l'homme, recueille et dispose au devant de soi ce qui a été recueilli. Ce faisant, il montre le pouvoir d'individuation qui forge l'homme : le « je pense », le *noein* en acte, c'est-à-dire la figure humaine... la virtualité de l'homme et déjà son avenir, 2500 ans d'histoire jusqu'à l'arraisonnement de l'être par la technique. Tout est là dans cette extériorité grecque : la grandeur et le déclin. Dans le regard de la mère, sanctuaire du mystère de la création, l'enfant se saisit du rêve de Dieu. Il se relie au sacré, forge sa conscience dans l'aperception de cette transcendance qui devra fonctionner transcendantement, comme socle, condition de possibilité de toute rencontre avec le monde.

Platon et Aristote vont figer ce moment grec et opérer la bascule vers la métaphysique. Vous devez comprendre à présent pourquoi il est impossible de parler de métaphysique (d'au-delà de la *phusis*, d'au-delà de ce qui est) avant Aristote. L'esprit est dans le monde. Il œuvre à la séparation permettant de libérer la liberté créatrice, les forces d'individuation, ce dont rend compte la sculpture grecque. Cet âge d'or à la frontière du logos et du muthos dont les écrits de Platon témoignent magnifiquement est très court. Il s'agit d'un instant fugitif, permettant juste de retenir le tracé d'une ligne de feu, la division entre le dedans et le dehors, la schize de l'être autour de laquelle la réalité humaine va se forger, oubliant peu à peu ce moment initial.



Le Caravage, Narcisse, 1597

Le mythe de Narcisse nous raconte comment est instaurée la tragédie humaine, laquelle se psychologisera avec le temps. Il est important de bien comprendre ce qui se joue à l'origine pour pouvoir en sortir. Il faut revenir à la croisée des chemins ou plutôt nous rendre disponible à la croisée des chemins de sorte qu'à nouveau elle se montre à nous et que nous puissions choisir l'autre voie, recommencer ; forts de ce qui a déjà été accompli, entamer un nouveau commencement. J'ai choisi, pour vous parler de Narcisse et donc de la duplicité de l'être, le tableau, que vous devez tous déjà bien connaître, de Caravage. Tout y est : le temps, l'espace, la jeunesse et la vieillesse, soi et l'Autre, le mystère sans fond de la connaissance, la non-réponse à cette question : Qui suis-je ? L'abîme qui s'ouvre et l'amour impossible.

Permettez-moi de commencer par vous lire quelques passages du mythe de Narcisse tel qu'il est rapporté par Ovide dans Les Métamorphoses :

« Il y avait une source limpide dont les eaux brillaient comme de l'argent ; jamais les pâtres ni les chèvres qu'ils faisaient paître sur la montagne, ni aucun autre bétail ne l'avaient effleurée, jamais un oiseau, une bête sauvage ou un rameau tombé d'un arbre n'en avait troublé la pureté. Tout alentour s'étendait un gazon dont ses eaux entretenaient la vie par leur voisinage, et une forêt qui empêchait de tiédir l'atmosphère du lieu.

Cette source limpide que nul animal n'a jamais violée, cette source virginale à l'éternelle fraîcheur, ce sanctuaire du sacré, vous l'aurez deviné métaphorise le regard de la mère. La première fois que Narcisse saisit ce qu'il ne sait encore être son reflet dans l'eau, il ne se voit pas mais s'aperçoit, naît à son possible. Et c'est de ce possible, de cette énormité qu'il tombe amoureux, de ce plus que lui-même qui est en lui, que la source réfracte au dehors de lui et fait miroiter comme un fantôme. (Narcissisme primaire)

Là le jeune homme, qu'une chasse ardente et la chaleur du jour avaient fatigué, vint se coucher sur la terre, séduit par la beauté du site et par la fraîcheur de la source. Il veut apaiser sa soif ; mais il sent naître en lui une soif nouvelle ; tandis qu'il boit, épris de son image, qu'il aperçoit dans l'onde, il se passionne pour une illusion sans corps ; il prend pour un corps ce qui n'est que de l'eau ; il s'extasie devant lui-même ; il demeure immobile, le visage impassible, semblable à une statue taillée dans le marbre de Paros. Etendu sur le sol, il contemple ses yeux, 2 astres, sa chevelure digne de Bacchus et non moins digne d'Apollon, ses joues lisses, son cou d'ivoire, sa bouche gracieuse, son teint qui à un éclat vermeil unit une blancheur de neige, enfin il admire tout ce qui le rend

admirable. Sans s'en douter, il se désire lui-même ; il est l'amant et l'objet aimé, le but auquel s'adressent ses vœux ; les feux qu'il cherche à allumer sont en même temps ceux qui le brûlent. Que de fois il donne de vains baisers à cette source fallacieuse ! Que de fois, pour saisir son cou, qu'il voyait au milieu des eaux, il y plongeait son bras, sans pouvoir l'atteindre ! Que voit-il ? Il l'ignore mais ce qu'il voit le consume ; la même erreur qui trompe ses yeux les excite. Crédule enfant, pourquoi t'obstines-tu vainement à saisir une image fugitive ? Ce que tu cherches n'existe pas ; l'objet que tu aimes tourne-toi et il s'évanouira. Le fantôme que tu aperçois n'est que le reflet de ton image ; sans consistance par soi-même, il est venu et demeure avec toi ; avec toi il va s'éloigner, si tu peux t'éloigner. » Ovide, *Les Métamorphoses*, p.120

Si l'image fait naître, l'image a également le pouvoir de tuer. Elle rend prisonnière du fantasme qu'elle fait danser au devant du regard. L'incarnation par l'image – par l'imaginaire de la mère – copie l'Idée et la masque. Elle signe l'ère du pseudo. Pseudo en grec s'oppose à *aletheia*, à l'ouvert sans retrait que l'on traduit rapidement par vérité. Chaque mot de ce texte qui est certes une traduction du latin est important : fallacieux renvoie au pseudo. La source trompe l'œil. Descartes plus tard dira des sens eux-mêmes qu'ils sont trompeurs. Ce que convoite l'œil n'existe pas, souligne Ovide. Le positionnement Narcissique correspond à celui d'une personne enfermée dans son fantasme, n'acceptant pas la privation du réel et la castration symbolique qu'elle induit. Le sujet narcissique n'a pas tout à fait métabolisé la séparation. Il croit en l'accessibilité immédiate de l'Autre par l'obtention de ce que Lacan nomme objet a. L'objet a, c'est l'objet de la mère, l'objet-mère. C'est une quête désespérée, à l'inatteignable objectif, l'origine même du désir inextinguible. La soif irrépressible de Narcisse se comprend à cet endroit. Il faut bien saisir que la séparation d'avec la mère est la condition sine qua non de l'existence, à la possibilité de ce tenir hors. C'est en sortant de la matrice imaginaire que l'on advient à la duplicité de l'être en soi, que l'on entend quelque chose à la différence ontologique qui nous traverse, non fonde de part en part.

Narcisse voit son possible dans la source. C'est un moment nécessaire à la construction du sujet. Il aperçoit son fond libre, ce qui le fonde en tant que sujet. Le problème réside dans le fait que cet apercevoir engendre une série de réflexions qui doivent conduire la conscience à sa pleine émancipation. Il convient de distinguer le possible de l'effectif, la puissance de l'acte. Je suis en train de vous faire du Aristote. Je vais vous parler de Platon dans un instant, vous comprendrez la pertinence du passage qui nous conduit de l'un à l'autre. Narcisse confond le possible et l'effectif. Il croit que son image est effective alors qu'elle n'est que son possible, sa virtualité, ce qu'il peut devenir. Vous voyez comme une mère qui aime trop peut maintenir par devers soi son enfant, empêchant son é-closion, son ouverture vers le dehors. Je crois que Linda a abordé le sujet dans son livre *Egoïste toi-même*.

Narcisse finit par comprendre que cette image dont il est amoureux n'est autre que la sienne :

« Mais cet enfant, c'est moi ; je l'ai compris et mon image ne me trompe plus ; je brûle d'amour pour moi-même, j'allume la flamme que je porte dans mon sein (...) Ce que je désire est en moi, ma richesse a causé mes privations. Oh ! Que ne puis-je me séparer de mon corps ! Vœu singulier chez un amant, je voudrais que ce que j'aime fût loin de moi. (...)

A ces mots, il revint dans son délire, contempler son image ; ses larmes troublèrent les eaux et l'agitation du bassin obscurcit l'apparition. Quand il la vit s'effacer : « Où fuis-tu, cria-t-il ? Demeure ; n'abandonne pas, cruel, celui qui t'adore. Ce que je ne puis toucher, laisse-moi au moins le contempler ! Laisse-moi fournir un aliment à ma triste folie ! » Au milieu de ces plaintes, il arracha son vêtement depuis le haut et, de ses mains blanches comme le marbre, il frappa sa poitrine nue qui, sous les coups, se colora d'une teinte rose ; ainsi des fruits, blancs d'un côté, sont, de l'autre, nuancés de rouge ; ainsi la grappe de raisin aux tons changeant se tache de pourpre, quand elle n'est pas encore mûre. A peine eut-il vu ces meurtrissures dans l'onde redevenue limpide qu'il n'en put supporter davantage ; comme la cire dorée fond devant une flamme légère ou le givre du matin sous un tiède rayon de soleil, ainsi il dépérit, consumé par l'amour, et il succombe au feu secret qui le dévore lentement. » Ovide, *Les Métamorphoses*, p.122

Mais il est trop tard. Cette reconnaissance n'est pas moins tragique que son aveuglement. Car sa conscience de soi s'ouvrant à elle-même par le jeu de la réflexivité se perd dans le dédale sans fin des miroirs. La prophétie de Tirésias qui avait dit à la belle Liriope aux cheveux d'azur, mère de Narcisse qu'il vivrait vieux s'il ne se connaissait pas s'accomplit donc. Se connaître, c'est s'ouvrir à l'abîme, s'abîmer dans la jouissance d'un Autre impalpable, sans

limite. C'est rejoindre l'Infini, la mort. Toute la problématique du narcissisme réside dans la difficulté qui est la nôtre de nous maintenir à la lisière, au bord, sur le bord, dans l'acceptation d'être bordé par l'infini.

A moins de pouvoir croire en son immortalité... et d'accomplir le fantasme charrié par la toute puissance maternelle.



Boccioni, Materia, 1912

Pour vous donner à entendre cette phase qui scelle l'incarnation du sujet, sa plongée dans l'image et la matérialisation de son corps, j'ai choisi l'œuvre célèbre de Boccioni, *Materia* (matière), représentant la mère de l'artiste au balcon de leur appartement. Remarquez comme intériorité et extériorité s'interpénètrent. La mère est traversée par la balustrade. Le paysage urbain s'organise autour de ces mains surplombant comme une béance, le bas de sa robe. Elle est le centre du monde. Pour aborder la question de la défiguration et le mythe de Glaucos qui l'illustre, il m'a semblé plus pertinent de vous montrer ce travail de Boccioni plutôt qu'une œuvre cubiste. Ici, le tourbillon créé par la construction du tableau génère de la matière, un amalgame de matière, un effet de profondeur, de volume.

Il serait vraiment trop long de reprendre ici le mythe d'Er présenté par Platon à la fin du livre X de la République, lequel expose la théorie de la métempsychose. Platon résiste autant que faire se peut à l'incarnation de l'âme par le pouvoir de la fantasia (imagination). Il est le gardien de la figure humaine siégeant dans l'Idée. Son usage du mythe de Glaucos traduit parfaitement le positionnement de sa pensée. Mais avant de vous l'exposer, j'aimerais prendre le temps de vous rapporter le mythe de Glaucos. Voici comment il se raconte lui-même à Scylla, qu'il aime en vain (encore un amour impossible !) à travers la plume d'Ovide :

"Je ne suis, dit-il, ô jeune vierge, ni un monstre, ni une bête cruelle : je suis un dieu des eaux. Mon pouvoir ne le cède point à celui de Protée. Triton et Paléon, fils d'Athamas, n'ont pas des droits plus grands que les miens. Autrefois cependant je n'étais qu'un simple mortel. Mais, accoutumé à l'empire de Neptune, je m'exerçais depuis

longtemps sur ses bords. Tantôt je tirais sur le sable mes filets chargés de poissons; tantôt, armé d'un long roseau, et assis sur un rocher, je dirigeais l'hameçon sur les flots.

"Il est un rivage que d'un côté borne l'onde amère et de l'autre une riante prairie. Ni la génisse, ni la brebis, ni la chèvre au long poil, n'offensèrent jamais de leurs dents son herbe verdoyante. Jamais la diligente abeille n'y vint chercher le suc de ses fleurs. Jamais les Nymphes ne les cueillirent pour en former des guirlandes, et jamais elles ne tombèrent sous la faux du l'agriculteur. Le premier de tous les mortels je m'assis sur ce gazon. [Tout comme Narcisse fut le premier à se voir dans la source.] Tandis que je fais sécher mes filets, et que je m'occupe à ranger, à compter sur l'herbe les poissons que le hasard a conduits dans mes rets, et ceux que leur crédulité a fait mordre à l'appât trompeur, ô prodige inouï, qu'on prendrait pour une fable ! Mais que me servirait de l'inventer ! À peine mes poissons ont touché l'herbe de la prairie, ils commencent à se mouvoir, à sauter sur le gazon comme s'ils nageaient dans l'élément liquide; et, tandis que je regarde et que j'admire, ils abandonnent tous le rivage et leur nouveau maître, et s'élancent dans la mer.

[940] "Ma surprise est extrême, et je cherche longtemps à expliquer ce prodige. Quel en est l'auteur ? Est-ce un dieu, ou le suc de cette herbe ? "Mais cependant, disais-je, quelle herbe eut jamais une telle vertu ?" et ma main cueille quelques plantes de la prairie. Mais à peine en ai-je exprimé sous ma dent les sucres inconnus, je sens dans mon sein une agitation extraordinaire. Je suis entraîné par le désir et l'instinct d'une forme nouvelle. Je ne puis rester plus longtemps sur le gazon : "Adieu, m'écriai-je, terre que j'abandonne pour toujours !" Et je m'élançai dans la profonde mer.

"Les Dieux qui l'habitent me reçoivent et m'associent à leurs honneurs. Ils prient le vieil Océan et Téthys de me dépouiller de tout ce que j'ai de mortel. Je suis purifié par ces deux divinités. Neuf fois elles prononcent des mots sacrés, pour effacer en moi toute souillure humaine. Elles ordonnent que mon corps soit lavé par les eaux de cent fleuves, et soudain cent fleuves roulent leurs flots sur ma tête.

[956] "Voilà ce que je puis te raconter de cet événement, ce dont je me souviens encore : tout ce qui suivit m'est inconnu. Dès que j'eus repris mes sens, je me vis revêtu d'une forme qui n'était plus la mienne : mon esprit même était changé. Alors, pour la première fois, j'aperçus cette barbe azurée, cette longue chevelure qui balaye les mers, ces larges épaules, ces bras de la couleur des eaux, et ces cuisses réunies, courbées en queue de poisson. Mais que me sert ce changement ! Que me sert d'avoir su plaire aux dieux de la mer, et d'être un de ces dieux moi-même, si tu n'es point touchée de mon amour !"

Tandis que Narcisse s'aperçoit dans la source inviolée, métaphore du regard de la mère, Glaucos mange l'herbe jamais touchée, métaphore du corps de la mère. Il se nourrit à cette mère et plonge en elle, accomplissant son rêve d'immortalité. On sait combien il est difficile pour une mère d'accepter donner la vie et la mort. Glaucos est le fils parfait. Il est immortel. Son incarnation instaure sa divinisation. Il est balayé de toute souillure humaine. Cette métamorphose constitue pour Platon une chute. Elle métaphorise l'oubli de l'âme qui s'incarne. Le regard de la psyché qui s'embourbe dans la matière devient glauque, aveugle à l'essence des choses, aux idées qui leur donnent originairement forme. C'est pourquoi, il convient de sortir des eaux, de ce monde maternel au puissant imaginaire, à l'image toute puissante pour atteindre la figure, cela qui façonne par delà le visible, permet l'accès au visible, constitue pour Platon, le principe originaire de l'âme.

« L'âme est donc immortelle : l'argument que je viens de donner, sans parler des autres, nous force à le reconnaître. Mais pour savoir ce qu'elle est en son fond véritable, il faut la considérer, non comme nous le faisons à présent, dans l'état de dégradation où l'a mise son union avec le corps et d'autres misères ; il faut la contempler attentivement des yeux de l'esprit, telle qu'elle est, quand elle est pure. Alors on la verra infiniment plus belle et l'on distinguera plus clairement les traits de la justice et de l'injustice et toutes les choses dont nous venons de parler. Ce que nous venons de dire d'elle est vrai par rapport à son état présent, et nous l'avons vu dans un état qui ressemble à celui de Glaucos le marin. En le voyant, on serait bien embarrassé de reconnaître sa nature primitive ; car des anciennes parties de son corps les unes sont cassées, les autres usées et totalement défigurées par les flots, tandis que de nouvelles s'y sont ajoutées, formées de coquillages, d'algues, de cailloux, en sorte qu'il ressemble plutôt à n'importe quelle bête qu'à ce qu'il était naturellement : c'est ainsi que l'âme se montre à nous, défigurée par mille maux. Mais voici, Glaucos, ce qu'il faut regarder.

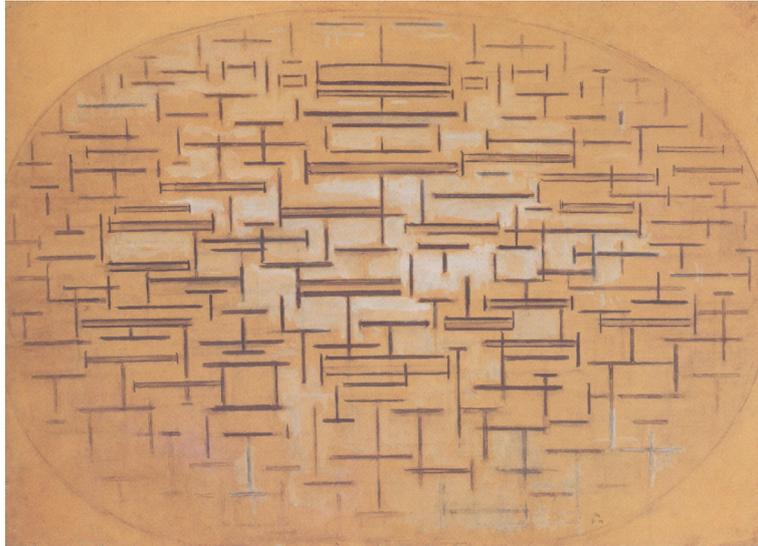
Quoi ? demanda-t-il.

Son amour de la vérité : il faut considérer quels objets elle atteint, quel commerce elle recherche, en vertu de sa parenté avec ce qui est divin, immortel et éternel, et ce qu'elle deviendrait, si elle s'attachait tout entière à la poursuite des objets de cette nature et si, emportée par son élan, elle sortait de la mer où elle est à présent, secouant les cailloux et les coquillages, qu'amasse autour d'elle la vase dont elle se nourrit, croûte épaisse et grossière de terre et de pierre qui vient de ces bienheureux festins, comme on les appelle. C'est alors qu'on verra sa véritable nature, si elle est simple ou composée, en quoi elle consiste et comment elle est. Quant à présent, nous avons, ce me semble, assez bien expliqué les affections et les formes qu'elle a dans la vie actuelle. » Platon, *La République*, Livre X 611c-612a

Pour Platon, le mythe de Glaucos représente la chute dans l'anthropos. Loin d'être le dieu marin lavé de toute souillure humaine, il serait plutôt cet humain qui se prend pour Dieu, dont l'âme aveuglée par la matière qui l'entoure se leurre quant à son principe. Platon, à mon sens, distord quelque peu le mythe pour servir son propos. Il ne voit pas en Glaucos, le dieu marin dont les oracles impressionnaient les humains, qui enseigna, paraît-il, sa science à Apollon lui-même mais un humain embourbé dans la matière boueuse de son imaginaire. En termes psychanalytiques, nous pourrions dire que Platon insiste sur la construction imaginaire du Moi, obstruant l'accès à l'instance symbolique du Je.

Cette défiguration de l'homme dans le Moi, autrement dit au niveau des instances psychologiques recouvrant la parenté originaires de l'âme avec le divin ou encore le sacré qui la lie à la connaissance, au désir de connaissance constitue pour nous à l'Association de psychanalyse Anthropologique un diagnostic qu'il est important d'entendre. Glaucos, c'est nous aujourd'hui, plongés dans nos affaires, préoccupés par quantité de choses, pris dans une course affolée, oubliant que nous allons mourir, reportant à demain l'essentiel, accumulant les expériences et les plaisirs, compulsivement arrimés à la consommation, faute de pouvoir soutenir l'angoisse de notre finitude.

Il ne faut toutefois pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Si le diagnostic est précieux, la cure n'est peut-être pas nécessairement platonicienne. Le regard de Glaucos est aussi celui d'Athéna que l'on appelait la déesse au regard glauque. C'est le regard de la chouette qui voit la nuit... la vision intérieure, l'œil lumineux qui éclaire. Cet homme contemporain, noyé dans l'océan du matérialisme, n'est pas sans possibilité. Cette phase d'illusion constitue un moment nécessaire à l'incarnation et rejoint le mythe prométhéen. Il faut perdre la transparence des choses pour se lancer dans le monde, il faut recouvrir le réel d'un voile pour qu'il ne frappe pas trop fort et donne le temps à l'individu de se constituer. La richesse du mythe de Glaucos est de nous montrer au travail ce que nous avons précédemment nommé duplicité de l'être – la différence entre l'être et l'étant – à travers l'ambivalence de l'image. L'image masque, recouvre de scories mais en recouvrant témoigne de ce qu'elle recouvre, d'où à mon sens le talent oraculaire de Glaucos. Notre problème n'est pas de revenir à la figure universelle immuable de l'homme telle qu'elle se trouverait dans le ciel des intelligibles mais de figurer l'homme pour chaque individu, d'adresser l'être humain en l'ouvrant à l'être, à cette dimension sacrée en lui qui le lie au désir de connaître, en valorisant la liberté dont il dispose de se relier ou non à ce qui fait sa grandeur. Ambition que réalise le peintre qui creuse l'image, la dématérialise afin de montrer par transparence ce dont parle l'image. Le peintre, contrairement à ce qu'en dit Platon, ne fait pas la part belle à la mimésis. Il n'est pas ce pourfendeur au second degré des idées mais celui qui lève le voile imaginaire dans l'horizon de la réalité, fait la jonction entre verticalité et horizontalité, idéalisme et matérialisme, reprend le projet de Kant pour l'homme, qui nous est si cher en tant que psychanalyste anthropologique.



Mondrian, La Mer, 1914

Afin de rendre plus explicite ce projet, j'ai choisi de vous montrer tout d'abord un tableau de Piet Mondrian, *La Mer*, réalisé en 1914. La raison de mon choix pourrait se situer dans le seul titre de l'œuvre. Nous allons essayer de dépasser ce niveau quoiqu'il ait son importance. (Il existe au moins deux versions de ce tableau. Celle-ci est celle de la Collection Guggenheim à Venise.) Des siècles vont s'écouler avant que le peintre puisse commencer à exprimer plastiquement la dimension sacrée de son geste²⁸. L'accès au sacré, à l'Infini qui fait la dimension humaine de l'être ou la dimension ontologique de l'homme (insistons sur la coappartenance de l'être et de l'homme un instant) constitue une traversée, laquelle ne peut s'accomplir que pratiquement, par l'action consciemment menée en direction de l'Autre. Kant affirme que nous ne pouvons connaître que les phénomènes, autrement dit ce qui nous advient au gré de cette structure en miroir que constitue le socle transcendantal, le fond narcissique de l'être. En revanche, nous pouvons, par l'accomplissement de la loi morale en nous, libérer ce que nous ne pouvons pas connaître, le noumène, et transcender nos vies. Le geste du peintre accomplit cette libération de la liberté. Il traverse l'apparence pour montrer ce qui se montre sans pour autant se figer dans l'apparence, la structure du visible, à proprement parler, la virtualité de l'homme, sa puissance. On retrouve la source originelle de Narcisse mais elle n'est plus un miroir, un piège. Elle est une profondeur qui affleure à la surface, effleure le regard non comme un présent réfléchissant mais comme un avenir convoquant l'homme. Elle advient à l'homme, lui provient depuis le fond de son être-là. La dualité a été métabolisée. L'un et l'autre, en face à face, peuvent se dire bonjour et entendre l'oracle, une parole qui ne dit pas positivement les choses mais ouvre l'être à sa nécessité, hors du retrait, et permet la liberté. Ce tableau de Mondrian – et toute l'œuvre de Mondrian – s'applique à dégager l'essence géométrique du visible, l'orientation de l'être, le topos propre à la manifestation du visible. Je trouvais amusant et sympathique, pour sortir de Glaucos, de notre positionnement « glauque » au monde, de vous montrer que rien ne résistait au peintre, que même la mer avait sa structure !

²⁸ « La peinture est une imitation faite avec lignes et couleurs, en quelque superficie, de tout ce qui se voit sous le soleil. Sa fin est la délectation. Il ne se donne point de visible sans lumière, sans forme, sans couleur, sans distance, sans instrument. Pour ce qui est de la matière (ou sujet), elle doit être noble ; et pour donner lieu au peintre de montrer son esprit, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme. Il faut commencer par la disposition, puis par l'ornement, le décor, la beauté, la grâce, la vivacité, le costume, la vraisemblance et le jugement partout ; ces dernières parties sont du peintre et ne peuvent s'enseigner. C'est le rameau d'or de Virgile, que nul ne peut cueillir s'il n'est conduit par le destin. » Poussin, lettre à M. de Chambray, 1665

Mais il faut aller plus loin. Toute l'histoire de l'abstraction au 20^e siècle constitue d'ailleurs un effort pour aller plus loin et sortir radicalement du champ de la mimésis qui rend raison au jugement de Platon sur la peinture et nous égare. Il faut aller plus loin jusqu'à la mort de la peinture et à sa renaissance « ainsi qu'en un tableau », c'est-à-dire comme pur prétexte à la manifestation du lieu à partir duquel le visible se déploie, du logos. La problématique narcissique, c'est-à-dire moïque, traversée ou plutôt sursumée (métabolisée et dépassée), le tableau vient figurer le concept, ce qui, en nous, œuvre constamment à la conscientisation du rapport qui nous lie individuellement au monde, et nous initie à la dimension sacré de la vie déposée en chacun d'entre nous, dépsychologisant notre psyché pour la rendre à son principe divin.

Pour aborder ce dernier moment de mon exposé qui correspond sans doute au premier moment de l'histoire que nous avons à construire, j'ai choisi de vous montrer un tableau de Pierre Dunoyer, peint en 1991, à l'occasion de l'exposition qui lui fut consacrée au Jeu de Paume. Ceux qui me connaissent savent mon affection pour ce travail à qui je dois l'aperception du socle à partir duquel parler. C'est auprès de ce travail qui représente une véritable traversée du miroir que j'ai accompli ma propre traversée du miroir – ou plus modestement me suis éprouvée dans la possibilité de cette traversée – au fil de mes études de philosophie et de mon parcours analytique.

Cette traversée est une traversée du fantasme ou traversée de l'objet a. L'œuvre de Dunoyer que l'on commence à pouvoir considérer dans son ensemble – Pierre Dunoyer peint depuis plus de 30 ans – constitue une traversée de a pour atteindre l'objet comme le lieu où le sujet destitué de son pouvoir métaphysique se trouve signifié. En d'autres termes, le sujet trouve sa vérité en l'objet, par l'Autre (la figure de l'analyste pour l'analysant ?) qui l'ouvre à son lieu propre, à son être-là, lequel est une pure virtualité à devenir.

Dunoyer parvient à ce tour de force par une réinitialisation complète du champ du visible. Il repose les conditions de la manifestation en dissociant non seulement la matière et la forme – ce qui demeure très classique – mais encore la couleur et la matière, par l'usage d'un gel. La couleur qui constitue l'instance de l'adresse et clôt le processus d'éclosion du tableau s'émancipe du pur souci plastique. Se trouve alors dégager la dimension ontologique du souci. Je ne me lancerai pas ici dans une définition du souci que vous pourrez lire dans *Être et Temps* de Heidegger. Je vais me contenter de ce qui est nécessaire à ma démonstration. Le souci constitue la totalité structurelle originaire du Dasein. C'est par le souci que le Dasein, – l'être-là ou être-le-là – est relié au monde, ouvert au et ouvrant le monde. Le souci, c'est le souci de soi mais aussi des autres, ce dont on se préoccupe essentiellement pour demeurer à soi-même et aux autres. En réaffirmant le souci, par l'entremise de la couleur qui vient arrêter la matière sur la toile et adresser le tableau au regard, Pierre Dunoyer force l'homme-Glaucos à sortir de son aveuglement matérialiste, de son affairement. Voir un tableau, c'est d'abord s'ouvrir à soi-même par l'objet et considérer le rapport qui nous lie au monde, la dimension sacré de notre existence, l'Autre, le Logos ; advenir en fin de compte au plan de l'être que je nommerais volontiers le plan du Je par opposition à celui du Moi.

Il va sans dire que l'on ne voit pas le tableau sans penser. Le tableau n'est pas une épreuve sensualiste même si elle n'est pas dénuée de sensualité. C'est le concept qui est à l'œuvre et qu'il faut travailler pour parvenir à la figure. Figure et concept s'inscrivent en réciprocity l'un par rapport à l'autre. La figure sans le concept tombe dans l'image et le concept, sans la figure, retourne à l'Idée platonicienne. Or, c'est nous, les êtres humains, qui devons incarner, actualiser l'Idée, grâce au symbolique, développant inlassablement le rapport entre la figure et le concept, la théorie et la praxis, ce qui nous arrive et ce que nous pouvons en dire.

Voilà le travail que nous devons, me semble-t-il, mener au quotidien pour sortir de la crise qui, au vu de ce que je viens de partager avec vous, s'apparente fortement à une crise du renflement narcissique du sujet. Je vous remercie de votre attention.

Questions/débat

Question

Quand est-il de votre approche concernant les œuvres musicales ?

Camille Villet.

Je connais assez mal la musique mais évidemment on peut faire le lien. Cette distinction que j'opère entre la peinture et le tableau, la pratique artistique quelle qu'elle soit et ce qui nous adresse dans l'art, est valable pour tous les arts. Il s'agit de souligner un positionnement au monde permettant l'accueil de ce qui nous adresse en propre.

Question

On peut faire le parallèle avec ce qui a été fait en musique électroacoustique entre l'attaque et les transitoires d'attaque. De la même manière qu'on essaie de faire en sorte que la perception de la matière ne soit plus psychologisée, le travail sur le son a été de dissocier l'attaque en tant que telle. Le début du son qui est forcément psychologisé parce que perçu et le transitoire d'attaque, c'est-à-dire le geste que l'on n'entend pas mais qui va déclencher le son et donc dissocier son et résonnance. On arrive à des œuvres musicales issues d'un travail acousmatique, d'une amplification de la résonnance, où l'attaque devient presque inaudible. C'est l'idée d'une matière dématérialisée, qui ne passe plus par la psyché et où l'intentionnalité, surtout celle de celui qui perçoit, est gommée. C'est cela qui est assez schizophrénique.

René Gandolfi

On invoque ici l'aspect médiumnique présent en tout art. Le sujet se retire pour laisser agir en lui les possibilités créatrices. C'est un problème un peu complexe car cet évanouissement du sujet au profit de l'esprit est une forme d'extase qui rappelle un contexte sacré, du *sacer* originel. Il s'agit là d'une communion, toute une ressuscitation, ce qui demande une écoute particulière, tout un contexte originel.

Question

Pour rebondir sur ce que René Gandolfi disait concernant l'accès au sacré qui fait la dimension ontologique de l'homme. Que faut-il entendre par le fait de relier la figure au concept.

Camille Villet

L'accès au sacré c'est l'accès à l'Infini, à l'Autre, l'Être, à ce qui nous permet de nous inscrire dans une différence et de jouer en toute conscience la dialectique, c'est-à-dire notre rapport au monde, afin que notre rapport au monde ne soit non plus subi mais agi en toute conscience de la nécessité, de ce qui est à jouer précisément. Par de là l'image, il convient d'accéder à la figure, c'est-à-dire à ce qui nous adresse et de comprendre dans cette adresse l'œuvre du logos, le concept. Il s'agit d'une traversée de cette butée que pourrait être l'image si nous ne la traversons pas, n'en faisons pas un prétexte à une saisie structurante, précisément par le concept. Voir un tableau est une advenue jusqu'à soi-même, strate par strate, image sensible, figure suprasensible et finalement concept, alors pensée et être.

Question

Ce que je ne trouve pas évident aujourd'hui dans le projet artistique, c'est que, par certains côtés, quand on parle notamment du lien entre la figure et le concept, il faut se trouver dans un certain contexte culturel qui permet de faire ces liens, sinon on est un peu comme la poule devant le couteau. J'ai un peu l'impression qu'on peut être dans un monde où d'un côté, il y a

le monde dans lequel on vit, tiré vers l'utilité et de l'autre côté, un monde qui peut devenir très énigmatique. Parce qu'on finit par en être coupé. Comment l'art contemporain peut-il interpellé, de manière pas si élitiste, des personnes qui n'arriveraient plus à faire le lien ? Cette vision de l'art me fait penser à Platon, aux chaînes de l'inspiration qui permettent de faire lien. Moi, j'ai l'impression que dans bien des cas nous n'arrivons plus à faire des liens et donc le pouvoir des artistes devient également de plus en plus limité. Il n'y a plus d'entrée ce n'est pas l'œuvre toute seule qui provoque à elle seule le regard. On pourrait croire que cela relève d'une croyance. J'ai bien compris que ce n'était pas cela... mais comment voyez-vous ce risque de coupure entre la création artistique, ce qu'elle présente et nous ? À par le fait de lancer de grands programmes éducatifs !... qui ne sont pas la solution.

Camille Villet

C'est un problème certain. L'art contemporain qui affole aujourd'hui les collectionneurs, on devrait plutôt parler de spéculateurs, n'affole pas pour les bonnes raisons. Vous avez raison de dire que nous avons perdu quelque chose de cette entrée dans le sacré, dans la puissance du sacré qui nous révèle à nous-mêmes. Il faudrait mettre en place une pédagogie du regard, ce qui est compliqué car comme vous l'avez deviné, cela ne passe pas, ne peut pas passer par de grands projets éducatifs. Il s'agit d'un travail individuel, entre soi et soi-même en quelque sorte, qui pourtant requiert des éclaireurs. Bref, c'est assez complexe...

René Gandolfi

Walter Benjamin a théorisé la fin de l'art et son éclatement populaire, et une perte de sens. La crise de l'art est liée à une nécessité dans tous les arts, y compris, dans la musique, à un glissement de l'art vers le système chthonien ; les choses de la terre qu'on appelle les énergies dionysiaques, acousmatiques, la peinture elle-même tombe (nt ?) dans son chromatisme absolu, une manière de se détourner de la figure apollonienne qui a gouverné les arts. Nous sommes dans une ère dionysiaque où les Bacchantes reviennent. On assiste à des spectacles divers et plutôt chaotiques pour ne pas dire cacophoniques mais derrière tout cela se cherche une alliance secrète entre Dionysos et Apollon telle que Nietzsche la proposait à l'homme nouveau. Cette chaotisation laisse la possibilité à cette alliance des deux frères ennemis, en quelque sorte. L'art ne se perd. Cette fin de l'art est une fin du système apollonien. Cette limite entre le concept et la figure évoque cette frontière, ce moment pédagogique entre Apollon et Dionysos.

Camille Villet

Il s'agit même d'un vrai renversement. Lorsque l'art rendait raison à Apollon, l'art se bornait – ce qui n'est pas négatif – à l'esthétique. Ce rappel des forces dionysiaques permet en deçà de la question du beau, l'accès à la question de la vérité et plus encore de la liberté. Ce n'est pas évident. Cela fait appel à un véritable apprentissage, d'où l'importance du concept, d'où l'école pour essayer de se réapproprié les concepts qui traversent toute l'histoire et qu'il faut reprendre sans cesse pour enclencher un réel processus de conscientisation, la possibilité de passage à des degrés de conscience supérieurs qui sont autant de degrés de visibilité de ce qui se donne.

Marc Guéry

Pour confirmer les propos de Camille, je voudrais juste dire un petit mot sur l'articulation, figure concept, vrai, beau et sens, matière, esprit. Je reviens à la neurobiologie et à Jean-Pierre Changeux. Je vous ai dit qu'il proposait un travail qui traitait du beau, du vrai et du bien. D'après ses études, les enfants accèdent au sens à travers la parole de leur mère. Comment un enfant qui arrive au monde donne du sens à la parole de sa mère au point de trouver les mots qui correspondent à ce sens ? C'est une question extrêmement mystérieuse. Un enfant apprend

en écoutant uniquement les mots que prononce sa mère. Et des recherches en neurobiologie montrent que le sens lui vient d'abord par la musicalité de la phrase. Je vous laisse à cette réflexion

Question

Je rebondis. Sur le principe de la traduction. J'ai travaillé sur l'anthropologie des médiévaux et les problèmes de traduction de la Bible. Comment faire comprendre le contenu véritable quand l'écart est aussi grand entre la langue hébraïque par exemple et le français ? Certains traducteurs se proposent d'oublier complètement la syntaxe au profit de la pendulation de la langue. Le contenu éthique n'est pas dans le sens littéral mais dans le mouvement du sens. Dans le travail que je peux faire sur l'oralité, en tant que musicien, je me rends compte que le sens ce n'est pas forcément le mot en tant que tel mais le mouvement que je donne en tant que tel. Je rejoins René Gandolfi sur l'idée que la musique est un corps et la pratique artistique comme une réincarnation au travers d'un corps purifié.

René Gandolfi

Nous sommes proches ici du soufisme et de la tradition médiévale. Il y a une danse derrière cette agitation de sons et de couleurs. Il n'y a qu'un mouvement sacré derrière qu'il faut capter. Mais il faut faire attention car si la parole de la mère est incantatoire dans son fond, elle est aussi appel de l'enfant à se structurer dans le langage et pas uniquement à être pris dans la litanie de la langue, ce qui risquerait de le transformer en simple poète avec somme toute peu de rapport au monde. On reparlera plus tard de la distinction entre les langues et leurs sonorités et le langage qui demande une syntaxe.

Linda Gandolfi

Le retour à l'ontologie ne doit pas se faire par la voie sensible : l'homme Prométhéen, l'homme qui est parti en avant, va retrouver l'origine avec sa construction psychique d'aujourd'hui. Vous posez la question de l'accès au symbolique. Face par exemple à un tableau de Mondrian qui est purement symbolique, est-ce que tout le monde dispose de cet accès au symbolique qui va permettre de recevoir effectivement le tableau ? Peut-on avoir un accès au symbolique aussi facile ? Je dis non. L'accès au sensible apollinien tel qu'il a été décrit n'est plus possible et tout acte de compréhension passe par la conscience. Il s'agit d'amener sa conscience à cette écoute. On ne peut pas faire autrement. Et ce serait un leurre de penser que tout le monde peut avoir accès à cela.

Camille Villet

On ne peut pas séparer totalement Dionysos et Apollon, c'est impossible.

Pour une autorité refondée : nature et fonction

Par Benoît Reynaud

Le professeur est seul. Désormais. Désarmé. Du moins bien *mal armé* devant l'individualisme farouche qui caractérise son nouvel auditoire — lui qui est censé mener, pendant sa carrière, et selon les Officielles Instructions, les *filles et les fils de la nation* à un apprentissage structuré de connaissances, à l'intégration durable de valeurs universelles ; et, partant, condition nécessaire aux acquisitions qui précèdent : à l'intériorisation d'interdits fondamentaux nécessaires au *vivre* — *sainement* — *ensemble*. Comment donner à l'individu une *raison de vivre* en société : tout un programme mis à mal.

Mais il n'y a *plus d'élèves* non plus. Je veux dire, entendons-nous bien, au-delà ce qui semble une boutade un brin provocatrice en manière de constat réactionnaire et aigri (point de cela chez moi...) qu'il n'y a plus d'enfants-adolescents qui revêtent, sur-le-champ pédagogique, *a priori*, sans *résistance* — c'est-à-dire sans désir de comprendre —, comme naturellement, les oripeaux de ce qu'il faut bien appeler une fonction symbolique. *Elève* ? Signifiant dont peu — si je ne le leur fais pas remarquer, d'entrée d'année scolaire — avaient saisi la connotation ascensionnelle et, partant, morale. N'ayons pas peur des mots : la dimension *spirituelle*. Ne nous y trompons pas : ce ne sont plus vingt-sept élèves, formant une *seule* et *même* classe, devant qui nous prenons parole dans un cours... mais vingt-sept individus déjà affirmés et se considérant souvent déjà "constitués", vingt-sept imaginaires hétérogènes, vingt-sept consciences en construction, vingt-sept inconscients en perpétuel travail, empêtrés dans les rets de leur biographie, emmêlés dans leurs soucis adolescents, dans les jeux de miroirs d'une nouvelle forme de tribalité — qui viennent, petits Atlas, avec *leur* monde, leur *Moi*, sur les épaules... en plus de leur cartable, livres, trousse et cahiers. Que beaucoup oublient, symptomatiquement. Trop de choses déjà à (sup)porter. Et le prof doit tenir compte de cette donnée nouvelle, travailler avec tout ça et faire tenir, heures après heurts, la situation d'énonciation pédagogique dans cette *agora* d'une bien inédite facture. Un symptôme de cette affirmation de la *nature* dans le lieu supposé de la *culture* ? Et sur ce point, c'est le professeur de lettres que je suis qui vous l'affirme : l'incroyable inconscience de la structurelle distinction entre *nature* et *fonction* grammaticales. Que nos élèves révèlent, dans leur majorité, comme superbe processus de refoulement. Ce qu'est le mot en soi (son essence : un nom par exemple) et ce qu'il peut *jouer comme rôle* dans la phrase, la place signifiante qu'il y occupe (sujet ou complément)... pour eux, c'est le même. Adjectif, complément, sujet, COD, pronom... Il faut les voir *jouer* à la loterie grammaticale quand je les interroge sur une forme, inscrite au tableau. Tout y passe. Raison pour laquelle je ne manque jamais de leur signifier, comme je peux, que cette indifférenciation est passionnante... Que cette désinvolture apparente à l'endroit de la langue est une métaphore de cette chaotisation du Sujet — grand S, celui-ci. Et je m'en sers pour le cours ; une défaillance, comme très souvent, devient le support même de ma démonstration : « *Toi tu es untel. C'est ta nature. Comme Ça. Ce que tu es fondamentalement. Hors. Ici, tu te présentes comme un élève. C'est ta fonction. Elle change en fonction du contexte. Chez toi, tu te places comme le fils de tes parents. Dans ton équipe, tu joues attaquant...* » Histoire de remettre un peu d'ordre... symbolique. Fermons la parenthèse.

Alors oui. Il est bien seul, le *prof*. Et ne sait plus trop finalement ce qui l'habilite, ce qui le légitime lui, à "enseigner" à un adolescent, ici et maintenant, — dans un monde caractérisé par une profonde instabilité et une inquiétante désorientation : mondialisation et dissolution identitaire ; triomphe tyrannique de la technologie (confusion entre fin et moyen) ; nouveau

scientisme despotique (le refoulement délirant de la finitude) ; capitalisme pulsionnel (le dépensé qui tient lieu de pensée) ; satiété du Spectacle (qui partout *déborde* le Réel)... Comment inscrire, dans ce contexte, comment donner sens et poids à l'acte immémorial de la transmission ? Le professeur ne voit plus, dès lors, d'où il peut espérer incarner une efficiente autorité sur des élèves tout aussi — malgré qu'ils en aient — *désorientés*. Comment *venir* à ce monde nouveau et *tenir* à lui — y adhérer et naître, une seconde fois, à l'humanité par un patient processus de civilisation quand celle-ci perd ses traditionnelles assises ?

La belle ombre portée de l'Institution — longtemps garante de la pertinence et de la puissance de cette parole spécifique, supposée savoir, engagée dans le champ pédagogique — fait, à l'aube de cette nouvelle ère, singulièrement défaut. Affaiblie sans doute — ne tenant que par son ossature administrative pléthorique, illusion de quelque structure —, "L'Education Nationale"... Combien mal assurée dans sa nécessaire dimension rective, républicaine et axiologique. Question de mots. Problème de valeurs. Que peut bien représenter, dans l'imaginaire d'un adolescent contemporain, ce groupe nominal... quand l'adjectif épithète qui la constitue ne signifie plus rien. *Nationale*.

Un de mes très vieux amis — né en 1922 — s'insurge toujours, quand je lui parle de mon métier, de ses splendeurs comme de ses servitudes, de ce changement d'intitulé ministériel — puisque les mots créent les choses comme la fonction crée l'organe : « " Instruction Publique" me dit-il, Instruction Publique. Le jour où l'on est passé à "Education Nationale", la faillite du système scolaire était annoncée. » Ce à quoi je lui réponds qu'on ne peut espérer instruire — transmettre, vraiment, des connaissances à — un adolescent qui n'a pas été préalablement suffisamment éduqué, cadré, protégé, assuré... pour accepter les contraintes nécessaires à l'apprentissage.

Alors forcément ça décompense, parfois.

Du côté des professeurs... qui, se sentant déconsidérés, finissent par déraisonner... Rappelons, très brièvement, l'affaire de la gifle du 31 janvier 2008. Un professeur de technologie — censé, étymologiquement, incarner la maîtrise des *tekhnê*, "des règles de l'art" — dérape : une baffé vient répondre à un "connard" lancé par un petit sixième. Comme disait Jacques Lacan, « *quand ça ne symbolisable plus, ça pathologise.* » Faute de mots, faute d'autorité et d'incarnation de la Loi, l'acte manqué — ici plutôt tout à fait *déplacé* et *inconsidéré* — fait inmanquablement retour. Du côté des élèves aussi... Un fait divers tout récent — qu'il ne s'agit surtout pas ici d'hystériquement agiter en signe irréfutable de la décadence de notre société (laissons aux Cassandre leur jugements à l'emporte-pièce) mais qu'il faut patiemment questionner en sa qualité de parabole, considérer comme le symptôme d'un certain *malaise de la civilisation*. Autant dire d'une certaine mutation du sujet et de ses valeurs. Une sanction jugée injuste (et non *suspendue* par une professeure) vaut un coup de poignard. Equivalence inquiétante. Le prof *en saigne*, véritablement, maintenant. La relation pédagogique, censée se jouer sur le seul plan symbolique — ritualisée et structurée sur l'ordre rationnel du langage (oral et écrit) — devient ici *question de vie et de mort*. Brutalement. Significativement. Venant nous rappeler, oublieuses consciences, et combien tragiquement, que ce qui se joue dans l'acte d'enseigner est bien d'ordre *existentiel*. Qu'il en va du *devenir* de l'humain. Rien d'étonnant alors, quand — pour aller vite — l'ordre symbolique tourne à vide, quand les frontières entre l'Imaginaire et le Réel deviennent poreuses, quand le langage ne tient plus sa fonction séparatrice entre *soi* et les choses, à ce que Thanatos s'engouffre, ricanant, dans la brèche ouverte par l'absurdité du monde et franchisse, heureusement sporadiquement, les portes des *établissements* — qui ont perdu leur valeur de Temples Sacrés, voués au culte de la Laïcité

Républicaine. Et l'Institution, en la personne de son Ministre de tutelle, aveugle, d'immédiatement proposer des *solutions* pratiques, censées endiguer ce fantasmagique flot de violences déversé sur le *corps* professoral... évidemment, la constitution d'une Police Scolaire (l'inusable pharmacopée répressive... inepte). Et, plus intéressant, l'installation de « portiques » électroniques, détecteurs d'armes. On croit rêver. Pour ma part, ce mot « portique » ne laisse pas de m'enchanter : et ce sont à bien d'autres éléments architecturaux que je songe : les galeries couvertes, soutenues de colonnes et d'arcades qui servirent, au singulier majuscule, à désigner la philosophie stoïcienne de Zénon. Un peu d'ataraxie et de méditation ne ferait pas de mal, en effet, en ces lieux.

Comme l'écrivait Baudelaire, dans "La Vie antérieure" (*in Les Fleurs du Mal*, 1857) :

**« J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux »** (v. 1-2)

Un peu moins de *spleen*, un peu plus d'*idéal*, comme dirait le poète. Car il s'agit bien de cela. « *Vastes portiques* » : rêvons l'architecture d'une nouvelle école. Jetons, sur le papier, les plans d'un nouvel enseignement. Echafaudons une *utopie* où les colonnades soutiendraient une nouvelle vision du sujet occidental et, partant, de son *édification*. Où les enseignants exerceraient une *autorité* saine et structurante. Que nous allons essayer d'explicitier maintenant.

Alors quoi, me diront certains... il suffit d'avoir plus d'autorité... et puis c'est tout. Mais qu'est-ce au juste qu'exercer son autorité ? Petit voyage linguistique — avec séquence spéléologique : entendre étymologique.

Ainsi, *autorité* est un emprunt (inauguré au XIII^{ème} siècle) au latin « *auctoritas*, dérivé de *auctor*, signant le fait d'être *auctor*, c'est-à-dire fondateur, instigateur, conseiller, garant, vendeur, possesseur [...] et aussi auteur, responsable d'une œuvre » (Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française, sous la direction d'Alain Rey, Tome 1, 2000, p. 265).

C'est pourquoi *faire preuve d'autorité*, dans le champ pédagogique — l'étymon, la racine, selon ma méthode, en fait foi — ce n'est rien d'autre que s'avancer *auteur de sa parole*. Mais — gare au contresens — non en son *nom propre* (le moyen de parler *ex nihilo* ?). Mais *en son nom commun*. Faire montre d'autorité, c'est seulement donner à entendre, parce que toujours retenir, dans son *filet* de voix, les infinis échos de la Parole de l'Autre. Des grands Autres, évidemment. Voix des auteurs qui nous ont précédés. Chaîne des lettrés et des sujets *soupesés supposés savoir* qui nous tient et nous (donne) force. Se présenter maître après les maîtres.

Et pourtant... tout cela est bien joli. C'est de la théorie bien propre bien nette. Mais dans la réalité *psychique* actuelle, dans l'économie libidinale mondiale, dans ce monde occidental déstabilisé, ce que porte, dans sa racine, la langue — qui, dans un autre temps, pouvait rêver de faire loi — ne va plus de soi. Ne fait justement plus sens *d'autorité*. Alors quoi, me direz-vous ?

Une certaine *incarnation* est encore possible. Si le professeur ne peut plus espérer tenir un "discours de maître", postuler *a priori* l'infaillibilité de son Savoir — parce qu'hérité d'une longue et respectable tradition, parce que puisé à la source inépuisable des Autorités ; tenir la *trachée* haute : c'est-à-dire imposer sa Connaissance comme *fin en soi*... alors il peut et doit poser et porter la connaissance comme *feu* et *faim* (à épeler) *en soi*. Et *en toi, oui vous*, à qui je m'adresse. Impulser un processus de *quête de sens* que, comme la lecture, aucune découverte nouvelle ne viendra jamais rassasier. Infinité d'un désir ouvert à l'Absolu. Substituer donc, sans

regret, un discours (modeste et vertigineusement prometteur) à un (grand) Autre — sûr de son bon droit et de ses acquis, définitivement caduc. Proposer donc *le discours du désir* — celui de *l'insatisfaction structurante*. Le professeur tient désormais discours sur une ligne de crête. Entre deux abîmes. Qui peuvent prendre plusieurs noms. Représenter bien des (contre-)valeurs. Entre amnésie généralisée et héroïsation des incultes. Entre mépris de l'intellect et glorification de la réussite facile. Entre technofascisme et nihilisme. Funambule, je vous le dis, le prof. Somnambule aussi, un peu. Son *autorité* ne tient qu'à un fil. Et à un rêve. Mais quel fil. Et quel rêve. Celui de l'Humanité. Rien que ça. Qu'il lui faut remettre à jour et en conscience dans sa profondeur historique.

Fini, oui fini, le discours narcissique. Intransitif. Bonjour et beaux jours (beau jeu aussi) à la *dialectique* : à une position *structurellement* inconfortable. A la rhétorique spéculative et cumulative. La vérité sur le monde, on le sait maintenant avec le baroque rhéteur Lacan, on ne peut *pas toute* la dire. L'énoncer, l'argumenter. Plus que jamais pas toute. Il y a du *reste*. Du *jeu*. Un *trou* où s'engouffre le mystère d'être là.

Ainsi, pour avoir quelque chance de *mobiliser* — *d'émouvoir*, au sens latin : *movere*, "faire bouger" — l'être qui est assis (soit dans une triste passivité soit dans une agitation souvent mal contenue) en face de lui, il faut qu'il lui tienne un discours qui suppose pour seul « point de sacralité » — comme "point de fuite" dans une perspective transcendante — la possibilité d'un sens pour l'Homme.

Car l'*autorité* que nous pourrions refonder (à peu de frais, c'est bien là l'essentiel) — et qui pourrait tirer quelques leçons de l'aventure psychanalytique entendue comme rhétorique de la mémoire, comme art de l'archive — ne peut que supposer l'institution d'une méthodologie nouvelle. C'est-à-dire, simultanément, une nouvelle perception du sujet et du monde. Précisons d'emblée, pour ouvrir cette partie plus programmatique, qu'il n'y a plus d'autorité au singulier et en majesté majuscule. Mais des modalités, nécessairement plurielles, d'autorité, permettant la constitution d'un cadre énonciatif nécessaire à l'apprentissage. Cadre entièrement *symbolique* — ne tenant que sur des types de discours patiemment intériorisés par l'enseignant et, partant, par ses élèves — s'il fallait le rappeler. Les tenants *d'une autorité naturelle* — relevant d'un tempérament de l'être, jolie fadaise — peuvent aller disserter ailleurs.

Cette pédagogie un brin repensée aurait une seule visée : faire de l'adolescent un sujet capable de mettre en forme son désir d'autonomie — manifesté jusque-là, je le redis, qu'anarchiquement, sur un mode trop exclusivement pulsionnel ou dans une procédure de résistance rarement libératrice —, et de le constituer, ce désir, le cristalliser en un discours structuré et adressé à l'Autre. Il s'agit, pas moins, d'établir une nouvelle *poétique* de la relation pédagogique. Avec sa rhétorique propre et sa ritualisation. Qui conduirait — *educare*, "conduire hors de soi" — l'élève à quitter, de lui-même, l'imaginaire si séduisant — *seducere*, "ramener à soi" — de la Toute-Puissance, de se dessiller les yeux sur le fantasme de l'*autotelos* adolescent (l'adocentrisme). Autant de procédures de castration, je le répète, méthodologisées et appuyées sur la conscience de participer à une généalogie qui le dépasse en tant qu'individu singulier : faire appel, carrément, à la généalogie humaine.

Car voilà le maître mot de toute l'affaire : il s'agit de faire prendre conscience à l'adolescent de la *portée nécessairement anthropologique* de tout acte d'enseignement. Lui montrer que ce qui se joue, *ici et maintenant*, entre adultes responsables et élèves rassemblés par classe d'âge (et, donc, par quelque niveau d'"élaboration intellectuelle" distinct) dépasse tous les protagonistes de la scène. Scène scolaire qui a la beauté de n'être d'aucun lieu. D'aucun temps. Puisque de

tout lieu et de tout temps. Une utopie doublée d'une uchronie. Un espace-temps apparemment seulement *singulier* — moi, ici, je vous parle et vous me répondez et nous dialoguons... — et pourtant *universel* — d'autres l'ont fait et d'autres le feront. En somme, il s'agit bien d'actualiser une manière d'autorité que l'on pourrait nommer *autorité de l'universel*. Ou, pour aller vite, *autorité anthropologique*. Qui, croyez-moi sur parole, fonctionne au-delà de toute espérance. Il faut voir les yeux de mes élèves — et ce soudain silence, allègrement pesant, et qui justement *pèse* chaque mot, chaque idée, à l'aune de son entendement — lorsqu'en plein cours de grammaire — pour parler de ce que je connais vraiment — je *pose* sur le tableau *la* question du langage : pourquoi, d'après vous, tiens, au fait, l'homme s'est-il mis à parler ? Et d'évoquer la notion de langage *articulé*, ce qui nous distingue, entre autres, de l'animal. Langage et mémoire... Langage et marche, phénomènes liés dans l'évolution du petit d'homme. Etc. Dans ces moments-là — ces digressions, ces chemins de traverse —, on sent que quelque chose *enfin* se passe. S'y manifeste un appétit d'en savoir plus — ferment d'une possible recherche personnelle, graine de connaissance qu'il conviendra d'amener à maturation. Un authentique appel des profondeurs de l'être. La marque d'une énigme ontologique qui viendrait se réveiller. En témoigne une profondeur dans le regard qui ne trompe jamais. Et soudain la (petite) leçon de grammaire prend une autre dimension. Celle de l'homme. Et de son évolution à travers l'histoire. A l'image de la langue elle-même, *structurée et infinie*, comme disait Roland Barthes. Belle apposition que nous voudrions appliquer à tout questionnement d'élève.

Car il n'y aura pas de réelle autorité sans une rigoureuse historicisation des disciplines. Nouvelle autorité donc : *celle de l'Histoire*. Une perspective diachronique et interdisciplinaire me semble fondamentale dans une école qui se donnerait pour ambition de "redonner sens" à la connaissance et sa quête. "Sens" à entendre ici dans deux de ses trois acceptions : "direction" et "signification". Il faut en effet reconstruire, chez *nos* élèves vivant et pensant sous le mode "omniprésent" de l'actualité en continu — sous la tyrannie de ce *présent absolu* de ce supposé "temps réel" qui est la négation même de la Temporalité de l'être — reconstruire une vision sédimentée et unitaire (je dirais *sédimentale* — mot-valise qui articule sentimental et sédimentaire — du monde. Et pour cela, une perception aussi bien panoramique que synoptique des discours portés sur le monde. Discours savants et techniques pour un monde commenté. Discours esthétiques pour un monde représenté ou raconté. Montrer que chaque discipline ne doit plus travailler son champ, "cultiver, candidement, son jardin", en autarcie... mais participer, en s'articulant à sa voisine, à la Grande Narration du monde. A la Représentation du Réel. Ce que l'école aurait pour seul devoir de proposer à ses élèves. Instruire les enfants en mettant en scène, chronologiquement, durant tout le cursus scolaire, la formidable épopée de la Connaissance, l'admirable saga de la curiosité humaine. D'où la nécessité absolue de décloisonner et de temporaliser. De ne plus seulement apprendre les théorèmes mathématiques en "vrac" mais selon la logique de leur apparition — en constituant une histoire des mathématiques. De même pour la langue. Et la littérature. On ne voit pas le monde — on ne le ressent ni l'explique — de la même manière à La Renaissance et après l'épisode apocalyptique des camps d'extermination. Il s'agirait, simultanément, de multiplier les points de vue sur un même objet — sur une même énigme. Sans qu'une *discipline* ne prévale sur l'autre. Avoir une approche, pour ainsi dire, *cubiste* sur cet objet... Que cet objet soit l'Homme. Le monde. Ou la Nature, par exemple. Écoutons, de nouveau, la voix du poète des synesthésies, Charles Baudelaire —

**« La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles**

Qui l'observent avec des regards familiers. » ("Correspondances", in *Les Fleurs du Mal*, 1857)

Le rôle de tous les enseignants ? Décrypter et démêler ces « *confuses paroles* » dans une perspective interdisciplinaire — sciences dures et humaines, telles les Muses, ralliées à la même noble cause —, pénétrer dans ces clairières du sens. *Chercher* inlassablement des indices permettant de répondre aux questions essentielles de l'être. Le poète *invite*, implicitement, *au voyage* tous les quêteurs et guetteurs de sens. Et pour percer, un tant soit peu, le mystère de cette Nature, convoquer, réunis *comme un seul homme*, discours physique, philosophique, littéraire, artistique... Et pour cela, préférer une exploration chronologisée.

Car l'adolescent actuel n'est absolument plus temporalisé. Passé, présent, futur. C'est le même. En témoignent les copies que nous autres, littéraires, devons apprécier : la primauté au premier jet. A l'immédiateté de la pensée et du geste. L'idée de "brouillonner" puis de prendre *le temps de retravailler la forme* est vue comme dérisoire. Insensée. Ce qui compte, c'est l'information. Brut de décoffrage. D'où une forme oublieuse de sa valeur structurale. Plus de signes de ponctuation — signe d'une *rythmique*, du souffle de la pensée. D'une scansion du sens. De sa mise en relief. Autrement dit, l'architecture temporelle s'est effondrée. Il est quasi ordinaire désormais que l'énonciation oscille, sans cesse, affolée — boussole démagnétisée —, entre présent, passé simple et futur. La chrono-logique est perdue. Les conjugaisons tombent dans les oubliettes de la mémoire. Ils ne les *retiennent* plus. Ils n'en voient plus l'intérêt. La concordance des temps voit ses figures complexes réduites à néant. Les connexions logiques se brouillent. Cause conséquence. Chaos. Ils n'ont plus le *mode* d'emploi du temps. Ils errent dans un présent sans limites. Ils se déplacent, de page en page informatique, dans un espace illimité. Sautant d'instant en instinct. *Haut débit* sans début ni fin. Ils ont leur espace — le succès des pages *mypspace* en témoigne. A l'espace, opposer la verticalité stratifiée : à l'ego hystérisant, opposer la profondeur historique.

Le professeur se doit alors d'être un *anachronique contemporain*. Celui qui ponctue. Qui refamiliarise l'adolescent à *la longue durée* — dans la lecture, dans la composition d'un devoir. Le renvoie à ses origines — par les retrouvailles entre l'usage d'un mot et son sens originaire. Il y aurait beaucoup à dire sur la passion — j'oserais dire la pulsion — étymologique que les élèves manifestent. Recourir à l'étymon, à la racine, signifiant "vrai" donne de l'assise à la langue contemporaine et laisse percevoir le travail du temps. L'enseignant est donc celui qui — il faut bien qu'il ait un *petit pouvoir* — se déplace dans le Temps — qu'il soit perdu (l'origine) ou retrouvé. Passé ou futur. Le professeur est et se doit d'être, tout à la fois, un immense mélancolique — un pied dans le passé — et un sacré devin — un regard vers l'avenir. Un sourcier et un sorcier. Il doit anticiper. Voir l'avenir de l'homme en la personne de ces élèves. Y croire. Foi et confiance. Même racine. Des deux côtés de la situation d'énonciation pédagogique. Le professeur doit fréquenter les morts, ouvrir les livres, dialoguer, intimement, avec ses fantômes — être la bouche de ceux qui n'ont plus de bouche, de ceux qui ont parlé en se taisant. Et écouter les jeunes vivants. Avoir l'intuition de leurs virtualités. L'école doit être le lieu de la découverte des talents, le temps où les dons trouvent à s'affirmer. L'enseignant doit *orienter*. Au sens astrochronométrique du terme. Cadran solaire dans le cadre scolaire : il prend en charge l'aube de l'être — son orient — et doit amener sa conscience dans sa course céleste, la structurer de son zénith à son crépuscule. Et c'est en quoi il doit pouvoir être un *modèle* dans cette fonction essentielle.

Car l'enseignant peut tirer désormais une grande part de son autorité de son *existence* même. Car si les Autorités du passé font retour dans la parole pédagogique du disciple, devenu entre-

temps, maître, elles ne peuvent faire *effet de sens* pour l'élève que si, indirectement, les voix de ces Vieux Maîtres à penser et à questionner ont été patiemment intériorisées, que si ses charmants fantômes de la culture humaniste font figure d'*exempla*, intimidants et néanmoins bienveillants, auxquels le professeur — à jamais redevable — réfère, sans qu'il en soit toujours conscient, chacune de ses paroles, chacun de ses actes. Ce que l'on pourrait appeler, avec Georges Steiner, la « *vertu de l'exemple* ». Et elle est contagieuse. Car oui, une véritable éthique, mise en actes, ne passe jamais inaperçue à l'intuition de l'adolescent.

Cette éthique pourrait se résumer en deux mots : conscience et responsabilité. Ou plutôt conscience *de* sa responsabilité. Paradoxe. Est *responsable* celui qui se porte garant. Etymologiquement, cet adjectif vient de *respondere*, qui actualise un autre sens, originellement religieux cela va sans dire : ne parle-t-on pas de *vocation* — appel à une voix intérieure ? — pour désigner l'engagement dans la voie pédagogique. Bref. *Respondere* peut signifier bien des actes et chaque acception est à méditer intensément : "remplir un engagement pris solennellement" — au nom de la société, certes, mais d'une certaine conception du sujet ; "répliquer par oral et par écrit" — la base même du métier d'enseignant — ; "se présenter à un appel" : lequel sinon celui du désir de savoir et de faire savoir... Mais aussi "être à la hauteur de..." : porter haut la quête de signification ; et enfin "se refléter, produire" : s'affirmer comme exemple à son tour, comme modèle auquel potentiellement s'identifier.

Par éthique, j'entends une incarnation de valeurs morales, bien sûr. Mais aussi l'engagement à *accorder sa parole et ses actes*. *La parole vaut acte*. Je le répète sans cesse à mes élèves. Comme une formule magique. Ne pas s'autoriser des actes que l'on interdit à l'élève.

Mais par éthique, il faut entendre aussi un certain type de posture symbolique : et ici, permettez-moi d'être un brin prescriptif... puisque l'enseignant *se doit* de faire preuve, en actes, d'une *réelle exigence intellectuelle*. Il doit assumer son statut d'*homme de culture*. Et participer à la vie des arts de la société — fréquenter les musées, les théâtres et les cinémas — et rendre compte de ses visites et spectacles, en classe, régulièrement : parler de ses émotions comme de ses déceptions. Faire donc le lien entre le savoir dispensé "en cours" et ce qui, culturellement, se joue dans le monde "réel". Se faire donc guide et témoin. Le professeur doit donc tenir le rôle — toujours une question de temps — de *chroniqueur culturel*. De *passeur*. Proposant des mets délicats que ses élèves n'auraient sans doute jamais eu l'occasion de goûter par eux-mêmes. Passés les premiers ricanements obligés (il s'agit, toujours, en cours, de la collision entre deux mondes et deux manières de l'appréhender) — *oh le prof, il écoute que France-Culture et ne regarde que Arte* —, une certaine curiosité se fait jour et le champ des loisirs des adolescents peut s'agrandir. Et, j'en témoigne, cela fonctionne. Des goûts peuvent naître et changer la vie. Par hasard. *Le choix* doit être possible. Une offre culturelle de qualité posée clairement au plus grand nombre. A eux la liberté d'aller voir. Ou pas. Comme me l'a dit un élève, cette année : « *Vous, vous ne racontez pas votre vie, c'est bizarre, vous racontez votre culture.* » Tout est dit. Je parle de tout ce qui m'a constitué et continue de me construire comme sujet aimant penser, ressentir et apprendre. Je me fais narrateur — et c'est mon point de vue singulier que je pose, affirmé — des œuvres qui m'ont touché. Rendre l'objet de pensée désirable puisque manifestement capable de métamorphoser le sujet, de le grandir, le faire tenir droit : voilà notre objectif.

Pour ce faire, le professeur doit donc assumer et cultiver, précautionneusement, dans son discours comme dans sa posture (sa vêtue, dirais-je même), une *radicale altérité*. *Se distinguer*, en toute conscience, de ses élèves. Par un registre de langue *soutenu* — et soutenant la valeur de ses propositions —, qui, automatiquement, autoritairement, élève le dialogue. Par

une *apparence* qui le pose en adulte : je me rends bien compte que ce texte n'est jamais qu'une manière d'autoportrait en "professeur idéal"... Et je n'oublie jamais que je ne dois jamais m'habiller avec des vêtements relevant du *système de la mode* adolescente. Me présenter *autre*. Chic. Distingué. Entendre *distinct*. Costume sobre. Appel, étymologiquement, à la *coutume*. Marque de ritualisation. Comme l'écrivait Apollinaire, dans son calligramme "La Cravate et la Montre" :

« *La cravate douloureuse / Que tu portes et qui t'orne / ô civilisé / ôte-la si tu veux bien respirer.* »

Cravate et civilisation. Indice dérisoire, me direz-vous. Pas du tout. Indice du monde adulte. Symbole d'appartenance au monde du *travail*. Mais je respire bien. Et cela fonctionne. Car combien de fois, quand je me relâche dans mon uniforme, les élèves se plaisent à me le faire remarquer... C'est mieux quand vous êtes *en costard*. Je sais. Ils vous remettent à votre place. Parce que cela les rassure. L'autorité : l'altérité. C'est le même. Et l'altérité, en somme, est toujours un brin *subversive*. Et je me plais à considérer l'enseignant comme une force d'opposition à ce que la société occidentale contemporaine peut valoriser de pire (je ne radoterai pas mes préventions). Il doit s'affirmer porteur d'un idéal, preux chevalier engagé dans un combat pour la pensée libre et organisée — et dans l'imaginaire de l'adolescent, sensible à toute forme de rébellion, cette fonction est *parlante*... Le professeur doit se voir, et je le dis avec humour, comme un "terroriste de la pensée". Il porte un contre-projet — celui de l'élévation morale et spirituelle, celui de l'instauration de l'esprit critique — visant, là le paradoxe, à faire entrer l'adolescent dans cette même société. Mais espérons, aguerris et désireux de la réformer. Et pour cela il doit rendre possible une déconstruction de la réalité.

Ainsi pourrait-on convoquer une autorité assez étonnante mais essentielle à mes yeux — qui relève, une fois de plus, d'une modalité fonctionnelle du langage : *celle du métadiscours*. Entendre ici un discours dévoilant le *fonctionnement* interne des discours et, partant, des postures et rituels engagés dans le champ pédagogique. Le professeur *contemporain* doit, sans cesse, expliquer, analyser *ce qui se joue* dans le cours, les paroles et les actes, les transgressions et les punitions — il doit en mettre à nu le dispositif : voir le métaphorique sous le littéral. Nécessité d'une déconstruction. Ainsi doit-il expliciter le pourquoi (et le comment) d'une sanction pour qu'elle ait quelque chance d'opérer réellement sur le comportement de l'adolescent, l'amender et rendre alors sa *transgression* récupérable (j'irai jusqu'à dire *souhaitable*) puisque "symbolisable", "interprétable" et "échangée en travail supplémentaire" — donc sublimé et transfiguré — dans la situation pédagogique. Je vais prendre un exemple puisque je sens que cela peut sembler un peu étrange : ce que la psychanalyse peut apporter dans ce domaine — sans que jamais, je l'affirme, elle ne doive entraîner de nouvelles confusions dans la répartition des fonctions... un prof n'est surtout pas un psy... mais peut-être, on peut toujours rêver, celui-là aurait-il le devoir d'avoir passé, quelque temps, sur un divan... —, je vais vous le présenter et l'illustrer brièvement : ce que la psychanalyse nous a appris, c'est l'intention inconsciente qui régit nos gestes et actions. Et que le professeur puisse interpréter un geste non pas singulier (ce serait là attaquer l'individu) mais "générique" (appartenant à la structure même du sujet-élève), avec une certaine distance et humour, peut donner du sens là où il n'y avait que de l'opacité. Exemple : beaucoup de nos élèves ont tendance à feindre de couper de l'air avec leurs ciseaux pendant que nous parlons ! Quelle merveille ! Le plaisir qu'il y a à expliquer que nous ne sommes pas dupes : *tu veux me signifier non pas à moi en tant que moi mais en tant fonction que tu aimerais bien me couper la parole ! Je le vois et je l'entends*. Et les mines d'abord consternés — ensuite intrigués — des élèves devant ce qu'ils considèrent comme un accès de folie herméneutique — sans qu'il prononce ces mots-ci, bien sûr.

Pour finir, pas de hasard, alors, si — comme Linda Gandolfi en a fait l'hypothèse, fidèle à son heuristique mythologique, héritée de la méthode freudienne d'interprétation de l'Inconscient par le *muthos* — pas de hasard donc si la figure légendaire qui incarne l'enseignant est le Centaure Chiron, pédagogue de héros célèbres (dont Héraclès et Jason) et de divinités — les enfants-rois de l'antiquité : ce fils de Cronos est un *monstre*, une chimère, mi-cheval, mi-homme, qui dialectise, en sa duelle corporéité, la pulsion naissante et difficilement domptable — sa part d'enfance sauvage — et sa sublimation, sa maîtrise par l'intellect — sa part d'adulte accompli. La sauvagerie animale, puisant son énergie du sabot à même la terre, mais s'exhaussant en bras et buste pour se terminer en visage humain. Je citerai, en guise de ponctuation, un extrait d'un livre non encore publié de Linda Gandolfi — manière de dire combien l'autorité de cette mythologique pensée a informé ma propre conception de l'école et l'idée que je me fais de ma fonction :

« En grec, Chiron signifie la "main", d'où est dérivé le terme chiromancie. C'est la main en tant que symbole de la destinée qui dessine, dès l'enfance, les sillons du temps à venir. Chiron [...] va apprendre aux dieux et aux héros à rassembler leurs aventures autour d'une logique destinale dont, en tant que fils du Temps, il détient le secret. » On est, ô dieux du vieux monde, loin de la main qui gifle... Main de l'archer qui flèche le parcours et vise la finalité d'une vie. Son sens dans la finitude. Main tenant l'archet — il est musicien accompli — qui montre le *rythme* nécessaire au déploiement de l'être.

Questions/débat

Question

Les professeurs capables d'amener la réflexion jusqu'à ce point sont-ils nombreux ? Est-ce que le point de vue que vous défendez notamment sur l'impact de la temporalité est partagé par vos collègues ?

Benoît Reynaud

De nombreux professeurs s'interrogent aujourd'hui et cherchent des solutions. En revanche, l'institution ne favorise pas forcément cette approche qui reste individuelle. Il faut bien dire que de nombreux enseignants souffrent d'un certain isolement culturel. Ils n'ont pas forcément cherché à élargir leur approche notamment au niveau psychanalytique. Mais il y a des initiatives tout à fait intéressantes sans doute trop peu nombreuses.

Un des points qui me paraît important et qui n'est à mon sens pas assez souligné est le rôle de modèle que joue le professeur auprès des enfants, notion désuète et qui pourtant me paraît fondamentale.

Question

Est-ce qu'on peut dire que la relation au temps et à l'espace des enfants a changé ?

Benoît Reynaud

En ce qui concerne la relation au temps, Linda Gandolfi a expliqué les modifications que nous vivons en raison de la mondialisation. La conjugaison d'un temps mythique et d'un temps chronologique modifie les rapports, chacun devant se repositionner à partir de sa propre individualité.

Deux symptômes se retrouvent fréquemment qui dénotent le trouble des enfants par rapport au temps et à l'espace : l'hyper activité et la dyslexie.

Dans les cas aigus d'hyper activité, il est quelquefois nécessaire d'accepter que des gamins ne puissent pas rester à leur bureau avec la nécessité de le faire aussi accepter par les autres. La dyslexie montre la difficulté dans le rapport au langage et donc à la symbolisation. Le problème est moins dans le décloisonnement ou l'historicisation que dans la démultiplication de la pulsion d'objet. Ils passent sans arrêt d'un objet à un autre sans pouvoir s'attentionner sur un objet précis plus de quelques minutes.

Question

Comment réagit l'institution face à cette problématique.

Benoît Reynaud

C'est très difficile. Dernièrement, le ministère a proposé d'instituer le socle commun qui tend à introduire l'histoire de l'art dans toutes matières. C'est une idée intéressante mais parallèlement, on élargit l'enseignement de la technologie qui est présenté comme un élément de structuration de l'enfant surtout s'il a des difficultés. Les professeurs sont pris dans des filets administratifs et surtout un dictat informatique pesant.

Question

Comment expliquez-vous la difficulté des jeunes à mettre une limite à leur jouissance, à accepter la castration, le manque...

Benoît Reynaud

Peut-être tout simplement parce que les adultes ne savent plus eux non plus donner une limite à leur jouissance. Il est incontestable que les professeurs qui bossent beaucoup sont davantage respectés. On ne peut pas nier qu'il y a un phénomène de réciprocité. La vision anthropologique permet de comprendre mais elle nous invite à nous positionner en tant qu'individu responsable.

Question

Par rapport à la rigidité des institutions, on se rend compte que dans le système médical par exemple, c'est le patient qui va faire basculer les choses notamment par sa demande. Dans le système de l'éducation nationale, quel pourrait être l'allié du professeur qui pourrait l'aider à faire basculer les choses ? Est-ce que ce sont les parents, les enfants eux-mêmes ?

Benoît Reynaud

Je pense que ce sont les professeurs qui font l'école et non pas les élèves et c'est à eux à se remettre en cause. Ceci-dit, il est vrai que certaines réformes, notamment en ce qui concerne la terminologie préconisée dans l'apprentissage du Français sont totalement incohérentes. On assiste à une volonté de « technologiser » la grammaire qui nous éloigne du sens.

Question

Je voudrais préciser en tant que professeur que ce que nous vivons a été décidé par l'institution elle-même. Nous sommes pas mal instrumentalisés comme l'expliquait Benoît quand il exposait la solitude du professeur face à sa classe et au prise avec les réformes qui s'accumulent. Depuis 25 ans, on vide de sa substance l'enseignement.

Benoît Reynaud

Vous avez raison et il ne faut pas oublier non plus la souveraineté de l'enseignement des matières scientifiques.

Question

Les institutions ont aussi une histoire et il ne faudrait pas oublier des gens comme Freinet ou les penseurs comme Guattari ou Deleuze qui ont mené des expériences d'analyse institutionnelle dans les années 1970. Tout cela semble aujourd'hui révolu.

L'impulsion des nouvelles technologies conduit à une externalisation du savoir. Les programmes sont aujourd'hui énormes et proposent un cumul informationnel et factuel devant lequel les professeurs sont démunis. Beaucoup d'entre eux culpabilisent de ne pas faire face. Cette situation pose la question du politique.

Benoît Reynaud

Je ne peux qu'adhérer. Nous trouverons des solutions ensemble mais cela passe par une sérieuse remise en question.

Question

Je voudrais juste faire remarquer que lors de ces dernières années, les palmes d'or à Cannes, sont : « Bowling for Columbine », « Entre les murs » et dans l'ensemble des films qui traitent de l'éducation. Il y a tout de même une interrogation et un véritable reconnaissance des problèmes.

Benoît Reynaud

Tout à fait et c'est la raison pour laquelle il ne faut pas désespérer.

Philosophie et psychanalyse

Par René Gandolfi

Il n'est plus possible, en ce début de XXI^{ème} siècle, d'isoler la pensée analytique, initiée par Freud, en la maintenant hors champ du développement des sciences, quelle que soit la nature de celles-ci. Nous essayerons plus particulièrement aujourd'hui de clarifier des thématiques philosophiques qui ont joué un rôle décisif dans le renouvellement de l'apport analytique ces dernières décennies. Ce terme de renouvellement ne vise pas le simple réaménagement de la théorie et de la pratique analytique en rapport avec une tradition séculairement fixée, il concerne un véritable travail de reprise et de réévaluation des bases de la pensée analytique que Freud lui-même avait déjà amorcé en son temps.

Nous aborderons de manière très générale la phénoménologie telle qu'elle a été mise en avant par Kant puis globalement remaniée par Heidegger. La phénoménologie, comme événement philosophique, doit en effet être mise en relation avec la nécessité herméneutique de faire retour aux choses de la vie, de réinterroger la vie comme la phénoménalité du vivant, c'est-à-dire comme mode d'apparition du vivant. Ce repli stratégique du questionnement philosophique peut paraître d'une grande banalité, pour ne pas dire un peu simpliste, voire dérisoire. Il n'en concerne pas moins le moment critique d'une reprise des fondements de l'activité philosophique. Après avoir irrigué pendant plus de deux mille ans toutes les sciences, le temps est venu pour celles-ci de s'émanciper et pour la philosophie de revenir à ses sources afin de se reprendre elle-même dans son fond. Or, de quoi d'autre est-il question dans ce fond sinon de rendre compte de ce qui est et qui s'impose dans son « faire être ». La lumière qui inonde les premiers textes présocratiques est phénoménale et cherche à identifier les mystères de la vie, à dévoiler le manifeste du vivant et les modes de son autosuffisance. Cette lumière n'avait certes jamais totalement disparu, mais il fallait en réinitialiser la puissance.

Le sujet philosophique naît et se connaît vivant dans l'immédiateté d'une pure présence à lui-même au sein du monde. Ce que nous nommons la conscience est un fait phénoménal entier qui, sous le mode de l'ouvert, se donne un Moi comme organe. Sans Moi, pas de conscience, et avec un Moi modifié ou altéré une conscience modifiée ou altérée.

La conscience est donc vide de toute intention. Elle est conscience d'elle-même dans un Moi au monde. Si l'on en restait là, à ce « là » d'un moi ouvert à l'infini sur lui-même, en quelque sorte une forme de conscience pure, il n'y aurait pas d'histoire, mais seulement le premier moment du monde tel que toutes les créations en parlent. La phénoménalité du monde envelopperait et réabsorberait la conscience comme une part d'elle-même inédite dont elle ne voudrait pas ou ne pourrait pas se séparer. On comprend que Hegel ait souvent parlé de l'Être sous la forme d'une « immédiateté indéterminée » rejoignant ainsi certaines approches métaphysiques de la philosophie hindoue.

Si le Moi enveloppé de sa conscience n'est qu'un épiphénomène cosmogonique, deux conséquences logiques s'imposent : soit le Moi trouve une certaine consistance ontologique en une origine spirituelle hors du temps, soit il faut concevoir que le Moi demeure effectivement proche d'une simple virtualité, d'une illusion psychologique. La première version correspond au védantisme et la deuxième au bouddhisme. Petite remarque subsidiaire : la psychologie contemporaine qui trouve ses références dans les neurosciences, se rapproche peu à peu de la version bouddhiste. Ainsi, le retour ou recours de la philosophie à la phénoménologie amène une problématique délicate sur la consistance du Moi.

Le mouvement naturaliste d'où s'émancipent les sciences au XVII^{ème} siècle, va accorder un privilège absolu au réel, offrant ainsi au Moi une solide base bio-métaphysique. Le Moi trouve

son fondement et son destin dans le réel tout en puisant un surplus de sens dans son propre encensement. Au XIX^{ème} siècle, avec l'évolutionnisme d'Herbert Spencer qui pose les bases de la sociobiologie, ainsi que le transformisme de Darwin qui légitime les théories économiques d'Adam Smith, les bases historiques d'un « *homo economicus* » seront établies selon une version chimérique associant confusément nature et culture.

Deux ontologies sont donc officiellement exhumées en accord avec la plus vieille tradition philosophique mettant en opposition deux attitudes épistémologiques : Soit le sujet est antérieur à la matière et s'accomplit à travers et au-delà d'elle, soit il émane peu à peu de la matière et n'en représente qu'un possible.

La dernière version matérialiste va s'imposer *a contrario* de la version spirituelle en ne laissant aucune voie possible pour une troisième version. Le défi philosophique clairement posé par Kant de redonner à l'homme aussi bien sa totalité physique que spirituelle est ressuscité dans sa plus grande modernité. Désormais, la phénoménologie doit prouver son aptitude à soutenir une ontologie qui conserve tout en la dépassant l'opposition entre le Moi purement transcendantal et le Moi ultra-naturaliste. Cette tâche largement assumée par Hegel et Schelling trouvera son meilleur accomplissement chez Heidegger. Celui-ci donnera toute sa puissance épistémologique au concept de différence ontologique, porteur des promesses de la post-modernité. L'être n'est rien sans l'étant, c'est-à-dire le monde constitué, mais il n'est lui-même rien d'étant car sa consistance est temporelle, intégralement temporelle.

En quoi consiste cette temporalité ? Elle concerne les modalités existentielles que déploie une ontologie générale et, dans ce sens, elle est une structure d'enfermement et de contention de la transcendance. On pourrait oser parler d'une phénoménologie de l'incarnation puisque le sujet trouve son lieu de réalisation dans la finitude du monde et y explore ses possibilités transcendantales. Tout en étant lié à des procédures matérielles, il ne cesse de leur échapper, car, et c'est là tout le noeud de l'affaire, si le sujet pré-existe à lui-même phénoménalement dans le monde, il ne peut authentifier sa présence qu'en assumant sa mort. Sinon, nous reviendrions sur le problème d'une conscience phénoménalement dégagee de tout rapport avec le réel. Le sujet ne peut s'accomplir qu'en gardant en vue les modes de son aliénation à des structures de temporalisation, lesquelles structures ont une fin tel un poème. Le sujet ne peut donc se concevoir et recevoir son sens que corrélativement à sa mort qui, seule certitude phénoménale réelle et absolue, donne une valeur plénière à toutes les déterminations catégorielles existentielles.

Le sujet doit donc se résoudre à prendre la mort en lui, à en devancer l'appel pour, paradoxalement mais logiquement, se pénétrer librement de toutes les possibilités de la vie. En intégrant sa mort l'homme se vit sous le mode authentique d'une perpétuelle désaliénation des déterminations du réel.

Tels sont les termes de ce qu'il faut bien appeler une ontophénoménologie. Il nous reste à voir quel lien on peut établir entre ce nouveau champ philosophique et la psychanalyse.

C'est aussi par une sorte de mouvement rétrograde que Freud revient, et ce de manière plus originaire, sur la question centrale en médecine de la constitution du sujet. Freud a une solide formation en neurologie et s'en tient au sujet de la conscience solidement installé dans le cartésianisme ambiant. Mais, étrangement, dans sa remontée vers les mécanismes primitifs de nos comportements, il va déplacer ce sujet de la conscience et l'inverser en sujet de l'inconscient. Cette incroyable opération transforme brutalement le sujet cartésien, épistémologiquement consistant, en une entité floue phénoménalement investie par des structures mytho-énergétiques relativement obscures. Freud découvre un sous-continent ontologique qu'il tente de déchiffrer avec un certain esprit cabalistique. Les signes s'inversent, les forces se dédoublent ou se démultiplient en déployant des structures harmoniques complexes et instables. Le Moi échappe de plus en plus à Freud qui tâtonne vers des

profondeurs étranges et inquiétantes dominées par une présence invisible agissant comme la part manquante et structurante d'un tout. Ce qui deviendra plus tard avec Lacan le fameux Grand Autre règne dans les profondeurs, invisible et insaisissable.

Il est évident que Freud explore à son tour des jeux de structure en rapport avec le concept d'Être tel que l'a mis au travail la philosophie idéaliste allemande. L'homme souffre ontologiquement d'un manque à être ; il survit à ce manque. Cependant, Freud est médecin et en restera à une disposition énergétique de nature mytho-biologique des phénomènes inconscients. Il fait évoluer le sujet psychologique faussement dialectisé par le doublet pulsionnel moi-objet, vers un sujet métapsychologique animé d'un doublet pulsionnel plus ontologique, vie-mort. Dans ce transfert audacieux, la pulsion de mort correspond au Moi avec son masochisme et bien sûr la pulsion de vie à l'objet inséparable de l'éros.

Avec ces dernières propositions, en a-t-on fini avec les fondements de la psychanalyse ? Pas vraiment, car Freud, à l'instar de la phénoménologie, laisse apparaître un Moi considérablement affaibli et invalide au point de n'en percevoir que des traces sporadiques et négatives dans l'activité symptomatique. Aucune ontologie sinon obscurément métabiologique, dans un sens que certains ont voulu éclairer en la ramenant à Nietzsche, ne vient soutenir le phénomène moiïque, condamné à une finitude éthiquement à peine supportable.

La relativité générale d'Einstein s'étend de la physique au monde moiïque. Nul abri psychologique pour le sujet freudien et nul alibi transcendantal non plus. Le sujet est seul sans plus aucune certitude sur quoi que ce soit, sauf que des règles étroites et rigides lui offrent un minuscule espace virtuel de sens. Cet espace qui appartient au langage va être définitivement régulé par Lacan comme le lieu de l'assumption du manque sous la forme symbolique. Ainsi, ce qui reste du sujet se tient fragilement et courageusement dans l'écart qui sépare l'énonciation de l'énoncé, le « parlant du parlé ». Dans son effort de se dire, l'homme demeure au bord de son propre évanouissement de sens. Lacan obtiendra son effet avec la fameuse formule du « sujet lieutenant du néant ».

Il n'est donc plus possible de se prononcer sur la pertinence forte d'un sujet analytique, mais au contraire de mesurer sa défection permanente compensée par une activité fantasmatique exceptionnelle. D'où vient cette activité fantasmatique ? Le fantasme est évidemment fourni, à un taux usurier, par la puissance obscure du manque sur lequel repose toute la construction en défaut du sujet. Cette puissance métaphysique ou plutôt métabiologique sera donc identifiée à la notion de grand Autre.

Le ciel ou l'enfer analytique ne peut faire autrement que de faire revenir une puissance, avec laquelle il va falloir s'expliquer si le sujet veut garder un minimum de cohérence existentielle.

Ainsi, aussi bien la phénoménologie que la psychanalyse ont abouti à une dévaluation du Moi qui se trouve respectivement divisé par diverses pulsions en psychanalyse et par différentes modalités existentielles selon la phénoménologie. Quelles sont donc les procédures conservatrices de l'unité précaire du Moi ?

Pour la psychanalyse, l'unité du Moi est soumise à un travail d'élaboration symbolique permanent que le sujet produit face à un réel qui ne cesse de se dérober. Le symbolique représente donc la part manquante d'un réel qui porte le même défaut d'incomplétude que le sujet qui en est le stigmaté. Il n'y a d'autre perspective pour le sujet que d'identifier sa raison finale à celle du trou noir qui fonde le réel. Ainsi s'épuise le sujet de la science, qui est aussi celui de la psychanalyse lacanienne, à ne cesser de combler le manque à se connaître dans un monde qui poursuit sa virtualisation à grande vitesse. La pulsion de vie qui est aussi celle d'objet s'épuise en vain à vouloir se saisir de la raison du monde et revient magnétiquement et obsessionnellement vers le Moi pour l'informer de son échec et pour le solliciter à relancer incessamment ses forces d'arrondissement. Ce retour itératif de la pulsion d'objet sur la pulsion

du Moi entraîne une exacerbation du doublet pulsionnel vie-mort et l'apparition d'une angoisse phobique. Le Moi est ainsi fragilisé et se fragmente en diverses pulsions partielles qui reprennent à leur compte le phénomène obsessionnel compulsif. De l'autre côté, la pulsion de vie rencontrant l'impossible cohésion du réel se fragmente à l'infini en informations partielles. Ainsi s'accroît progressivement le clivage du sujet qui cherche des comportements conjuratoires à sa dispersion par la surconsommation d'objets et d'informations ainsi que par l'addiction à des comportements d'oubli et de fuite quête d'une jouissance hors limite.

Pour la phénoménologie la pulsion de mort est, nous l'avons vu, le point d'insertion dans le réel du sujet lui donnant sa limite existentielle. C'est à partir de ce point-limite que le sujet trouve son inscription dans la vie qui n'a de naturel que son mode de présentation. Le sujet prend donc sa raison de cette subtile rencontre entre l'objectivité du réel qui se donne et l'objectivation de son propre accès à ce réel comme pure antériorité advenue, comme mode de sa venue en présence de lui-même hors retrait. Il ne s'agit plus simplement d'opposer le sujet à l'objet comme dans le monde cartésien, mais de considérer la possibilité même de leur entendement en deçà et au delà de leur avènement.

Le Moi s'origine de ses propres possibilités existentielles qui le fondent dans le temps originaire d'un présent qui commande la raison du phénomène de dévoilement du monde depuis toujours. L'homme est le monde dans sa dimension la plus monstrativement signifiante, dévoilante et sa finitude n'est que la limite formelle de ses modes de participation, cette occurrence, à ce qui ne cesse de se montrer. La genèse du monde traverse l'homme de part en part lui offrant les vertus anticipatrices et fécondatrices de ce qui peut être considéré comme l'initiation au mystère de la vie. Il est ainsi possible de comprendre comment la phénoménologie est venue dans le champ analytique arrêter un mouvement incessant de division du Moi, posant la possibilité d'une restructuration du sujet tombé dans la faille hégélienne d'une fin d'histoire sans fin.

En conclusion, c'est la consistance historique du sujet qui doit être reprise et comprise dans son rapport à une troisième voie entre le cartésianisme et le pur idéalisme. La psychanalyse anthropologique se positionne dans ce nouvel espace de sens en permettant au sujet de se construire à partir d'une phénoménologie existentielle dont la force réside en sa gracilité temporelle. Les possibilités de l'être sont co-extensives au domaine biologique dans l'ensemble du devenir de l'histoire du monde.

Questions/débat

Question

L'aventure de cet homme occidental arrive à un moment particulier de son histoire. Entre le processus d'individualisation et la déconstruction collective à laquelle nous assistons, comment l'homme peut-il se situer ?

René Gandolfi

On a aujourd'hui dans ce congrès exploré plusieurs impasses. Il est certain que l'impasse pédagogique nous touche particulièrement. Nous sommes sensés offrir un devenir à l'enfant. Or, nous rencontrons un problème d'institution qui ne fait que glisser vers un enfermement de l'homme dans un schéma d'ultra détermination répondant à une économie de besoins. Dans ce cadre, l'art va retrouver une importance majeure. Ainsi sur un plan individuel, la démarche artistique reste fondamentale.

Pour enchaîner sur une réflexion précédente qui demandait : « d'où pourrait venir une révolution de la pensée ? », on peut éliminer les domaines scientifiques et pédagogiques même si les plus beaux textes peuvent venir de la pédagogie. On voit que ces domaines n'agissent pas sur les structures. Tous les discours critiques sur les institutions sont inutiles. Il faudra peut-être aller au bout de la catastrophe pour assister à une renaissance. Le vrai problème aujourd'hui est le recouplement des résistances.

Question

Mais n'y a-t-il pas face à cette déstructuration de l'individu une restructuration des institutions poussées justement par ce phénomène ? Ne peut-on pas voir les deux processus dans une dialectique qui oblige les institutions à évoluer ?

René Gandolfi

Pour l'instant, on ne voit pas très bien l'issue de ce problème historique. Il est exact que face à la déstructuration des sujets, le gouvernement notamment en France a tendance à durcir la position des institutions. En médecine par exemple, on assiste à un déferlement de commandements diététiques tout à fait étonnants : « manger des fruits et des légumes, des laitages... » C'est un processus d'enfermement du sujet dans des directives matérielles qui ne résolvent rien. Pour l'instant cette reconstruction est une hypothèse historique. Il s'agit de devenir la mémoire du monde, d'ouvrir cette mémoire du monde aux possibilités qu'elle contient. C'est un effort d'ouverture à tout ce qui peut nourrir l'histoire de l'homme depuis les origines. Cela ouvre sur la question du sens.

Question

Si on insuffle du sens est-ce qu'il n'y a pas une « désobéi-sens » à mettre en place ?

René Gandolfi

Oui, car le désir est toujours subversif. Mais il ne faut pas non plus faire un état catastrophique des lieux. On peut prendre cette déconstruction comme un phénomène social représentant un moment de l'évolution même s'il y a un risque réel pour la psyché. Il est possible que le renforcement des institutions ne soit pas suffisant. Il est vrai que l'on constate depuis une dizaine d'années une recrudescence des pathologies mentales comme si le psychique était mis à l'épreuve de cette déconstruction.

Aux Etats-Unis, les statistiques sur l'état mental des américains sont assez catastrophiques. Les troubles du déséquilibre et la fréquentation des psychiatres sont inquiétants.

C'est peut-être à cet égard que l'art a un rôle à jouer dans la mesure où il convoque à reprendre tous les processus de structuration à la base. Cela suppose qu'il y ait des artistes et des pédagogues qui jouent le rôle de passeurs.

Question

Ne pensez-vous pas qu'il s'agit davantage de l'art et du corps ? Il s'agit davantage d'exercer que de regarder par exemple. La création me paraît indispensable.

René Gandolfi

La pédagogie par l'art est effectivement une pédagogie active et ce dès l'enfance.

Question

Que pensez-vous des écoles Wardolf qui mettent l'art au centre de leur enseignement ?

René Gandolfi

C'est fondamental mais là encore, on rentre dans une réflexion complexe sur la pédagogie. L'art, on l'a vu, ouvre les possibilités de l'être tout en alimentant le sens secret, sacré de l'être. En même temps, il ne faut pas oublier la finitude que représente l'incarnation. La solution artistique seule est dangereuse car elle peut amener à ne fréquenter que l'infinitude de l'esprit. Ceci dit, il y a quand même une idée centrale dans cette pédagogie qui met l'accent sur les rythmes d'évolution de l'enfant.

L'introduction des matières scientifiques par exemple, est beaucoup trop précoce dans les études actuellement. La sphère psychique sensible doit préparer à la sphère intelligible, celle-ci ne pouvant se mettre en place que si la sensibilité s'est correctement développée. C'est à l'origine de nombreux échecs scolaires. Pour que l'intelligence habite l'être, elle doit se greffer sur sa sensibilité. C'est le problème des Grandes écoles françaises qui forment des esprits d'une grande logique mais pas forcément ouverts à une réflexion subtile.

Question

Ne peut-on envisager que l'individu qui doit travailler aime son travail, y trouve un équilibre psychique et s'y épanouisse ?

René Gandolfi

Cela questionne les choix conscients et inconscients de l'individu. Le mal être dans l'existence est souvent attribué à des mauvais choix ou à de mauvaises orientations qui ne sont que les aspects visibles d'aliénations intérieures.